



Dans quelles conditions sociales, culturelles, politiques, la psychanalyse peut-elle être pratiquée ? Quelles sont les conséquences de l'irruption de la violence d'État dans l'histoire du sujet ? En quoi le traumatisme ainsi créé diffère-t-il de celui que connaît la pratique ordinaire de la psychanalyse ?

Du fait de la multiplication contemporaine des troubles psychologiques imputables à la violence d'État, le problème de la rencontre entre les réalités psychique et externe doit être pensé sur des bases nouvelles.

Ce livre rassemble le témoignage et la réflexion de psychanalystes qui, dans leur existence comme dans leur pratique professionnelle, ont souffert de la violence qu'inflige la dictature militaire. A partir de la situation argentine de 1976 à 1983, les auteurs interrogent la genèse de l'autoritarisme, et analysent ses effets dans l'apparition de pathologies graves, l'élaboration de certains deuils, la transmission de l'horreur et de la honte, le travail de la mémoire dans les situations de ruptures extrêmes...

Les contributions de cet ouvrage sont importantes en ce qu'elles montrent des praticiens en charge de penser – et de panser – une violence qui tend, précisément, à détruire la capacité de penser et d'agir. Elles questionnent la théorie, la pratique et l'éthique du psychanalyste dans le régime du terrorisme d'État.



# VIOLENCE D'ÉTAT ET PSYCHANALYSE

J. Puget – R. Kaës – M. Vignar  
L. Ricón – J. Braun de Dunayevich  
M.-L. Pelento – S. Amati  
M. Ulriksen-Vignar – V. Galli



VIOLENCE D'ÉTAT ET PSYCHANALYSE

J. Puget et coll.

Dunod

Marie-Claire Catoz-Tschopp  
28 juin 93

## VIOLENCE D'ÉTAT ET PSYCHANALYSE

autoritarisme  
ou obéissance

une sorte  
de violence  
à l'en  
contre d'autres

Q la personnalité de moine hôte ?

l'impensé 38  
culture 9

→ loi de parenté  
→ q. de l'origine / ?

**Dans la même collection :**

- Le travail psychanalytique dans les groupes. 1. Cadre et processus*, par D. ANZIEU, A. BÉJARANO, R. KAËS, A. MISSENARD, J.-B. PONTALIS.
- Le travail psychanalytique dans les groupes. 2. Les voies de l'élaboration*, par R. KAËS, A. MISSENARD, J.-C. GINOUX, D. ANZIEU, A. BÉJARANO.
- Fantasme et formation*, par R. KAËS, D. ANZIEU, L.-V. THOMAS.
- La relaxation : son approche psychanalytique*, par M. SAPIR, F. REVERCHON, J.-J. PRÉVOST, C. CANET-PALAYSI, R. PHILIBERT, A. CORNIER, S. COHEN-LÉON, P. FEDIDA.
- Chronique d'un groupe*, par R. KAËS et D. ANZIEU.
- Psychanalyse et langage, du corps à la parole*, par D. ANZIEU, B. GIBELLO, R. GORI, A. ANZIEU, B. BARRAU, M. MATHIEU, W.R. BION.
- Crise, rupture et dépassement*, par R. KAËS, A. MISSENARD, R. KASPI, D. ANZIEU, J. GUILLAUMIN, J. BLEGER.
- La thérapie familiale psychanalytique*, par A. RUFFIOT, A. EIGUER et D. LITOVSKY, M.-C. GEAR et E.-C. LIENDO, J. PERROT.
- Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane*, par J. BERGERET, M. FAIN et coll.
- L'expérience Balint : histoire et actualité*, par A. MISSENARD, M. BALINT, J. GUYOTAT, M. SAPIR, R. GELLY, E. GILLIERON, R. GOSLING et P. TURQUET.
- L'interdit et la transgression*, par R. DOREY, D. PÉRARD, Y. ASSEDO, C. TROCHET, M. FOUCAULT, J.-M. REY.
- La thérapie psychanalytique du couple*, par A. EIGUER, A. RUFFIOT, I. BERENSTEIN et J. PUGET, C. PADRON, S. DECOBERT et M. SOULÉ.
- Contes et divans*, par R. KAËS, J. PERROT, J. HOCHMANN, Ch. GUÉRIN, J. MÉRY, F. REUMAUX.
- Les groupes de relaxation*, par M. SAPIR, J.-P. LEHMANN, C. CANET-PALAYSI, R. PHILIBERT, M. MEYER, F. REVERCHON, S. COHEN-LÉON.
- Narcissisme et états-limites*, par J. BERGERET, W. REID et coll.
- Science-fiction et psychanalyse*, par M. THAON, G. KLEIN, J. GOIMARD, T. NATHAN, E. BERNABEU.
- L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*, par R. KAËS, J. BLEGER, E. ENRIQUEZ, F. FORNARI, P. FUSTIER, R. ROUSSILLON, J.-P. VIDAL.
- Les enveloppes psychiques*, par D. ANZIEU, D. HOUZEL, A. MISSENARD, M. ENRIQUEZ, A. ANZIEU, J. GUILLAUMIN, J. DORON, E. LECOURT, T. NATHAN.
- Psychanalyse et dynamique du souffle*, par C. JALLAN.
- L'effet trompe-l'œil dans l'art et la psychanalyse*, par R. COURT, A. BEETSCHEN, J. GUILLAUMIN, L. MARIN, J.-L. GRABER, J. HOCHMANN, R. KAËS, P. FUSTIER, B. CADOUX, J.-J. RITZ.
- Le Négatif : Figures et modalités*, par A. MISSENARD, G. ROSOLATO, J. GUILLAUMIN, J. KRISTEVA, Y. GUTERRIEZ, J.-J. BARANES, R. KAËS, R. ROUSSILLON, R. MOURY.

COLLECTION INCONSCIENT ET CULTURE

*Dirigée par René Kaës et Didier Anzieu*

# VIOLENCE D'ÉTAT ET PSYCHANALYSE

J. Puget – R. Kaës – M. Vignar  
L. Ricón – J. Braun de Dunayevich  
M.-L. Pelento – S. Amati  
M. Ulriksen-Vignar – V. Galli

*— Problématique du récit pas abordée*

**Dunod**

© BORDAS, Paris, 1989

ISBN 2-04-016983-0

ISSN 0750-2397

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants-droit, ou ayants-cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. »

# Table des matières

Préfaces de Janine Puget et René Kaës .....	IX
<b>Éléments d'histoire de la dictature argentine</b> par Janine Puget .....	XVII
<b>1. ÉTAT DE MENACE ET PSYCHANALYSE</b> <b>De l'étrange structurant à l'étrange aliénant</b> par Janine Puget.....	1
I. <i>Introduction</i> .....	1
II. <i>Difficultés théoriques</i> .....	3
1. Notre passé théorique .....	3
2. Une autre difficulté de perception : les mondes superposés .....	5
3. Une autre difficulté .....	7
III. <i>Violence sociale</i> .....	10
IV. <i>Catastrophe sociale</i> .....	12
V. <i>Aliénation</i> .....	13
VI. <i>L'état de menace</i> .....	15
1. Inscription mentale de l'état de menace .....	18
2. Mentalisation de «l'état de menace» .....	19
VII. <i>Effets sur différents cadres psychanalytiques</i> .....	20
1. Analyse individuelle .....	21
2. Analyse de couple .....	23

3. Psychanalyse de groupe .....	25
4. Comparaisons dans les différents cadres et accords inconscients .....	32
VIII. <i>L'impensable et l'impensé</i> .....	36
1. L'impensable .....	36
2. L'impensé .....	38
IX. <i>Dernières réflexions</i> .....	38
<b>2. VIOLENCE SOCIALE ET RÉALITÉ DANS L'ANALYSE</b> par Marcelo N. Vignar .....	41
<b>3. L'AUTORITARISME DANS LA SOCIÉTÉ ARGENTINE ET SON RÔLE DANS L'APPARITION DE PATHOLOGIES GRAVES</b> par Lía Ricón .....	67
I. <i>Le pouvoir militaire en Argentine</i> .....	68
II. <i>Le cas Schreber et les effets du discours autoritaire sur la famille et sur l'école</i> .....	72
III. <i>La structuration du psychisme dans un état autoritaire</i> .....	73
IV. <i>Les pathologies graves, les «psychotiques de la culture»</i> .....	80
<b>4. LES VICISSITUDES DE LA PULSION DE SAVOIR DANS CERTAINS DEUILS SPÉCIAUX</b> par Julia Braun de Dunayevich et Marfa Lucie Pelento .....	86
I. <i>Le phénomène de la «disparition»</i> .....	87
II. <i>Le discours autoritaire programmé et utilisé par le terrorisme d'État</i> .....	88
III. <i>Le processus du deuil chez les membres des familles des disparus : un deuil spécial</i> .....	90
IV. <i>Le problème du savoir</i> .....	93

V. <i>Magie, régression omnipotence</i> .....	99
VI. <i>Les caractéristiques du travail psychique dans les deuils spéciaux</i> .....	100
<b>5. RÉCUPÉRER LA HONTE</b> par Silvia Amati .....	105
<b>6. LA TRANSMISSION DE L'HORREUR</b> par Maren Ulriksen-Vignar .....	122
<b>7. TRAVAIL DU CLINICIEN, TERRORISME D'ÉTAT ET AVENIR DES PSYCHANALYSTES</b> par Vicente A. Galli .....	151
I. <i>Introduction</i> .....	151
II. <i>A propos du travail du clinicien</i> .....	153
III. <i>La clinique psychanalytique pendant et après le terrorisme d'État</i> .....	156
IV. <i>A propos de l'avenir des psychanalystes</i> .....	165
<b>8. RUPTURES CATASTROPHIQUES ET TRAVAIL DE LA MÉMOIRE</b> <b>Notes pour une recherche</b> par René Kaës .....	169
I. <i>Ruptures catastrophiques et réalité psychique</i> .....	171
1. <i>Sur la position du sujet dans les ensembles transsubjectifs</i> .....	171
2. <i>Traumatisme et catastrophe psychique</i> .....	174
3. <i>Catastrophe sociale et désintégration du cadre métapsychique</i> .....	178
4. <i>La destruction des formations intermédiaires : pactes, contrats et alliances transsubjectives</i> .....	181
5. <i>Sur les fonctions psychiques du groupe dans les situations de rupture catastrophique</i> .....	185

<b>II. Le travail de la mémoire .....</b>	<b>188</b>
1. Mémoires .....	188
2. Mémoires et rupture catastrophique .....	190
3. Mémoire individuelle et mémoire collective .....	192
4. Mémoire et transmission de l'héritage archaïque .....	195
5. Mémoires .....	198
6. Disparition, travail du deuil et inscription mémoriale ..	200
7. L'avènement de l'histoire .....	201
<b>Bibliographie .....</b>	<b>205</b>
<b>Index .....</b>	<b>221</b>

## Préfaces

De 1976 à 1983 l'Argentine a vécu sous l'emprise d'une dictature militaire féroce. L'un des signifiants sur lequel se sont conjuguées la panique, l'horreur, la terreur et la fracture sociale a été le «disparu». Mais les «*disparus*» sont d'abord des personnes de chair, de pensée et d'histoire.

Nous leur rendrons hommage en essayant de transformer, sans doute lentement, une expérience négative en pensée et nous espérons ainsi contribuer à interrompre une transmission mortifère. Nous savons néanmoins qu'il restera pour toujours une zone impensable et ineffaçable, un trou, un vide, qui auront eux aussi une place dans la mémoire. Mettre en travail cette mémoire trouée pourra peut-être aider à ce que l'Histoire ne se répète pas.

Il n'est pas facile de reconnaître la place qu'occupent les dimensions culturelles et socio-politiques dans la théorie et dans la pratique psychanalytiques. Dans une société où règne la violence d'Etat, la difficulté augmente, puisque la violence tend justement à annuler la capacité de penser et d'agir en conséquence. Certaines de ces dimensions ont eu des effets de première importance sur le cadre psychanalytique, sur la pathologie de nos patients et sur nous-mêmes : dans cette situation, nous n'avons pu d'abord que reconnaître nos déficiences théoriques.

C'est pourquoi nous avons pensé qu'il serait utile d'associer nos réflexions pour aborder les effets d'une période historique «noire» à partir de différentes perspectives. Les auteurs de ce livre forment un groupe que réunit la préoccupation commune de comprendre et penser l'institutionnalisation de la violence et de l'horreur, de la

dénoncer et de découvrir quelques hypothèses qui puissent enrichir notre cadre de référence psychanalytique. Quelques-uns d'entre nous habitent l'Argentine : ils y ont vécu tout le temps de «la catastrophe sociale». D'autres, Argentins et Uruguayens, vivent en France et en Suisse. René Kaës, très proche de nos événements, a été un trait d'union entre nous. Cette circonstance géographique a eu des conséquences positives. Ceux qui habitent en Europe ont fait l'expérience de parler de l'horreur à d'autres qui, ne l'ayant pas éprouvée directement, ont eu du mal à les comprendre.

Les questions maintes fois posées : que se passe-t-il là-bas ?, ou même celles auxquelles il était apporté une réponse (car souvent certaines nouvelles arrivaient d'abord en Europe et seulement longtemps après en Argentine), ne suffisaient pas pour transmettre l'horreur ni les caractéristiques précises de ce nouveau-ancien modèle de violence politique. L'émigration et par conséquent la distance prise par rapport aux événements quotidiens ont permis à nos collègues de se placer «autrement» et d'apporter leur aide à ceux qui avaient pu échapper à la torture, aux camps ou à la menace. Pour nous qui avons vécu en Amérique latine, pouvoir penser nous a demandé un grand effort, mais parce que nous avons pu le faire en dépit des circonstances éprouvantes, nous étions préparés dès l'avènement d'un gouvernement démocratique à reconnaître, et à faire connaître, par nous-mêmes, ce que nous avons vécu. Ceci ne nous a pas empêché d'éprouver en nous-mêmes les effets néfastes dus à la censure et à la situation traumatique.

A René Kaës, nous devons l'initiative de ce livre. Lorsqu'il a été invité en Argentine lors d'un Congrès International de Psychothérapie de Groupe et de Psychodrame, il connaissait déjà bien la situation argentine, et sur place ses connaissances ont acquis une nouvelle qualité. Nous avons eu ensemble des échanges riches. Il a pris contact avec ce que nous étions en train d'élaborer, il s'est mis directement en relation avec les groupes de Droits de l'Homme, il a écouté de nombreux travaux centrés sur la violence d'État. Puis il m'a proposé d'écrire ce livre : nous en avons assuré ensemble la coordination. En Angleterre, Robert Young a été lui aussi persuadé qu'il fallait que le monde sache que ce que nous avons souffert, par-delà des caractéristiques singulières, était de l'ordre de l'universel. C'est ainsi qu'est né le projet de cet ouvrage

collectif, publié simultanément par des éditeurs français et anglais. Nous parlerons de l'horreur, de la terreur, de la torture, du deuil des disparus, de l'autoritarisme, de l'aliénation, des effets d'après coup dans la construction de l'Histoire : nous en parlerons à partir de notre point de vue de psychanalystes, ce qui est une manière d'aborder ces questions, de leur donner une forme et un sens. Nous gardons l'espoir d'une psychanalyse qui dépasserait la fracture jusqu'ici insurmontée entre le monde socio-culturel et le monde intrapsychique.

Les effets psychologiques d'une période marquée comme « catastrophe » sociale et psychique n'ont pas été pour autant abolis, et peut-être ne s'effaceront-ils jamais ; mais nous pensons qu'ils doivent pouvoir acquérir une autre qualité et que le sujet social et les liens de solidarité qui en dérivent pourront prendre un nouveau statut. Le futur de la psychanalyse dépend probablement pour une part décisive de la découverte de nouvelles hypothèses qui conservent une valeur heuristique à nos théories.

Janine PUGET

Ce livre rassemble le témoignage et la réflexion de psychanalystes qui ont souffert dans leur existence, dans celle de leurs analysants et dans leur pratique de la psychanalyse, de la forme particulière de violence d'État qu'inflige la dictature militaire, notamment en Argentine.

Tous les psychanalystes sont, d'expérience quotidienne, confrontés à la violence dans la vie psychique : violence de la vie pulsionnelle et de ses antagonismes, violence de la rencontre avec l'objet, violence des instances les unes vis-à-vis des autres, violence du refoulement et du retour du refoulé. Ils en reconnaissent la puissance et l'enjeu dans le complexe d'Œdipe. Ils en vivent les effets dans l'organisation et la désorganisation de l'espace psychanalytique, dans l'interprétation même <sup>1</sup>. Ils la

---

1. Cf. les travaux de P. Aulagnier, J. Bergeret.

constatent traversant chacun, le structurant ou l'anéantissant, dans l'intersubjectivité des générations, des couples et des familles, des petits groupes et des institutions. De ces violences fondamentales, originaires ou dérivées, ils distinguent entre celles qui émanent des composantes destructrices de la pulsion de mort, celles que soutient le désir de vie, et celles qu'engendre l'effet symboligène de la Loi.

Toutes ces violences sont en principe représentables dans l'espace psychique, pour autant que la situation habituelle de la psychanalyse s'y prête. Elles sont pensables dans le champ théorique de la psychanalyse, dans la mesure où son objet se fonde sur l'hypothèse de la réalité psychique agencée par l'Inconscient. Par nécessité de méthode, la situation psychanalytique comporte, les éléments (transferts, libre association, règle d'abstinence) qui rendent possible la neutralisation des effets directs d'ordres de réalité hétérogènes par rapport à celui de la réalité psychique : ainsi peuvent se manifester, être éprouvés et pensés les effets de l'Inconscient en ce qu'ils sont pour chaque sujet singulier, dans l'expérience de sa propre histoire.

Lorsque la réalité externe fait irruption dans la situation psychanalytique, lorsqu'elle fait effraction dans la réalité psychique, nous disposons de repères théoriques et pratiques moins assurés : la théorie du traumatisme et son avatar *princeps* dans la théorie de la séduction posent, dès l'origine de la psychanalyse, une question encore ouverte sur le statut, dans la pensée psychanalytique, de la réalité. L'événement sur lequel achoppe la formation de la réalité psychique est alors souvent circonscrit dans la limite de l'intersubjectivité familiale, ou du groupe des familiers.

Mais nous sommes confrontés à des achoppements d'une autre ampleur et d'une autre détermination, lorsque dans l'histoire d'un sujet, fait irruption et effraction la violence de l'Histoire, celle de l'État Politique, celle de l'ordre économique. Aussi bien les recherches contemporaines sur la psychose et ses effets dans la transmission et l'héritage psychiques<sup>1</sup>, sur les survivants des génocides et

---

1. Cf. les recherches de P. Aulagnier, M. Enriquez, H. Faimberg.

des camps d'extermination<sup>1</sup>, sur les traces en excès et en défaut laissées dans le psychisme par la Shoah, commencent à rendre possible de penser avec la psychanalyse, et dans la psychanalyse, les effets profonds et à long terme de ces irruptions, d'une nature et d'une origine irréductibles à celles que génère l'intersubjectivité. Ces recherches nous apprennent que les effets de ces violences ne peuvent se métaboliser dans la psyché, se symboliser et y être construits, dans l'après coup et par les fictions élaboratives qui peuvent les faire accéder à un sens, que pour autant que le psychanalyste en reconnaît la nature et l'origine *hors* du champ intrapsychique.

Lorsque cette condition de reconnaissance n'est pas acquise, les effets de cette violence sont d'autant plus dévastateurs. Ils maintiennent pour les sujets qui les ont subis, et quelquefois pour ceux de toute une lignée, une souffrance mortifère, indicible, impensable par lui et par ses descendants : si d'abord cette violence n'est pas restituée dans l'ordre qui l'a produite et que ne contient pas l'espace psychique du sujet, mais qui le détermine sans qu'il puisse y reconnaître ce qui revient à sa violence propre. Être pensée par le psychanalyste signifie que cette violence est rapportée à l'ordre même de la réalité d'où a été abolie toute possibilité de symbolisation : alors seulement, le sujet peut se déloger d'une position affolante où il se ferait la cause unique de cette violence.

Les violences massives qui s'exercent à partir de ces ordres métapsychiques de la réalité ne sont pas encore suffisamment intégrées par la psychanalyse. Tout se passe comme si la fonction de *cadre*<sup>2</sup> qu'accomplissent ces ordres, lorsqu'elle est gravement désorganisée jusque dans sa défaillance à demeurer ordinairement silencieux et par là efficace, produisait par-delà l'effet de catastrophe psychique, une catastrophe épistémique : comment penser, dans et avec la psychanalyse, la violence de l'Histoire et la violence de l'État quand elles font irruption, si l'Histoire, le Politique et le Psychanalytique ne sont pas pensés dans leurs ordres respectifs et dans leurs rapports ?

---

1. J. Stern, H. Piralian, F. Desvignes, J. Kristeva.

2. Selon la compréhension que J. Bleger a donné à ce concept.

La tentative freudo-marxiste, les dérives finales de la pensée de W. Reich, l'illusion individualiste encore ancrée sur l'idéologie médicale de la pensée psychanalytique n'ont pas contribué à établir ce problème ; ils l'ont souvent obscurci. Et l'on doit admettre que les travaux plus récents, si difficiles à introduire dans le champ de la psychanalyse, sur les processus et les formations de la réalité psychique dans la famille et dans les petits groupes, en dépit des éclairages précieux qu'ils apportent à la connaissance de l'inconscient, ne sont pas à la dimension du problème qui reste ouvert <sup>1</sup>.

La violence est au fondement de l'État, de tout État, y compris de l'État de droit des démocraties libérales. Pour s'établir, pour se maintenir dans sa continuité et pour imposer son pouvoir, l'État produit et gère de la violence : à travers les institutions de la violence légitime dont il se dote, avec l'Armée et la Police, pour l'administrer immédiatement et s'en protéger ; à travers les institutions juridiques de la loi et des règlements qui encadrent et médiatisent, en l'organisant, la violence inhérente à la vie collective, à ses antagonismes et à ses conflits. L'État moderne, M. Weber et K. Marx l'ont chacun reconnu, détient le monopole de la violence légitime et légale, le monopole de la terreur et de la guerre <sup>2</sup>. Cette analyse est pour l'essentiel encore valide, même si aujourd'hui l'émergence du terrorisme intranational et international entame ce monopole : en visant la déstabilisation des États de droit, le terrorisme atteint la légitimité de leur violence physique et symbolique.

De la gestation sanglante de l'État, Machiavel et Hobbes ont fait l'analyse. Leur font écho, à un autre niveau de la pensée de l'État, les propositions de Freud pour qui la violence et le meurtre originaires, d'être rétrospectivement symbolisés, n'en sont pas pour autant abolis dans leurs enjeux puisqu'ils sont misés dans chaque

---

1. En France, il est travaillé selon des perspectives distinctes par les recherches et les ouvrages de G. Mendel, E. Enriquez, C. Castoriadis, F. Guattari, P. Legendre. Je ne suis pas exhaustif en signalant cinq ensembles collectifs : S. Leclaire, D. Lévy *et al.* (sous la direction de A. Verdiglione) 1974 : *Psychanalyse et politique* ; les n° 2 (1979) : «L'État cellulaire» et 11 (1984) : «L'État freudien» des *Cahiers Confrontations* ; le n° 11 (1979) : «Psychanalyse» de la revue *Pouvoirs* ; les actes de la rencontre franco-latino américaine (1981) publiés sous la direction de R. Major par *Confrontation*, sous le titre «Géopsychanalyse» ; le n° 17 (1985) de la revue *Psychanalyses* ; le n° 11 (1988) de la revue *Patio* «La terreur Subjective».

2. Cf E. Enriquez (1983) et N. Poulantzas (1981).

nouvelle fondation collective. Mais d'avoir été symbolisés et de générer du symbolique, ils forment la base du pacte entre les Frères et le fondement du contrat de renoncement aux réalisations directes de la violence pulsionnelle : ces accomplissements mettraient chacun en péril et rendraient impossibles les réalisations de l'amour et de la création, la formation ses idéaux et des biens communs, la continuité de la communauté.

La communauté de droit se fonde sur cette *retenue* et sur cette *conversion*, toujours partielle, de la violence : elle en gère l'économie pour son propre compte et pour celui de ses sujets soumis à sa loi. Freud n'a pas manqué de le noter : cette protection par le droit contre la violence et l'arbitraire vaut essentiellement à l'intérieur de la communauté. Reste la question des garanties que l'État, comme forme de la communauté de droit, met en place contre sa propre violence destructrice vis-à-vis de ses sujets, alors qu'il détient le monopole de la violence physique et légale.

Lorsque la violence d'État s'exerce contre une partie de la société civile et qu'elle a pour objectif l'élimination d'une catégorie de ses citoyens, elle agit, non comme dans la guerre entre les nations, mais selon la méthode du génocide, en son propre sein. La machine de mort gérée par l'institution de la terreur d'État a pour but l'extermination préméditée et systématique d'une classe sociale, d'une culture ou d'une ethnie. La violence de l'action meurtrière collective s'accroît de la violence du déni, de l'effacement du meurtre. H. Piralian <sup>1</sup>, à propos du génocide des Arméniens, a dégagé la portée plus générale de cette violence : le meurtre vise l'exclusion des morts du champ de la mémoire des survivants, et pour ceux-ci, mais aussi pour l'ensemble qu'ils forment avec les générations qui les ont précédées et celles qui les suivent, la mise en suspens du symbolique.

L'effacement du meurtre collectif et de la violence d'État sape le socle narcissique de l'engendrement ; il atteint, pour la détruire, la mémoire et la transmission. Ce qui est effacé comme n'ayant pas eu lieu, n'a pas de lieu où s'inscrire, pour être pensé, et pour arti-

1. «Le but que se proposent les responsables d'un génocide est, au-delà du meurtre collectif des sujets, le meurtre du symbolique lui-même et de sa transmission, c'est-à-dire de la possibilité de sa constitution pour les survivants», écrit H. Piralian (1987).

culer le cours des histoires individuelles avec le cours de l'histoire collective.

J. Puget écrit très justement que le disparu a été le signifiant de la violence d'État en Argentine. Mais il faut préciser qu'il s'agit aussi d'un signifiant maintenu contre le déni et l'effacement du symbolique. En refusant d'être interdites de mémoire, en maintenant ouverte la question sur les disparus, les Mères de la Place de Mai se faisaient réellement et symboliquement porteuses du refus de rejeter les morts hors du symbolique, de les encrypter dans une autre généalogie de la violence et de se *faire complices du meurtre de la pensée*.

Toute recherche, écrit Freud, est un produit de l'urgence de la vie. La nécessité à laquelle ont été confrontés nos collègues les a obligés à rechercher les mots et les pensées d'une expérience insensée pour dire cette Violence-là, ce Négatif-là, cette Mort-là. Ils tentent de dire cependant, avec force et lucidité, dans le vif de la douleur, et dans le courage d'affronter deux risques dont les enjeux sont différents. L'un est politique : le retour difficile à la démocratie quotidienne n'est pas encore de fait suffisamment assuré dans leur pays, en dépit des efforts du gouvernement légitime et légal. Il ne peut encore leur être garanti, comme à tous leurs concitoyens, que le droit de rechercher, de dire et d'entendre la vérité sur cette violence ne les exposera pas aux menaces des anciens despotes. L'autre risque est celui qu'ils prennent, par rapport à la norme d'habituelle réserve et quelquefois du silence de l'*establishment* psychanalytique sur la violence collective et sur la question de l'État, en contribuant, avec d'autres aujourd'hui<sup>1</sup>, à attirer l'attention sur les effets, dans la vie psychique, dans la pratique de la psychanalyse, dans sa théorie et ses institutions, de quelques grandes catastrophes de l'histoire récente.

René KAËS

---

1. Cf. les Actes du 34<sup>e</sup> Congrès international de l'I.P.A. (Hambourg, 1985, notamment les interventions de J. Chasseguet-Smirgel, D. Pines, J. Kestemberg, F.W. Eickhoff, I. Rosenfeld, H. Klein). Cf. aussi J.L. Evrard (1984) sur la psychanalyse sous le III<sup>e</sup> Reich ; H. Piralian (1987) sur le génocide arménien ; l'ouvrage collectif récent (1988, sur le psychanalyste sous la terreur), sous la direction de H. O'Dwyer de Macedo.

# *Éléments d'histoire de la dictature en Argentine*

par Janine PUGET

La dictature en Argentine et en Amérique latine est un fléau maintes fois répété. Il nous faut donc être attentifs à reconnaître à l'avance ce qui pourrait être en jeu dans cette répétition de l'Histoire et de ses tristes conséquences. Quelques signes nous sont donnés dans l'histoire récente de la dictature argentine qui dura de 1976 à 1983. Je distingue cinq périodes.

## **I. 1974-1976**

Deux facteurs parmi d'autres ont eu de l'importance pour que le coup d'État de 1976 soit possible. Le premier était en relation directe avec l'essence du gouvernement d'Isabel Perón. La femme de Perón avait occupé la place de son mari après la mort de celui-ci. Le second facteur a été induit par le futur gouvernement militaire suivant un programme de déstabilisation parfaitement organisé.

Enrique Pichon-Rivière et Ana Quiroga ont étudié les caractéristiques psychosociologiques qui ont précédé les coups d'État de 1966 et de 1975. Ces auteurs ont remarqué qu'à cette époque, le futur gouvernement exerçait «une action psychologique sur la population, en particulier sur la classe moyenne. Il s'agissait de créer des contradictions objectives : frustration, violence, crise économique, restriction des libertés démocratiques». En accord avec ces auteurs, j'ajouterai que pour la période de 1974-1976, les informa-

tions émises étaient le résultat d'une curieuse combinaison de désinformation et d'information soutenue par le mensonge, dans le but de provoquer du malaise, de l'inquiétude, du désespoir et de la frustration : le résultat en a été l'anéantissement des projets sociopolitiques. Les défaillances dans l'organisation et la gestion du gouvernement d'Isabel Perón ont contribué pour une grande part au déséquilibre qui conduisit à la future dictature. Cependant, il existait encore à cette époque certains droits sociaux (droit de grève, de réunion et de lutte politique) qui permettaient aux mouvements de masse de subsister.

Cet ensemble de circonstances a créé un « chaos social » : tout système de référence capable de permettre ou de faciliter la prise de conscience sociale d'une crise et la mise en œuvre de méthodes d'actions cohérentes pour trouver à celle-ci une solution a été attaqué. L'espace social nécessaire à la reconnaissance et à la discussion des faits a disparu. Les groupes ne se réunissaient plus que pour élaborer des projets éphémères, afin de créer un sentiment de cohésion sur des mécanismes d'attaque et de fuite. La corruption, connue mais non dénoncée, se mit au service de l'autoritarisme démagogique. Peu à peu elle s'étendit à tous les secteurs, à tel point qu'elle devint « normale » dans la mesure où elle s'incorpora aux normes. C'est là un mal endémique en Argentine et en Amérique latine, un mal qui, à certaines périodes, devient particulièrement toxique. La gestion politique de type « laisser faire » est alors aux mains d'une présidente sans prestige ; avec son conseiller Lopez Rega, qui essaye de doubler l'image de Perón, elle forme un couple pervers. Son charisme est fondé sur la fascination perverse et sur le deuil non élaboré de Perón.

Plusieurs événements politiques et sociaux, sous le signe de la violence et du chaos, ont été à la source de ces malaises individuels et sociaux : attentats, disparitions, violence politique sanglante, menaces très fréquentes d'un groupe systématiquement organisé (les Trois A : Alliance Anticomuniste Argentine) aux ordres de la future dictature ainsi que de plusieurs mouvements militants de gauche. La fin du gouvernement d'Isabel Perón fut marqué par une grande confusion, d'intenses frustrations, une vive déception, entretenues par la crise économique et un discours social contradictoire.

L'espace mental occupé par le chaos social était aussi envahi par l'inquiétude et par le sentiment qu'il fallait que quelque chose change. Cependant l'idée d'un changement était plutôt limitée à la préoccupation d'un retour à la tranquillité individuelle. Elle était opposée à l'espoir qu'une attitude de l'ensemble social puisse être de quelque utilité. Ceux qui avaient une idéologie politique marquée essayaient d'agir. Comme la violence était apparemment dirigée seulement contre certains secteurs de la vie sociale, il était possible de croire que d'autres resteraient à l'abri des effets de la violence directe, c'est-à-dire des menaces, des séquestrations et de la mort.

Sur cette triple base d'une gestion politique chaotique, d'un autoritarisme démagogique, et d'une corruption larvée, l'apparition du gouvernement autoritaire militaire dictatorial et fasciste fut reçue comme un soulagement par ceux qui l'installèrent par un «coup» d'État. Remarquons l'intérêt sémantique du concept de «coup» d'État en tant que symbole de la violence politique de l'attaque contre la Constitution et de l'irruption brusque d'un ordre nouveau.

## II. 1976-1982

Le coup d'État eut lieu en mars 1976. L'ordre nouveau fut le résultat d'une violence et d'une cruauté difficilement imaginables. Cependant, quelques indices auraient pu nous alerter sur la gravité de la situation.

L'information-désinformation acquit une nouvelle signification, soutenue par une éthique perverse altérant les valeurs de la vie et de la mort. Tuer devenait louable, dès lors qu'il s'agissait de sauver la vie de ceux qui étaient considérés comme des symboles de ce qui est moral. La morale était autant du côté de celui qui ne mettait pas l'ordre en question, qui ne pensait pas et se soumettait, que du côté de celui qui tuait, torturait et séquestrait au nom de la protection de la patrie. Ces derniers étaient les Messies. La vénalité, d'économique qu'elle était, changea de terrain : elle s'infiltrait désormais aussi dans les procédés institutionnels pour rendre impossible le recours aux lois de protection de la vie et de répression des délits. A partir de là, toutes les formes de corruption devinrent

possibles. Le discours social parlait de respect des familles, alors que celles-ci étaient attaquées, détruites et violées.

L'ordre soutenu par la mort et la censure, l'interdit de penser, la corruption, l'information-désinformation furent les bases sur lesquelles se fonda le terrorisme d'État. Une situation permanente de menace et de panique s'installa subrepticement. Le terrorisme d'État produisit la terreur, le désir de le combattre et la recherche de la tranquillité selon les idéologies des différents groupes sociaux. Il fut soutenu par l'ordre-violence et par l'ordre-tranquillité. La répression politique eut comme effet le silence. «Le silence est santé», comme le proclamaient les nombreux écriteaux affichés un peu partout.

Quelques psychanalystes ont refusé de recevoir des guerilleros, alors que d'autres les ont acceptés tout en leur demandant de ne pas parler de leur engagement. D'autres, évidemment, n'ont pas agi de cette façon. Il existait déjà à cette époque quatre signifiants à contenu idéologique pour nommer les personnes considérées comme ennemies de la dictature : «guerilleros», «militants», «terroristes», «subversifs». Chacun d'eux dépendait de l'idéologie de celui qui l'employait.

Au début de la dictature, il était difficile à la plupart des psychanalystes de connaître les limites des mesures répressives. La peur et le besoin de se protéger étaient dominants. Pour cette raison, ne pas parler, ne pas dévoiler ses idées ou montrer sa bibliothèque, cacher ou brûler ses livres, éviter certaines réunions ou émigrer étaient devenus les moyens de se mettre en sécurité. Une sorte de lien associatif s'était établi entre protection et certaines actions, ou certaines pensées soutenues par la (dé)négaration. Puis peu à peu la violence directe et indirecte a transformé la peur en panique, cependant qu'une grande partie de la population ne se rendait pas compte de ce qui se passait, alors qu'une autre exécutait les ordres du terrorisme d'État.

La création simultanée de divers organismes pour la Défense des Droits de l'Homme fut le germe de la capacité de faire face à la dictature, d'offrir de l'aide aux familles et d'exercer certaines actions de thérapie sociale. Les Mères de la Place de Mai, les Grands-Mères, l'Assemblée Permanente, le C.E.L.S. (Centre

d'Études Légales et Sociales), le Mouvement Solidaire de la Santé Mentale et bien d'autres encore n'ont cessé de soutenir leur lutte, qui continue aujourd'hui encore.

### III. 1982-1983

La guerre des Malouines a été un événement décisif qui a conduit le gouvernement militaire à organiser des élections constitutionnelles.

Cette guerre a mobilisé une grande partie de la population, sans que pour autant elle ait été consciente de ce qui était en train de se passer.

Dans les Sociétés psychanalytiques, la première discussion politique eut lieu en 1982, après la guerre des Malouines. C'était une guerre contre un pays étranger et l'attitude patriotique portait à prendre partie contre les Anglais. Il était difficile de rencontrer quelqu'un qui ose s'opposer à la guerre en elle-même. Mais cette difficulté était-elle due au seul sentiment patriotique ou à la soumission au gouvernement arbitraire qui avait déclenché cette guerre ?

De même qu'en 1975, quelques indices ont annoncé le coup d'État de 1976, en 1982 quelques événements ont anticipé le retour à un gouvernement civil constitutionnel. L'aspect positif a été une lente récupération de la fonction de penser. Le discours de la campagne électorale dénonçait la violation des Droits de l'Homme, les *media* la corruption dans l'application de la Constitution et des lois. Certains délits économiques furent mis au jour, tandis que d'autres étaient passés sous silence.

Mais étant donné que la campagne électorale se déroulait sous la dictature, certains pactes dus à la permanence des structures du pouvoir autoritaire furent conclus. La dictature s'effondrait, le pays entrait en crise, mais la dictature ne disparaissait pas pour autant. Cependant, un nouvel espace politique s'ouvrait de nouveau.

Il y eut dans la vie quotidienne certaines modifications qualitatives. L'impuissance se transforma en action, mais la peur persistait, entretenue d'un côté par les dénonciations ouvertes contre la vio-

lation des Droits de l'Homme, et d'un autre par la permanence souterraine mais perceptible d'une force militaire.

#### IV. 1983-1985

Alfonsín, président démocratique, charismatique et démagogique, est élu. Ses valeurs humaines, son respect pour la vie, les lois et la constitution sont reconnus. Aussitôt après les élections, nous connûmes une période d'euphorie générale soutenue par une grande idéalisation, mais aussi accompagnée de la douloureuse reconnaissance des dommages que nous avons subis. Les disparitions et les tortures ne pouvaient plus être niées. Cependant, le soupçon s'installait, provoquant déception et malaise, que le gouvernement pourrait avoir été obligé de renoncer à certains de ses objectifs.

Les actes barbares furent dénoncés. L'information fut diffusée selon un autre ordre sémantique. La participation à la vie sociale s'accrût. Les Mouvements de Droits de l'Homme se multiplièrent et se divisèrent. Ils s'efforcèrent de récupérer les disparus et tout ce qui avait disparu avec eux : enfants séquestrés par les tortionnaires, valeurs enterrées dans la psyché, dans la mémoire qui a été vidée de leur signification. Douleur, souffrance, euphorie, espoirs, désir de faire quelque chose se concrétisèrent dans des activités individuelles et institutionnelles diverses, pour reconstruire un réseau social et éviter la répétition.

Alfonsín créa la Commission Nationale sur la Disparition des Personnes (CONADEP), qui établit un recensement exhaustif des disparitions et des camps de concentration, et contribua à la recherche des tortionnaires. La CONADEP prépara un long rapport présenté au Président de la Nation ; un livre et un résumé de cette publication intitulée *Nunca más* («Jamais plus») furent diffusés dans toute la population.

Le procès d'une partie des responsables du système de tortures, officiers supérieurs et généraux, n'a abouti qu'à sanctionner neuf d'entre eux. Ce procès eut une valeur historique. Ce fut une action favorable à l'élaboration des dommages subis, mais malheureusement les autres procès n'eurent pas lieu. Le recours défensif à la rè-

gle d'obéissance aux ordres des supérieurs hiérarchiques a interrompu le cours des choses. Une grande déception et le pessimisme ont prévalu s'installèrent de nouveau, et tous ceux qui avaient témoigné lors du procès se mirent à éprouver de la crainte.

En 1985, un état d'alerte troubla la population : des bombes explosèrent et les menaces furent de nouveau proférées : l'Histoire se répéterait-elle ? Cette même année, Vicente Galli, Directeur de la Santé Mentale, mit à la disposition de la population un Service National «Serevite», créé pour assurer une assistance aux victimes du terrorisme d'État, un lieu où pouvoir parler de ce nouvel acte de barbarie. Le silence est combattu. Mais les effets du traumatisme subi n'ont pas disparu. Sont-ils répétition, conséquences du passé ou anticipent-ils un futur terrifiant ? L'analyse différenciée et l'évaluation de chaque situation sont une tâche longue et difficile.

## V. 1985-1988

En 1987, soit quatre ans après la date qui a marqué la fin de la dictature, une grave crise politique a de nouveau fait vivre la menace d'un coup d'État militaire. Mais nous avons appris : le «ne t'en mêle pas» de la dictature a été transformé en une grande manifestation populaire qui a réuni diverses tendances politiques pour soutenir la démocratie. L'inertie, la panique, la soumission, l'individualisme sont devenus activité, courage, indépendance, solidarité. L'Histoire n'a pas été écrite en vain.

Nous nous trouvons maintenant devant les difficultés inhérentes à l'établissement d'une démocratie. Nous avons perdu l'idéalisation hypomaniaque quant à la récupération totale de la liberté. Nous éprouvons de l'inquiétude devant les menaces proférées à l'égard de celles et de ceux qui ont osé dénoncer les procédés militaires. Pour certains groupes de jeunes qui ont été élevés sous le régime de terreur, il est difficile de penser le politique. Le malaise économique prend chaque jour une plus grande place, et la population éprouve une grande intolérance vis-à-vis des graves difficultés que connaît l'Argentine. Néanmoins, de nombreux signes de vitalité peuvent se retrouver dans le pays.



# 1. *État de menace et psychanalyse*

*De l'étrange structurant à l'étrange aliénant*

par Janine PUGET

## I. INTRODUCTION

Il est des expériences auxquelles on ne peut se soustraire : nous pouvons les considérer comme universelles, bien qu'elles prennent pour chaque individu un sens singulier. Mais il en est d'autres auxquelles on aurait tendance à vouloir ne pas penser ou que, contraints de les vivre, on essaie de méconnaître en ayant recours au déni et à divers mécanismes de défense.

Rappelons ce qu'il advint lorsque B. Bettelheim, à son arrivée aux États-Unis, voulut transmettre son expérience récente du camp de concentration : personne ne voulait le croire, et l'on eut même recours au savoir psychiatrique pour essayer de poser sur lui un diagnostic psychopathologique afin de mieux dénier une réalité aussi insupportable.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des raisons politiques qui ont pu soutenir chez ses interlocuteurs une position de ce genre. De toute manière, ces raisons psychiques et politiques se retrouvent dans toutes les circonstances de violence sociale et déclenchent des mécanismes mentaux tels que le déni et l'aliénation.

Ceux qui disent ne pas connaître ces souffrances extrêmes pourraient cependant trouver les moyens de rencontrer, dans leur pro-

pre contexte socio-culturel, des faits semblables. De façon plus ou moins visible, ils existent dans toutes les sociétés, bien qu'il faille faire un effort considérable pour se rendre compte des effets inconscients qu'ils produisent et pour s'en sentir partie prenante. Toutefois, quand on a vécu de telles souffrances, on a souvent l'impression qu'elles ne pourront être comprises que de ceux qui les auraient aussi éprouvées. Nous rencontrons donc là une double difficulté.

La violence sociale et sa représentation mentale seront le point de départ de nos réflexions dans cet ouvrage, tout particulièrement en ce qui concerne le terrorisme d'État dans un pays d'Amérique latine. Bien que nous insistions sur notre propre expérience, il est aisé de penser que la violence sociale qui existe de par le monde présente des points communs avec celle de l'Argentine.

Le premier réflexe, quand on essaye de rendre compte des vicissitudes psychologiques éprouvées au cours d'une catastrophe sociale, consiste à restreindre le problème à une zone géographique ou mentale éloignée, laquelle en dernière instance peut ou non intéresser.

C'est un mécanisme inhérent à l'appareil psychique que d'essayer de se défaire de ce qui le gêne. L'expulsion, la projection et l'auto-mutilation sont des mécanismes reconnus dans différentes théories psychanalytiques en tant que modalités primaires employées dans le but de pouvoir supporter ce qui se présenterait comme un vécu insupportable.

La violence exercée par l'État est le paradigme de la violence sociale, puisque ceux qui sont censés protéger et imposer la loi sont aussi ceux qui détiennent un pouvoir mortifère et meurtrier. L'État possède des moyens plus subtils, qui dépendent des politiques économiques et des intérêts internationaux, pour imposer violemment un pouvoir mortifère. Dans notre cas, l'État a employé toutes ces méthodes. C'est pourquoi nous pouvons parler de violence sociale en relation avec le terrorisme d'État puisque la dictature avait comme l'un de ses buts celui de désarticuler tout groupe pensant qui puisse s'opposer au Régime. C'est pour cette raison que les premiers à être combattus furent les meneurs politiques, puis les meneurs potentiels et puis n'importe qui. En outre, la dic-

tature s'est occupée activement à produire un manque de réponses politiques en adoptant une politique économique qui devait conduire à l'appauvrissement d'une grande partie de la population. Il est bien connu qu'un peuple qui meurt de faim n'a pas la capacité de penser ni d'organiser un mouvement d'opposition. Il sera donc nécessaire de retrouver dans chaque circonstance quelques variables universelles.

La tâche paradoxale que nous entreprenons dans cet ouvrage est de transmettre ce qu'il est difficile, et même parfois impossible de transmettre. Nous essayerons de trouver un début de solution à ce paradoxe.

Reconnaître l'influence du contexte social dans l'appareil psychique et dans le cadre thérapeutique, et en découvrir leur représentation mentale n'est pas une démarche que la théorie psychanalytique adopte facilement, pour diverses raisons. De nombreux psychanalystes en Argentine se sont appliqués à élaborer des concepts théoriques sur les effets psychologiques de la répression politique pendant la dictature et ils continuent de le faire (D. Kordon et L. Edelman 1983-1986, et bien d'autres). Il n'a pas été nécessaire d'attendre quarante ans comme ce fut le cas pour le phénomène nazi. Nous avons peut-être appris quelque chose de cette expérience et nous lui en sommes redevables.

## II. DIFFICULTÉS THÉORIQUES

### 1. NOTRE PASSÉ THÉORIQUE

Il est probable que certaines voies prises par la théorie psychanalytique nous aient amenés à penser qu'il est possible de travailler avec un cadre thérapeutique qui ne tienne pas compte du contexte social, ou bien encore que, en tant que psychanalystes, nous n'avons pas les moyens d'aborder un tel sujet.

Est-il possible de continuer à soutenir une position de ce genre sans entraîner nos patients dans le refoulement ou même dans le déni ? La psychanalyse est née sous l'égide d'une idéologie bourgeoise où prévalait l'hypothèse de la réalité psychique construite entre la mère, le père et l'enfant. Elle s'appuyait sur une théorie pulsion-

nelle à côté de laquelle le contexte social apparaissait comme secondaire. Est-il possible de penser que la réalité extérieure sociale, le non-moi, n'a pas de représentation dans la réalité psychique ? Pour répondre à cette question, il nous faudra donc observer comment se manifestent le corps social et ses signes. Aussi, la réalité sociale aura un statut, qui nous permettra de la reconnaître.

Dans sa réponse à Romain Rolland, au sujet du sentiment océanique décrit par lui comme «un sentiment d'union indissoluble avec le grand Tout, et d'appartenance à l'universel», (Freud, 1929, p. 6-7), dit qu'il serait tenté d'affirmer que ce sentiment possède plutôt le caractère d'une vision intellectuelle, accompagnée bien entendu d'une surcharge affective, mais qu'il est aussi présent dans d'autres actes cognitifs : «L'idée que l'être humain puisse être renseigné sur les liens qui l'unissent au monde ambiant par un sentiment immédiat et l'orientant dès l'origine dans ce sens, cette idée semble si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie qu'un essai d'interprétation psychanalytique, c'est-à-dire génétique, s'impose» (p. 7). Un peu plus loin, Freud reconnaît que «par conséquent, notre sentiment actuel du Moi n'est rien de plus que le résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une étendue plus vaste, si vaste qu'il embrassait tout, et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu» (p. 10). Dans ce texte, s'ébauche la possibilité d'établir un lien originaire entre le Moi et le monde extérieur auquel se rattache une représentation psychique primitive. Cette démarche conceptuelle amène Freud à reconnaître ce lien d'indissoluble communion et à le décrire dans certains cas pathologiques et dans l'état amoureux. Avec I. Berenstein (1984), nous avons attribué au lien primitif avec un objet unique et exclusif la recherche d'un sentiment océanique et de fusion tel qu'il est recréé dans l'état amoureux.

Dans ses écrits «sociaux», Freud a repéré d'une manière très subtile les caractéristiques des phénomènes sociaux, des comportements des masses et leurs relations avec le meneur ; il renvoie rapidement, cependant, cette problématique au complexe d'Œdipe, à la castration et au parricide.

Le problème de la représentation psychique du social est ardu. Ceci nous amène, en un premier temps, à séparer les théories qui soutiennent que le psychanalyste n'a que faire du contexte social et

celles qui soutiennent le contraire. Dans le premier cas, il y aurait une subdivision à faire entre les moments de grande commotion sociale et la situation que nous évoquons ici, la dictature argentine, car l'exclusion du contexte social n'est pas due seulement à une position scientifique, mais à la nécessité de se réfugier dans une cellule aseptisée. C'est ainsi que le monde historico-génétique accaparrera la vie psychique des patients et des analystes, et contribuera de toute évidence à un mécanisme qui se transformera en rempart défensif.

## 2. UNE AUTRE DIFFICULTÉ DE PERCEPTION : LES MONDES SUPERPOSÉS

Une des difficultés de conceptualisation de l'état de catastrophe sociale et de son effet sur le cadre psychanalytique, tient au fait que patients et analystes sont immergés dans le même contexte social ; ils sont exposés aux mêmes peurs et aux mêmes difficultés de percevoir les événements. Quand analystes et patients vivent en même temps de mêmes inquiétudes ou préoccupations qui proviennent du contexte de la vie quotidienne, nous parlerons de Mondes Superposés (Puget, Wender, 1982). Il est alors probable que l'analyste ne dispose pas de la distance et du temps psychiques nécessaires à la reconnaissance du semblable et du différent, et à l'établissement du lien analytique. Quand certains faits traumatiques issus d'un même monde partagé apparaissent dans le matériel analytique, ils deviennent sources de distorsions et de transformations dans l'écoute de l'analyste et de son fonctionnement analytique ; ils favorisent en lui une tendance particulière à participer, à «partager». Ce «partage» involontaire et inévitable, qui stimule ou inhibe une curiosité ambivalente, peut devenir secret, vicariant et honteux. Dans certaines conditions, il nous est très difficile de délimiter clairement le champ analytique de celui que nous pourrions appeler «champ du quotidien» ou «champ de la réalité socio-culturelle». L'abondance d'informations ou de nouvelles autant que la flagrante omission de ce qui est du domaine public vont inonder le cadre thérapeutique. Le monde du quotidien, pourvu d'une forte charge traumatique, viole le champ analytique.

Ces conditions menacent le fonctionnement sublimatoire propre de l'analyste, sur lequel s'appuie d'une manière générale la possibilité

et le désir de partager, de connaître et de déchiffrer les secrets de l'inconscient. Mais précisément, cet aspect traumatique du matériel et de l'intérêt qu'il éveille contribuent à la perte du mystère nécessaire à induire chez l'analyste le désir de décryptage. Il prend ce qu'il entend au « pied de la lettre ». Ce n'est plus un hiéroglyphe. L'analyste s'appropriera inconsciemment les faits anecdotiques, méconnaîtra les sources inconscientes de son patient et perdra tout intérêt pour le point de vue analytique. Il ne fera que rechercher d'autres interlocuteurs illusoire, que ce soit lui-même ou d'autres sujets qui appartiennent à son univers quotidien. L'omission du matériel, comme un des effets possibles de la dénégation de son patient, l'amènera à établir un pacte de complicité et à « oublier » le monde extérieur. Cette situation met en évidence deux perturbations fondamentales qui, par la suite, ressortiront dans le processus analytique.

1. *Un effet traumatique.* Il se produit quand tout à coup et par surprise quelque chose interrompt la fonction analytique. Bien que le monde superposé donne l'illusion de rencontre, en réalité il éloigne l'analyste de la possibilité de « découverte » de l'inconscient. Le lien analytique n'offrira pas à l'analyste l'espace-temps nécessaire à la perlaboration d'un événement qui lui est personnel et qu'il ne pourra résoudre que dans son intimité. Il se trouve pris dans un piège. L'analyste ne peut parler à son patient sans utiliser, pour des raisons sémantiques et de communication évidentes, le langage ou les mots mêmes qui appartiennent en fait à son patient. Mais ce sont justement ceux qui appartiennent à sa vie privée, et qui ont produit et produisent en lui un effet traumatique qui, maintenant, se superposent à la vie privée de son patient. Il souffre alors de ce que nous avons appelé une micro-situation traumatique avec tous les symptômes de malaise, d'angoisse, de déstructuration psychotique, de réactivation de certaines angoisses paranoïdes ou confusionnelles qui l'accompagnent. Dans ces conditions, il est possible qu'apparaisse un état régi par le sensoriel avec la suppression de la capacité de penser et d'exercer la fonction analytique. Cet état inconscient envahira peu à peu le cadre et l'interprétation analytiques ; il influencera le choix du matériel. Il se créera ainsi une zone sourde et muette dans laquelle se logera l'*acting out* de l'analyste.

*2. Une perturbation narcissique.* Le narcissisme «analytique» dû à la sublimation est remplacé par le narcissisme ordinaire de la vie de tous les jours. L'analyste éprouvera le désir d'être nommé, aimé ou satisfait d'une manière directe et immédiate, d'augmenter son prestige et ses connaissances, autant à son sujet qu'en relation avec le monde qui l'entoure.

L'analyste se transformera en un objet de détresse, et le patient en un objet protecteur. Il essaiera alors d'accomplir les exigences idéales qui s'étaient sur ses exigences primitives. Ce processus subira des vicissitudes diverses et complexes. Cependant, nous pouvons dire qu'il réactive un fonctionnement primitif, régi par le Moi-Idéal et l'Idéal du Moi, projetés sur le macro-contexte socio-culturel et sur son représentant, l'institution analytique. L'analyste, identifié aux « comme si » qui lui sont proposés, les transforme en mandat. Nous savons aussi que les identifications issues du Moi-Idéal peuvent déclencher des identifications héroïques ou des identifications mortifères et délinquantes. Ce processus a des conséquences directes sur son auto-estime, qui souffre chaque fois davantage : si la mégalomanie prévaut, l'analyste occupera la place du bébé omniscient dans le délire de son patient («Il sait tout, il partage tout»); ou bien, si un fonctionnement mélancolique prédomine, ce sera : «il ne sait rien et ignore tout».

Il n'est pas impossible que certains excès d'interprétation du transfert puissent être dûs à ce fonctionnement. Il est aussi très probable que l'hypothèse des troubles narcissiques dûs aux mondes superposés puisse nous permettre de mieux comprendre certaines difficultés dont souffrent généralement les institutions psychanalytiques, mais qui revêtent des caractéristiques spécifiques pendant des périodes de violence d'État. Dans les institutions, pour divers motifs, se reproduit symétriquement la structure du macro-contexte social.

### *3. UNE AUTRE DIFFICULTÉ*

Il est indispensable, pour le développement de l'appareil psychique, qu'il soit capable de reconnaître les stimuli, de recevoir des indices exacts et de les sémantiser. Freud reconnaît comme principes essentiels à la formation de l'appareil psychique, la capacité de

discrimination Moi/non-Moi, monde interne/monde externe, plaisir/déplaisir, actif/passif. C'est ainsi que la fonction parentale, l'un des chaînons chargés de transmettre les signifiants du contexte social, sera celle qui aura à donner des significations chaque fois plus complexes et diverses à l'*infans*, en attendant que le Moi mature acquiert la capacité de le faire par et pour lui-même. La reconnaissance de la réalité extérieure est en relation directe avec les connaissances et les théories que l'appareil psychique peut se formuler, en établissant des liaisons, en énonçant des jugements, en découvrant des relations causales et en utilisant le langage. Il accroît ainsi sa capacité symbolisante. Les théories initiales, reliées aux fonctionnements primitifs et aux théories sexuelles infantiles, sont réfutées lorsque la maturation de l'appareil psychique le permet. Chaque sujet devient pour lui-même un épistémologue au travail pour l'élaboration de nouvelles théories qui rendent compte des faits, qui les corroborent ou les réfutent.

Il est possible de supposer que le bébé reçoit directement des signifiants culturels sans l'intervention des imagos parentales. Le macro-contexte socio-culturel capte diverses informations qui sont peu à peu décodées par le bébé. (J. Puget, 1987).

Quand l'information reçue est claire ou tout au moins accessible, et que la distorsion n'est due qu'à l'enjeu politique, la connaissance, la découverte et la compréhension ne pâtiront que des difficultés inhérentes au processus lui-même. Des parents ambigus, confus, émetteurs de messages faux, altèrent le fonctionnement psychique de l'enfant ; de même, pour le Moi adulte, l'information sociale systématiquement fautive ou tendancieuse sera source de diverses perturbations, directement dépendantes de la qualité de l'information, du message mortifère transmis et, de toute évidence, de sa résonance avec les fonctionnements psychiques primitifs.

Je pense que l'insertion sociale est imposée, elle inclut l'individu dans une histoire qui lui précède et qui le suivra, elle a une qualité inconsciente et elle transforme le sujet en transmetteur et acteur d'une organisation sociale dans laquelle il est sujet actif et objet passif. Il sera porteur d'un code qui a à voir avec son appartenance à la structure sociale.

La réalité sociale <sup>1</sup> est alors celle qui nous parle de tous les hommes existants dans un certain contexte. Elle est différente à l'une de ses manifestations qui est la famille que je considère culturelle.

Percevoir la présence d'un autre sujet et les premiers objets parentaux est tributaire du fait que l'*infans* est sans défense ; sa constitution comme sujet dans le sein de la famille dépend de la configuration œdipienne. Percevoir l'espace social dépend d'autres facteurs que nous ne connaissons pas encore suffisamment dans la théorie psychanalytique, mais qui sont probablement en relation avec des questions primaires d'appartenance et de pouvoir. Je pense que l'hypothèse de René Kaës (1984a) sur l'étayage multiple peut ouvrir une voie importante pour la découverte de la spécificité de la représentation sociale.

L'*infans* est le sujet de la structure sociale dans laquelle il est inséré avant d'être sujet de ses liens parentaux. Pour affirmer une telle hypothèse il faut auparavant en proposer une autre <sup>2</sup>. La structure sociale, génératrice de l'espèce, est la matrice qui donne naissance au sujet dans sa structure familiale. L'insertion sociale ne se dériverait pas de la structure familiale. La structure familiale marquée par l'Œdipe aussi bien que la structure sociale marquée par le complexe social sont chacune régies par des lois qui leur sont propres. Pour la première, je considère que l'organisateur est la castration et pour la seconde les règles et l'institution. Dans l'une, l'interdit est l'inceste et le parricide, dans l'autre l'anomie et l'assassinat de n'importe qui.

Je pense que nous devons résoudre certaines questions en ce qui concerne la conduite sociale et sa compréhension dans le cadre d'une théorie psychanalytique. Et aussi reconnaître que «l'agir social» dans les différentes institutions dans lesquelles l'individu a une place, produit certains phénomènes dont nous ne connaissons pas encore les racines inconscientes. Quelle est la spécificité des

---

1. J'établis une différence entre culture et social. Le champ social est un ensemble réuni par une langue, une tradition, par des règles concernant la distribution du travail et des classes sociales, une histoire politique-institutionnelle, l'organisation de la justice. La culture concerne les lois de parenté et les questions de l'origine.

2. Je ne propose pas ici un point de vue sur l'évolution, mais la prise en considération de différents ordres logiques.

liens sociaux inconscients ? Aurons-nous à entreprendre un nouveau programme de recherche à partir du moment où la socialisation est considérée comme le résultat d'un processus indépendant des premières relations parentales d'objets ? Soutenir que la réalité sociale est médiatisée par le surmoi des parents ou que l'*infans* y accède directement sont deux hypothèses différentes. Celles-ci ne sont pas compatibles dans le noyau dur de la théorie d'un même programme de recherche (Lakatos, 1970).

Pour tenir compte de cette dernière hypothèse, il nous faudra admettre que le sujet fait partie d'un ensemble dont il a une représentation mentale, et que cet ensemble contient des sous-systèmes dotés chacun d'organismes spécifiques. En conséquence, nous proposerions que le sujet est immergé dans un monde de stimuli qu'il peut percevoir directement sans la médiation des objets parentaux, et que ces derniers ne sont qu'un des éléments du macro-monde socio-culturel. Le passage aux objets parentaux privilégiés se constitue à travers une première perte, celle de l'appartenance à un tout : ce serait là la base du lien primitif et l'origine du sentiment océanique.

Ces hypothèses me conduisent à écouter très attentivement ce qui me semble être du ressort de l'appartenance sociale des patients et à interpréter la spécificité des accords inconscients entre l'individu et le macro-contexte social.

Le discours des figures parentales et le discours social proposent au Moi différents dialogues. Nous nous occuperons tout spécialement du discours social. De ce dernier dépend l'identité de l'«individu», et du discours œdipien dépend l'identité du «sujet». Le second se base sur la castration, l'autre sur les règles qui protègent de l'anomie (Puget, 1987).

### III. VIOLENCE SOCIALE

Violence et violence sociale sont deux concepts connexes, bien qu'ils appartiennent à différents contextes. Nous allons essayer d'établir une base métapsychologique qui leur soit commune et tenter de comprendre les effets de la violence sociale exercée par

une structure de pouvoir dictatorial et en particulier par le terrorisme d'État. Le signifiant de cette violence fut *la terreur*. Son démenti créait ainsi un «état de terrorisme» avec son équivalent dans l'appareil psychique.

La problématique inhérente à l'articulation individu-société est celle de l'ordre des liens soudés par des accords et pactes inconscients qui, dans certains moments de la vie, se maintiennent muets, tout en restant actifs. Ce sont eux qui fixent l'identité transcendantale du sujet humain culturel (individu). Ils donnent facilement lieu à l'instauration d'accords répétitifs historiques et à des pactes corrompus.

En étudiant la littérature psychanalytique sur le thème de la violence, nous trouvons des formulations qui tentent de concevoir la violence comme une manifestation de l'agressivité, de l'instinct de mort ou d'une entité pulsionnelle différente qui se revêt d'Eros ou de Thanatos (J. Bergeret, 1984*b*). D'autres vues conceptuelles la renvoient au narcissisme (A. Green, 1983 ; S. Decobert, 1984) ou à un mécanisme inhérent à l'état sans défense de l'enfant et à la nécessité dans laquelle il se trouve de recevoir des significations d'un Moi-prothétique parental (P. Aulagnier, 1975-1985). D'autres enfin sont convaincus que l'origine de la violence est due à la contradiction psychique (R. Diatkine, 1984) ou au paradoxe (D. Anzieu, 1975 ; S. Decobert, 1984).

Pour tous, il semble qu'il y ait une violence nécessaire et inhérente à la condition humaine. Nous allons donc essayer de repérer et de conceptualiser son excès, son instrumentation et ses conséquences pour l'appareil psychique.

Quelle que soit la théorie, au niveau descriptif, la violence sociale est assimilée à une manifestation discontinue, qui tend à établir ou à renforcer un lien entre un protecteur et un être sans défense, annulant ou plutôt annihilant le plus faible ou le plus affaibli. Il se produit par conséquent une réduction de l'espace de lien et de socialisation jusqu'à sa plus minime expression ; quelque chose qui lui est étranger et étrange s'impose au Moi, le sujet désirant est annulé, ignoré, et le lien se transforme en un rapport maître-esclave. Les axes de l'appartenance sociale se désarticulent. Il n'y a plus de dilemme ni de questionnement puisque ce qui est en dan-

ger, c'est la vie même. La capacité de pensée se restreint à des zones qui confirment l'existence.

N'importe qui, à n'importe quel moment, peut devenir un signifiant qui doit être anéanti. Le terrorisme d'État vise à anéantir tout le monde, et certains en particulier parce qu'ils deviendraient les signes qui s'inscriraient dans l'imaginaire social avec la connotation de panique. La population anéantie fait partie d'une «classe naturelle» qui, ainsi que le furent les esclaves pour Aristote, n'est pas humaine, et donc n'a pas accès aux droits. De la violence sociale résultent la mort et l'aliénation.

Quand le paradoxe, source de violence, provient du contexte social dictatorial partagé par l'analyste et l'analysant, le dialogue analytique en est perturbé. On ne peut plus travailler «sans désir ni mémoire», alors le lien se restreint. Il est vraisemblable que les interprétations basées sur le principe de la continuité génétique se transforment en une sorte de rempart défensif.

#### IV. CATASTROPHE SOCIALE

Les années de la dictature ont été nommées «catastrophe sociale». Nous employons ce concept pour définir un état dont la représentation mentale est la désarticulation, dans un contexte de *violence sociale*, de quelques-uns des paramètres qui touchent au «contrat narcissique» (P. Aulagnier, 1975) passé entre individu et société. Subitement ou progressivement, on ne reconnaît plus les règles qui gouvernent l'interdépendance groupale autour de la vie et la mort, du délit et de sa pénalisation. Le sentiment de culpabilité perd un ordre causal historico-génétique et se transforme en culpabilité sociale. Le contexte social devient *incohérent, incompréhensible et insaisissable*.

Le discours autoritaire émanant des organismes détenteurs du pouvoir adopte une logique causale basée sur des hypothèses fausses, il s'appuie sur les valeurs éthiques perverses qui promeuvent des actions de corruption. En conséquence, les groupes d'appartenance se désorganisent ou au contraire augmentent leur cohésion défensive, et les groupes de référence se perdent (voir chapitre 3). Nous adopterons les hypothèses suivantes :

1. Une grande partie de la population est entrée dans un état d'*aliénation*, concept que nous employons ici dans une acception proche de celle de P. Aulagnier (1979). L'auteur décrit ainsi une modalité pathologique de l'idéalisation en référence au phénomène social qui déclenche un état d'aliénation massive, à laquelle le sujet s'identifie avec toute la force aliénante. Il s'étaye sur un désir d'aliénation et se transforme en combattant d'une « cause » à laquelle il attribue la puissance délirante de garantir la vérité, la suprématie, la générosité. D'un point de vue descriptif, ce processus rassure, fournit des certitudes et évite le conflit. L'individu se soumet à un système social qui interdit la « pensée libre ».

D'autres, suivant le même mécanisme et pour des raisons subjectives, ont aliéné leur pensée à une idéologie dominante, une secte, un groupe ou un micro-groupe. Nous avons pu ainsi assister à un renforcement défensif de certains groupes d'appartenance vis-à-vis d'idéologies qui évitaient le conflit avec la structure du pouvoir. Se soumettre aux organismes du pouvoir a libéré chez quelques-uns des conduites irrationnelles et violentes ou a provoqué le recours à une pensée mystique.

2. Une autre partie de la population a pu conserver la capacité de penser et percevoir les indices de la réalité extérieure. Cela se fit au prix de souffrances intérieures. Une tendance à s'adapter à cette réalité-là restait néanmoins vivace : elle résultait d'une ambivalence certaine.

3. Une autre partie de la population sans contradictions a soutenu ouvertement la dictature, dans une totale identification avec elle.

## V. ALIÉNATION

Une première question se pose ici : l'aliénation est-elle nécessairement liée à un désir d'aliéner ; sa force dérive-t-elle de ce désir ? Celui qui pourra être anéanti reçoit-il quelque chose d'étrange, non sémantisable ? Pour celui qui exerce la violence, l'autre n'est conçu que comme un objet qui *doit* être neutralisé, chosifié. La pulsion d'emprise s'impose d'une manière violente et perverse. Violence et perversion définissent l'action du terrorisme d'État. Nous pouvons repérer deux niveaux d'analyse :

— L'un, narcissique, selon lequel, soutenue par la pulsion de domination, s'établit une structure de lien suivant le modèle de l'Objet Unique (I. Berenstein, J. Puget, 1984). Il s'agit là d'une structure originaire correspondant à un état de détresse originaire qui nécessite la présence d'un objet pare-excitation. On a affaire à une première structure objectale encore imprégnée du narcissisme originaire. Le désir ardent de recréer ce lien pourrait être à la base de l'excès de violence. Le désir de conserver la vie à tout prix, quelles qu'en soient les conditions, peut faire tolérer cet excès. Nous pouvons dire qu'il y a excès de violence lorsqu'un sujet se transforme en «protecteur-défenseur» d'un autre et le convertit en un objet sans défense et démuné. Rappelons-nous le discours mégalomane du pouvoir dictatorial qui s'instaura comme protecteur de l'ensemble des citoyens argentins.

Nous concevons l'excès de violence comme ce qui annule l'autre et le transforme en reflet transparent (potentialité psychotique) ; il sépare et rompt les liens. Cette dernière forme de violence se base sur le modèle du traumatisme de la naissance et de la rupture de la symbiose.

— L'autre niveau d'analyse nous renvoie aux accords inconscients du groupe et du sujet auquel une place est imposée. Cette imposition qui est le résultat d'une violence nécessaire, devient excès lorsque la place imposée ne dépend pas de l'inscription naturelle du sujet dans le groupe mais répond seulement aux besoins de l'autoritarisme de produire de la ségrégation et des boucs émissaires. La violence groupale dépend du message transmis et de la force dérivée de certains fonctionnements des groupes, où les émotions, les sentiments et les actes sont renforcés dans leur puissance. Ainsi se déclenche un type de fonctionnement basé sur la fusion qui rend difficile la discrimination entre l'espace individuel et l'espace groupal partagé. Un autre facteur à considérer est l'impunité acquise par l'intermédiaire du groupe d'appartenance : il s'agit de l'anonymat de ses membres ; les sentiments de responsabilité de leurs actions peuvent ainsi être éludés. Tous ses facteurs génèrent un excès de violence et créent une structure de lien de type protégé-démuni.

L'appartenance à un groupe représentant de l'ensemble de la col-

lectivité est une condition nécessaire à la vie. Le choix est binaire : s'allier ou s'exclure ; le second choix est vécu comme «n'appartenant pas» à la structure sociale. Le vécu qui surgit au cours d'émigrations forcées est directement lié à la «perte d'appartenance». Dans les conditions de violence sociale, l'alliance contractée dépend de fonctionnements paranoïaques et réveille un vécu «d'alliance forcée».

La potentialité destructrice d'un groupe n'est pas le résultat de la somme de ses membres. Elle devient une nouvelle entité, ou s'originent affects et actes incontrôlables. Il va sans dire que lorsqu'un groupe s'organise pour détruire, son pouvoir augmente en proportion géométrique.

L'imbrication de ces deux niveaux, «Objet unique» et accords inconscients entre l'individu et le groupe, est en jeu dans les phénomènes de violence sociale.

En résumé, détresse-protection, anomie-appartenance sont deux axes renforcés par la violence sociale.

## VI. L'ÉTAT DE MENACE

Quand la violence sociale s'installe d'une manière permanente, un état de menace sociale apparaît. Il s'agit d'une condition mentale dans laquelle le Moi perd la possibilité de reconnaître les indices qui lui permettent de discriminer hiérarchiquement le danger en provenance du monde extérieur, d'effectuer la distinction entre imagination et réalité, entre vie et mort.

Quand l'individu perd cette possibilité, il s'ensuit pour lui un état de confusion ou de paralysie. Il confond réalité intérieure et réalité extérieure, alors qu'il doit repérer si l'attaque est imaginaire ou réelle. Il se trouve devant une tâche impossible : mettre en œuvre des actions qui le protégeraient d'une attaque probable, sans que l'ennemi ait un visage. Le vécu temporel est altéré : le présent dépend d'un futur dans lequel le «si et le alors» ne sont plus opérationnels. Le choix d'options est entravé : il est impossible de le référer à son contexte. On ne connaît pas le nouveau code, ni les règles du jeu.

Quand ceci se joue sur la scène du contexte macro-social, le Moi sent les points de certitude sur lesquels se fonde son identité sociale remise en question. L'*incertitude* et l'angoisse qui lui sont associées se transforment en un état dont la force désorganisatrice attaque les référents qui, autrefois, avaient donné cohérence à l'identité et au sentiment d'appartenance. Un sentiment de dépendance s'installe entre un Moi sans défense et un autre inconnu : le groupe, la société. Le vécu de menace imprègne l'ensemble des interrelations.

Quand la menace s'installe comme un état, elle produit un accroissement des angoisses confusionnelles et paranoïdes-schizoïdes. La psyché est envahie par un vécu de danger et par une pensée circulaire, répétitive, associée à des idées graves de souffrance à venir, ou de mort ; corrélativement, il s'ensuit une inhibition ou une limitation de l'action.

Quand cet état est partagé par un groupe, nous assistons à un phénomène d'amplification, qui amène le groupe à réactiver des processus irrationnels et leur corollaire d'inhibition de la pensée.

Un patient qui avait « disparu » pendant un certain temps, puis avait été déclaré prisonnier, se souvenait des intervalles entre chaque séance de torture comme ceux d'une souffrance psychique intense qu'il associait aux manques de limites de la douleur psychique. Il se sentait envahi par un état de panique où quelque chose de non-imaginable, de non sémantisable, de terrifiant, pouvait lui arriver, sans qu'il sache quand ni comment. Il le vivait comme une incertitude capable de le rendre fou, alors que pendant les séances de torture, il essayait de se défendre de la douleur physique et mentale, se donnant ainsi une limite à la panique (J. Puget, L. Wender, 1986).

L'état de menace peut favoriser le désir d'être mort, afin de recouvrer la certitude, une limite à l'angoisse dévorante. Ceci est comparable au « désir de ne pas désirer » qui s'instaure comme défense à une douleur insupportable.

Nous avons pu observer une angoisse de ce genre chez des patients mourants, qu'un diagnostic de mort imminente confrontait à un sentiment d'impuissance pour combattre la maladie. Ils éprou-

vaient un besoin urgent de récupérer certains indices de certitude au sujet de leur mort, dans une tentative maniaque de la contrôler : ce ne serait plus la mort qui les effraierait, mais bien plus l'incertitude. Un sentiment de grand désarroi apparaissait quand ils arrivaient à la conviction que la mort est un acte solitaire accompagné dans le meilleur des cas par un tiers virtuel. Un prisonnier — disparu — nous a dit qu'il avait pu récupérer une certaine sérénité lorsqu'il était parvenu à donner une signification universelle à sa douleur singulière. Il n'était plus seul.

Cependant il y a une différence entre ces deux situations : le mourant peut recevoir des soins et de l'aide, sa douleur est reconnue par le milieu familial et social. Pour le disparu, la douleur est provoquée par d'autres, et le milieu social ne sanctionne pas, il attaque. Pour ceux qui vivent dans un état de menace politique, la douleur est imaginée, psychique, et il n'existe plus ni d'objet-protecteur ni de représentation mentale. Il n'y a plus d'indices précis, et ce qui est aléatoire devient quotidien ; les points de certitude nécessaires disparaissent. Quand le milieu social justifie et impose le crime et la douleur, il s'ajoute à la souffrance un élément de détresse d'une qualité particulière. Dans les cas où ce même milieu condamne la douleur et utilise sa fonction de protection ou d'accompagnement, il ne reste que la souffrance et la solitude propres aux situations extrêmes ; l'humiliation et les sentiments qui y sont attachés n'apparaissent pas.

Sur la scène du social, la mort d'un groupe est représentée par l'interruption des liens d'appartenance et la réduction de l'inscription sociale.

La dictature militaire a créé une situation sociale dont le modèle se superpose au fonctionnement que nous venons de décrire. La structure du pouvoir a organisé une interaction entre emprise et faiblesse sociale dans le but d'anéantir physiquement et mentalement les individus, dans la mesure où le vécu d'anéantissement n'a pas pu prendre sens.

Il est probable que les effets pathogènes soient plus importants quand ceux-ci obligent l'individu à toutes sortes de restrictions, et plus encore lorsque la pensée et la capacité d'agir sont attaquées. Cependant, il nous faut pouvoir retrouver dans chaque contexte

social les signifiants qui risquent de mettre en danger l'appareil perceptif du Moi et ainsi restreindre les relations humaines.

En résumé, pour en revenir au contexte social argentin, nous dirons que la dictature s'est occupée activement à *produire de l'ignorance ; à créer de faux espoirs ; à réduire au silence toute pensée contraire au régime ; à se servir de la peur et de la panique comme instruments ; à transformer l'information en désinformation ou information perverse* utilisant au maximum les *messages paradoxaux*. Un certain langage a peu à peu disparu du vocabulaire courant.

Pour un psychanalyste, le langage est une valeur primordiale pour transmettre un savoir, éclaircir des malentendus, transformer en communication des images et des affects. Nous pouvons donc considérer que nous avons été attaqués dans notre instrument privilégié que sont la parole, la connaissance et la pensée. Je souligne ainsi une différence avec d'autres catastrophes sociales dans lesquelles il est possible de parler, de penser, de connaître. Je tracerai une ligne de démarcation importante entre les situations sociales qui attaquent le langage et la connaissance, et celles qui les rendent possibles, ou du moins ne les empêchent pas.

Nous sommes habitués à penser la force identifiante du discours parental mais nous connaissons moins la force identifiante du discours social. La formation du Soi dans une relation dialectique avec l'altérité dépend fondamentalement de ces deux discours. C'est pourquoi il nous sera utile de repérer les modèles identificatoires proposés par la dictature et les valeurs transmises par elle.

### 1. INSCRIPTION MENTALE DE L'ÉTAT DE MENACE

Combien de temps l'appareil psychique peut-il supporter de vivre dans un «état de menace», sans recourir au déni et à la soumission masochiste, renoncer à certaines valeurs ou même adopter comme siennes les valeurs du Pouvoir tortionnaire ?

Un des aspects du contexte social argentin pendant la dictature pourrait se retrouver dans l'inscription mentale d'un «état de menace» dont nous décrirons les caractéristiques.

Nous pouvons affirmer que l'état de menace :

1. Impose des restrictions au Moi aussi longtemps qu'il ne peut récupérer un espace psychique de liens construits à partir de la prise en compte de valeurs qui l'aident à s'installer dans une organisation sociale.
2. Produit des inhibitions, des obnubilations ou une hyperlucidité. Il ouvre la porte à un certain type d'images qui se réfèrent à l'inquiétante étrangeté, au vide, à l'impensable.
3. Provoque une perturbation de la fonction de prédiction et d'anticipation.
4. Envahit l'espace psychique d'émotions qui ne peuvent être traduites en mots, véhicules d'un vécu «insupportable». Des fonctionnements originaires sont réactivés.
5. Interrompt ou modifie brusquement les liens sociaux d'appartenance et de référence. «Partager» équivaut à «danger».

L'état de menace est un état-limite qui peut se transformer en un observable pour un analyste. Toute la population en a souffert d'une manière ou d'une autre, et évidemment le cadre psychanalytique n'en a pas été indemne. Plus nous le reconnâtrons, plus nous pourrions conserver notre capacité de pensée et ne pas succomber à ce genre de phénomènes qui continuent de se produire de par le monde.

## 2. MENTALISATION DE «L'ÉTAT DE MENACE»

Le processus de mentalisation d'une menace passe par différentes étapes. En premier lieu, l'organisation mentale se désorganise et provoque un vécu de panique ou de terreur. En deuxième lieu, on cherche à trouver un nom ou des signes qui puissent faciliter la sémantisation de la menace avec l'illusion de la résoudre, de l'éviter et d'employer des systèmes défensifs pour la contrôler ou l'annuler. Puis, dans l'étape suivante, il se produit une oscillation entre la négation et la prise de conscience et, dans le meilleur des cas, une organisation vitale se rétablit, dont l'axe illusoire consiste à empêcher la concrétisation de la menace. Les mécanismes d'adaptation imposent la vie à tout prix. Il est probable que ce soit là le

moment où certains torturés se livreront à leurs tortionnaires dans un ultime espoir de sauver leur peau. C'est aussi le moment de création de remparts défensifs et de mythes.

C'est au cours de ces situations extrêmes que le Moi acquiert une représentation du temps futur, du temps d'intention (E. Jaques) associé à la douleur ou à la mort. Le vécu temporel se raccourcit. Il se produit un état d'hyperlucidité ou d'attention ponctuelle par rapport au présent et surtout à un temps factice directement lié dans la psyché au maintien de la vie. Les expériences associées à un temps infini ou illimité deviennent relatives. La sécurité qui dépend d'un projet futur est remplacée par un autre système de croyances soutenu par une pensée magique instantanée. Les situations critiques et «l'état de menace» suscitent un type de fonctionnement psychique analogue.

Nous allons maintenant essayer de reconnaître les effets décrits ci-dessus, à travers un matériel clinique issu de différents cadres psychanalytiques.

## VII. EFFETS SUR DIFFÉRENTS CADRES PSYCHANALYTIQUES

La population dont nous nous sommes occupés peut se diviser en :

- Une partie directement concernée, composée de familles de disparus, des adolescents et des étudiants ou des personnes qui, à tort ou à raison, jugeaient devoir prendre des risques. Les raisons étaient infinies et parfois aussi irrationnelles que les règles du jeu.
- Une autre partie non directement touchée, et qui pourrait se diviser en «aliénée» ou «préoccupée».

Malgré tout, nous avons pu assister à diverses formes de déni en rapport avec les caractéristiques du contexte social qui comprenait un ordre de soumission et une perte des repères identificatoires.

Ceci nous amène à prendre en considération un certain nombre de variables particulièrement importantes dans la construction de la structure sociale ou du corps social : l'information/désinformation, connaissance/ignorance, loi/perversion, souvenir/refoulement, mémoire/forclusion.

Nous présenterons un matériel d'analyse individuelle, de couple, de groupe, afin de voir s'il nous est possible de reconnaître l'incidence du contexte social dans les différents cadres et de repérer certaines caractéristiques qui leur sont inhérentes.

Il n'est pas facile de repérer dans quel espace psychique la mise en scène a été le plus couramment utilisée, mais il est possible d'affirmer que les plus endommagées furent la structure familiale et celle du couple et, en second lieu, la structure somatique : ceci tient peut-être au fait que la vie groupale et la problématique qui lui est inhérente ont soudain dû être évitées.

### 1. ANALYSE INDIVIDUELLE

Dans le cadre de l'analyse individuelle, le déni a été le mécanisme le plus fréquent, sauf évidemment pour le premier des groupes dont nous avons parlé, c'est-à-dire celui qui pouvait se sentir directement affecté. Néanmoins, dans de nombreux cas, il a fallu que l'analyste se transforme en mémoire de son patient pour retrouver ce qui restait « en silence », comme si la réalité extérieure n'existait pas. Les analyses se déroulaient selon un processus « normal » comme si rien d'étrange ne pouvait survenir, et c'était le plus inquiétant. Dans d'autres cas, il y eut de brusques réorganisations du transfert.

Un patient qui vivait une situation de risque dans la réalité avait tendance à s'installer transférentiellement comme protecteur de son analyste. Quant à lui, disait-il, il savait comment se protéger, tandis qu'il pensait que son analyste ne possédait pas les connaissances nécessaires. Le vécu chaotique fut transféré sur son couple où circulait une violence permanente qui l'a amené au divorce. Sa femme courait le même risque que lui, mais il prétendait qu'elle le faisait sans conviction idéologique et seulement par soumission à son groupe. Il passait rapidement de l'idéalisation au mépris, la considérant tantôt comme une héroïne, tantôt comme une inutile qui, de plus, était dangereuse pour toute la famille. Les différences idéologiques qui avaient été méconnues lors de la formation de leurs accords inconscients, fondateurs de leur couple, devenaient maintenant intolérables. Ils sont parvenus à un accord pour partir, bien qu'ils le fissent séparément.

La famille de ce patient était d'origine européenne et avait perdu sous le nazisme la plupart de ses membres. Il se sentait mieux préparé que d'autres, et donc que sa femme, à reconnaître les signes menaçants mais il ne pouvait tolérer la «maladresse» de sa femme. Les risques actuels et leurs angoisses consécutives s'étaient sur les risques et les angoisses vécues par sa famille, selon un effet de télescopage décrit par certains auteurs (P. Aulagnier ; H. Faimberg).

Il manqua peu à peu ses séances, ce qui provoquait dans le contre-transfert un état d'inquiétude. En général, il ne donnait pas d'explication au sujet de ses absences. Un secret protecteur était sous-entendu. L'interprétation de cette conduite l'a amené à se remémorer un souvenir, maintes fois entendu dans son enfance, lorsque ses parents racontaient les risques qu'ils avaient encourus lors de leur émigration, avec la recommandation de ne pas parler de ce qui leur était arrivé. Ceci s'était répété pour l'enfant du fait que ses parents lui demandaient également de ne pas raconter à ses camarades de classe ce qui avait eu lieu. Ce mélange de délire et de protection sous l'emprise de l'instinct de conservation, et qui s'était sur un mythe, se répétait dans son analyse. Maintenant c'était lui qui prenait à son compte l'ordre de ne pas parler pour «sauver» son analyste, et par là-même sa famille. Mais, ne pas parler, était aussi un instrument de sadisme et d'action torturante, le silence étant l'un de nos ennemis.

Un autre patient, schizoïde et très silencieux, est devenu subitement actif et agressif quand l'un de ses amis eut disparu. Toute sa méfiance habituelle au cours de son analyse s'est transformée en transfert positif, instituant son analyste comme complice, partant d'un sous-entendu d'idéologie partagée. Mais, simultanément, il a commencé à établir une relation tyrannique avec sa famille, et en particulier avec sa femme ; car, disait-il, elle avait peur et voulait en profiter pour exercer un certain contrôle sur lui et sur ses horaires. Pour éviter ce contrôle, il se refusait à donner ses horaires, s'adonnait au plaisir de rentrer chez lui le plus tard possible. Nous avons pu analyser qu'il réalisait une double identification : d'un côté avec son ami disparu et de l'autre, en soumettant sa femme à la torture de l'attente, avec les tortionnaires. Simultanément, il courait lui-même de nombreux risques quand il conduisait, et il a

eu, à cette époque, plusieurs accidents de voiture. Tant que nous n'avons pu attribuer à sa conduite une causalité singulière et sociale, il ne nous a pas été possible de reconstruire son histoire.

Chez d'autres patients, nous avons pu observer une tendance au refuge dans un excès de travail ou un excès de frivolité. Les projets se faisaient à court terme.

Dans les familles où il y avait des adolescents, il se développait en s'appuyant sur le besoin de les protéger, une forte tendance à ne pas les laisser sortir et revenir seuls tard le soir : la justification reposait sur le fait que «la police se montrait particulièrement menaçante la nuit». Ainsi la vie endogamique s'est-elle renforcée et en conséquence de graves difficultés sont apparues. Dans d'autres cas, le contrôle est devenu tyrannique. Nous pourrions dire que l'adhésion à la pulsion d'emprise a prévalu, favorisant des conduites sado-masochistes, tyranniques et perverses, ainsi que des fonctionnements paranoïdes.

Aujourd'hui, il me semble évident de lier ces processus à deux conduites opposées : l'une, plus difficile à repérer, a consisté dans la construction d'un cadre analytique qui excluait le contexte social et favorisait la tendance à idéaliser l'analyste, idéalisation soutenue par l'idée toute-puissante qu'un analysé est «invulnérable».

L'autre a consisté dans la mise en scène de certaines structures issues du contexte social, dans lesquelles apparaissait la violence sous différentes formes, comme par exemple celle de l'autoritarisme et son équivalent psychique : le contrôle, l'emprise, le désir d'imposer des conduites d'agression et leurs corollaires, la soumission et la dépendance totale. D'un autre côté, la corruption sous toutes ses formes a prévalu. Elle faisait partie du quotidien.

## *2. ANALYSE DE COUPLE*

Dans le cadre de l'analyse de couple, l'influence des différences idéologiques a été importante. Nous avons pu analyser dans quelles mesures des différences minimales sont devenues catastrophiques. Il a fallu leur trouver un sens en fonction du contexte de menace permanente. L'interprétation qui ne tenait compte que

de la structure œdipienne ne faisait que renforcer le déni et ses conséquences.

Pourtant, sauf pour les couples qui estimaient courir des risques, le déni a été facilité par l'intensité des conflits du lien. Rétrospectivement, nous pouvons affirmer qu'il y eut une exacerbation de la violence, un climat d'irritation permanente, et dans d'autres cas la production d'un lien adhésif dans le couple.

Puisque le nouveau tabou touchait à la vie politique plus qu'à la sexualité, l'analyse du lien pouvait avoir lieu sans qu'il soit possible de déceler l'incidence du contexte social. L'enveloppe narcissique du couple les en protégeait.

Un couple qui poursuivait une analyse a dû prendre d'urgence certaines décisions. Le malaise et l'incertitude provoqués par l'état de menace qui l'entourait rejaillit sur le lien sous forme d'agressions réciproques, d'irritation et de malentendus. Cette agressivité réciproque avait une qualité différente de celle qui est propre au lien. Elle les empêchait de s'entendre sur une décision à prendre concernant leur émigration.

Soumis à la structure du pouvoir, ils détruisaient leur lien de couple. Identifiés à cette structure, ils ne pouvaient plus se comprendre. Ils confondaient les signes. Ce qui pour elle signifiait une menace, était pour lui non-signifiant. L'analyse de l'idéologie de chacun a secrété l'affrontement entre eux selon la figure suivante : l'un d'eux devait modifier ses croyances, respectant l'autorité de celui qui se constituait comme le détenteur des valeurs les plus nobles.

Lui, il sentait que son départ du pays répèterait une conduite d'abandon des déshérités pour «sauver sa peau». Ceci réactivait une situation de son enfance marquée par la mort d'un frère. L'accord inconscient qui soudait le lien de couple contenait l'idée de pacte par lequel il réparerait son frère mort en s'occupant du fils de sa femme, issu d'un premier mariage. Le père de cet enfant était mort. Quant à elle, elle s'était instituée comme la sœur de son fils, qui représentait son grand-père maternel. C'est ainsi que son mari était transformé en père, ce qui lui permettait de prolonger une structure endogame. Émigrer sous la menace prenait sens d'une

dénonciation du pacte où sa fonction d'épouse s'altérait. La menace visait son mari et, par contagion et contact, retombait sur elle. Se sauver équivalait à défendre son lien de couple contre une force associée à la fureur de son père à elle — la société — d'avoir perdu sa fille. Quand il a pu prendre énergiquement la décision de partir, elle a senti pour la première fois qu'il occupait sa place de «mari». Ils ont pu retrouver leurs sentiments d'appartenance sociale, et ils ont été soutenus par eux au cours de leur émigration.

La structure menaçante du pouvoir autoritaire était entrée en résonance avec des fonctionnements infantiles hérités des identifications parentales ; elle a fortifié le malentendu inhibiteur de l'action qui les empêchait de sauver leur vie. L'analyste fut investi dans le transfert de fonctionnements primitifs liés à la reconnaissance d'indices, à la discrimination entre mondes intérieur/extérieur, aux capacités d'anticipation et de mise en sens. Chaque séance pouvait être la dernière et l'analyse se déroulait dans un climat d'urgence dans la période précédant l'émigration.

Dans d'autres couples, nous n'avons pu retrouver les traces de l'incidence de la violence d'État et de l'état de menace que longtemps après et formuler de cette façon des hypothèses aptes à faire comprendre la qualité des accords et des pactes inconscients qui avaient fondé leur lien.

### 3. PSYCHANALYSE DE GROUPE

C'est dans le cadre de la psychanalyse de groupe que l'influence du contexte social a été la plus évidente ; pourtant la tendance au silence et au déni y était aussi particulièrement présente.

Nous savons que le groupe est le lieu privilégié de l'articulation de la discontinuité et de la différence. Il est l'espace des intersubjectivités et d'un fonctionnement basé sur l'identification primaire. Le groupe thérapeutique est l'espace dans lequel se joue de manière la plus évidente la problématique inhérente au contexte social et au Soi de chacun de ses membres.

Pendant cette période de catastrophe sociale, la vie des groupes et dans les groupes s'est avérée être la force première pour lutter contre le terrorisme d'État ; c'est pour cela qu'ils ont été aussi les

plus combattus. Tout ce qui était «groupe pour penser ou se penser» a été détruit, et les psychanalystes, en beaucoup d'occasions, ont dû se soumettre à cette interdiction extérieure bien que, parfois, l'ordre de les détruire n'ait pas été explicite.

La dramatisation groupale de la panique s'est manifestée comme une paralysie des interrelations allant jusqu'à la fragmentation, ou au contraire comme une nécessité d'union groupale, ou encore d'individualisme outrancier. Dans un de ces groupes, un patient a dit : «A quoi bon parler de ce qui se passe, puisque nous n'y pouvons rien et que nous arrivons toujours au même point : avoir peur ensemble, à quoi ça sert !... et en outre, nous nous faisons peur les uns les autres.» Le repli narcissique et le besoin de transformer le monde extérieur en un monde indifférent nous ramènent à l'hégémonie du Moi-Réalité primitif. L'analyste pouvait-il faire quelque chose face à cet état des choses ? Aujourd'hui, je répondrai par l'affirmative. Dans un groupe, la panique collective est vécue comme une perte des limites. Je considère que la peur collective est un des phénomènes qui peut — et doit être — analysé dans ces groupes.

#### **a. Une séance de groupe : la création d'un «disparu»**

Nous parlerons ici d'une séance de groupe pendant laquelle une des patientes, dans un état de grande agitation et d'angoisse annonça qu'un ami et collègue avait été emmené de son lieu de travail, et qu'il n'y avait plus aucune trace de lui. Dans le langage courant, «avait été emmené» prenait un sens précis et clair : il avait «disparu» et il devenait «un disparu».

Les autres membres du groupe ont été pris de panique comme s'ils ne voulaient pas entendre parler de cette réalité. La peur de la contagion était évidente. Ils posèrent néanmoins des questions, puis ils essayèrent de démontrer à cette patiente qu'elle «n'avait rien à craindre puisqu'elle était différente de son ami. Lui, disaient-ils, avait quelque chose à y voir», phrase devenue un mécanisme de défense stéréotypé, identifié avec le langage du Pouvoir. Le «quelque chose à y voir» fut interprété comme un premier effort de se défendre contre la panique ; il établissait ainsi un ordre causal face à un phénomène inconnu, «la disparition». Elle a réagi violemment en les traitant de «lâches et de traîtres».

Pour cette patiente, le reste du groupe était devenu un signifiant capable de la trahir, de la dénoncer, de l'abandonner, et même de la tuer. Au cours des séances suivantes, la patiente raconta quelques-unes de ses démarches pour retrouver la piste de son ami. Le groupe fut de nouveau livré à la panique ; on lui recommandait de «ne rien faire», «de ne pas s'en mêler», et pour la convaincre, il lui était proposé de relier ce type de démarche à une conduite suicidaire de sa part ; ils prenaient un appui défensif sur leurs connaissances de certains mécanismes historico-génétiques. Peu à peu, la patiente devint silencieuse et s'absenta, se désintéressant de tout ce qui représentait la quotidienneté du groupe. Le groupe lui demandait le silence et la réduisait au silence. La dictature aussi demandait le silence et de ne rien faire.

Pour l'analyste, il s'est avéré impossible de modifier ce type d'interaction ; elle essaya de leur interpréter qu'ils avaient transformé en présent-absent le membre du groupe qui était le représentant du monde social dans lequel tous vivaient. La patiente était en train de disparaître. A cela, ils répondirent de différentes manières, disant par exemple que «ce n'était pas leur affaire, qu'ils n'avaient rien à voir avec cette histoire et qu'ils avaient des choses plus urgentes à analyser». Mensonge ou hypothèse fautive ? Il fallait supprimer une réalité qui les réduisait à l'impuissance et qui pouvait en outre leur faire perdre leur groupe thérapeutique. Ils savaient par ailleurs que de nombreux groupes thérapeutiques avaient été dissous pour diverses raisons d'ordre politique.

Nous nous sommes demandés plus tard si une des caractéristiques de cette situation n'était pas de l'ordre de l'*impensable* et de l'*impensé*. Quand nous sommes revenus à un régime constitutionnel, sous une présidence représentant la démocratie, et que la réalité des tortures commença à se dévoiler, plusieurs patients ont dit «qu'ils ne pouvaient pas penser à cette réalité». Ils savaient ou avaient su, mais il s'agissait d'un savoir qui ne les aidait pas à savoir. D'autres ont dit qu'ils ne voulaient pas savoir.

Pour penser en groupe, il faut qu'il y ait un espace-temps propice au déroulement de l'association libre. Quand celle-ci est brusquement interdite, une dramatisation de la perte de la liberté intérieure se produit qui met en résonance l'état de menace sociale et les troubles de la pensée qui s'y étayaient.

L'identification avec les tortionnaires a transformé le groupe un un producteur actif d'un «disparu», d'un membre exclu qui a perdu le droit de parler. Certains ont voulu obliger la patiente à revenir dans le groupe en l'amputant de son lien avec l'ami disparu. Pour pouvoir dénoncer cette dramatisation, il aurait fallu que l'analyste se sente assez libre dans l'accès à l'interprétation et qu'elle ait eu accès au niveau de fusion primaire duquel dérivait le fantasme de contagion émotionnelle. Elle aurait ainsi récupéré la capacité de penser l'état de menace dans lequel chacun vivait. Transformer la panique collective requiert un espace-temps dont on ne dispose pas toujours dans une période de commotion sociale.

#### **b. Une autre séance de groupe : «un bon citoyen»**

Un autre exemple nous permettra de reconnaître, quelques années après et pendant le gouvernement démocratique, la difficulté de penser les différences entre la notion d'«assassin», de «tortionnaires» d'une part, et d'autre part entre un «discours agressif» et le «mensonge», la «difficulté de supporter des différences idéologiques» et la «déception», la «méfiance» et le «malaise» causés par l'état actuel du pays.

Cette séance eut lieu juste après un discours du Président Alfonsin qui s'était irrité et énervé publiquement, se montrant agressif envers un certain groupe de gauche qui avait voulu interrompre son discours. Il avait dit d'un ton menaçant qu'on ne parviendrait pas à «lui tordre le bras».

Au début de la séance, les patients discutaient du sens de cette phrase et essayaient de la comprendre. Leurs critiques traduisaient un mélange de désarroi et de dénigrement basé sur le désespoir. Le climat du pays était spécialement agité et inquiétant : ce discours avait été prononcé quelques jours avant la déclaration d'une possible grève générale. La panique refoulée commençait à refaire surface. La peur d'un nouveau coup d'État était toujours présente, sans qu'on sache si cette peur provenait d'une analyse raisonnable des faits ou de la répétition traumatique, donnant à la faiblesse du Président une signification inquiétante.

Jean et Pierre disent que c'est «une honte, le Président est un hypocrite et qu'en plus il parle d'éthique, alors que lui-même en

manque». Pierre ajoute que, bien qu'il ne soit pas d'accord politiquement avec lui, il ne manque pas de souhaiter qu'Alfonsin honore son mandat de Président pendant longtemps. Il poursuit par : «Nous en sommes toujours au même point». Jean dit qu'«il est profondément déçu, bien qu'en dépit de tout, il se rend compte que les choses vont mieux qu'auparavant.»

Puis ils discutent de la situation économique : «Le pays est de plus en plus pauvre, les journaux mentent, le Président ment. C'est un commencement d'élaboration de la dépression. Bien que le gouvernement nie l'inflation grandissante, ils se rendent compte que le poulet vaut de plus en plus cher.» Maria dit qu'«elle ne peut même plus en acheter». Yolanda est d'accord. Pour Jean, la solution consiste à ne plus en acheter, à moins d'en trouver à un prix raisonnable. Ne pas en acheter serait donc aider le pays, ce qui n'a pas l'air de convaincre les autres. Cette forme de pensée est liée à l'intention de ne pas être complice ni transgresseur.

L'interprétation tend à leur montrer qu'ils veulent un Président qui ne s'énerve pas et ne perde pas le contrôle, mais qu'il leur est difficile de déceler si les affects de cet ordre les appauvrissent ou les enrichissent. Ils veulent un Président de qui ils puissent exiger le même genre de choses que de leur analyste (confusion de contextes). Les contradictions du discours politique sont vécues comme un présage menaçant.

Ils reprennent le thème du mensonge et se demandent comment faire pour ne pas être complices et être bons citoyens. Il faut rappeler ici qu'être complice possédait une sur-signification due à la dictature.

Pierre dit que, bien qu'il ne s'occupe plus de politique, — il a été trop déçu — il se sent patriote car il travaille et élève sa famille. (Rappelons que c'est lui qui, au début de la séance, a mentionné son désaccord politique). Au point de vue travail, il rencontre des difficultés... Jean considère qu'il collabore à la reconstruction du pays en maintenant la fixité des prix dans son magasin, ne se laissant pas tenter par ceux qui ne font pas comme lui. Il pourrait gagner plus, mais alors la crise économique ne serait jamais surmontée.

Il nous faut souligner que le désintérêt envers la politique fut l'une

des réactions défensives fréquemment adoptée pour éviter la panique. Plusieurs patients passeront rapidement d'une position à une autre.

D'autres ont répliqué à Jean qu'il était toujours dans la même position de soumission envers l'autorité, répétant sa relation avec son père, c'est pourquoi il ne peut ni accuser ni vendre cher : il sera toujours pauvre. Les femmes peu à peu se taisent, sans trop savoir quels seront leurs droits.

L'analyste leur dit qu'ils ont essayé de réduire leurs problèmes à une relation père/fils, puisque c'est là un sujet qu'ils ont l'habitude de penser psychanalytiquement, mais qu'en réalité ils ne savent comment penser la dimension sociale. N'ayant pu résoudre la question de leur identité sociale, ils attendent que l'analyste les ramène au sujet connu et habituel. Ils décident à ce moment-là que c'est au gouvernement d'arranger les choses et que ce n'est pas leur affaire.

Leur déception et leur inquiétude quant à leur futur ont diminué leur souci : il s'agit d'acheter ou de ne pas acheter.

Après un silence qui a pu s'interpréter comme l'expression d'une difficulté à penser, ils entament une conversation violente, accusant à nouveau le Président d'hypocrisie : ils voudraient savoir, une fois pour toutes, ce que signifie son allusion à l'aspect éthique.

Selon Pierre, la seule solution est fournie par le recours aux armes. Carmen, silencieuse jusque-là, s'adresse à Pierre en lui disant qu'il s'entendrait bien avec son frère militaire : ils parlent tous deux le même langage, ils ont la même mentalité. Pierre devient de plus en plus furieux et tente de déplacer ce qui provoque une tension dans le groupe. Il dit qu'Alfonsin et Suarez Mason (général tortionnaire) sont tous deux des crapules et des assassins. Ils sont semblables.

Jean, furieux, rétorque à Pierre que si telle est sa pensée, il n'y a plus rien à faire, ils ne peuvent plus partager le même groupe. L'un des deux doit partir. Silence tendu.

Une interprétation leur signifie qu'il semblerait que la seule manière de passer outre l'élucidation de la confusion soit la séparation. Ils ne peuvent tolérer les différences d'opinion, et dès lors, ils

essayent de revenir à un groupe homogène qui comporte une ressemblance avec ce que pouvait imposer la dictature. Pierre avait proposé les armes pour en finir avec leurs oppositions et ne plus avoir à penser. Nous sortions précisément d'une période où l'ordre était de ne pas penser certaines choses. Pierre, un peu honteux, affirme qu'en réalité Alfonsin est une crapule et un hypocrite, tandis que Suarez Mason est un assassin, et par ailleurs également une crapule. Alors, dit Jean, ce n'est plus la même chose. L'interprétation tend à leur signaler la violence vécue face à l'injustice : jusqu'à présent ils n'avaient pas osé prolonger une discussion de ce genre pendant une durée aussi longue. Ils ont du mal à reconnaître ce qui est différent de ce qui est semblable ou identique : «c'est évident, disent-ils, puisque avant, nous paniquions et que maintenant, nous avons seulement peur».

Jean raconte alors que la semaine dernière, il a eu une confrontation avec la police qui voulait commettre une escroquerie : il est parvenu à se défendre et en est sorti vainqueur.

L'analyste leur interprète alors que, bien que les hommes se soient livrés à une discussion violente, afin de reconnaître la peur suscitée par l'image d'un Président irrité, confondu avec un tortionnaire, les femmes se sont tues peu à peu comme si les discussions violentes et politiques étaient seulement l'affaire des hommes. «C'est culturel», dit l'une d'elles en riant. Au moment du départ du groupe, l'un d'eux dit qu'il se sentait plus léger, soulagé, bien qu'à un moment donné, il avait craint de perdre son groupe.

Cet exemple nous fait comprendre la tendance, induite par le groupe lui-même, à réduire les interprétations aux modèles d'identification primaire et au transfert sur l'analyste. Je pense qu'il était préférable de reconnaître d'abord leur impossibilité de supporter et de surmonter les différences idéologiques, ainsi que leur inhibition à penser leur identité sociale, sorte de restes du régime dictatorial antérieur qui persistaient dans le présent. Dans le transfert, cela permettait de retrouver un espace psychique dans lequel l'analyse de leur propre mensonge et de leur manque de courage, les confrontait à ce qui les avait amenés à «tordre leur penser» pour éviter un conflit dont la résolution serait longue.

#### 4. COMPARAISONS DANS LES DIFFÉRENTS CADRES ET ACCORDS INCONSCIENTS

Dans les conditions que je viens de décrire, ~~maintenir~~ muets, inconscients, et donc ne pas questionner la qualité de certains accords inconscients avec le groupe, est le résultat d'une action soutenue par le déni, la dénégation qui tendra à se transformer en aliénation, psychose ou perversion.

Les accords et les pactes inconscients scellent donc l'appartenance au groupe. Ils se réalisent par une combinaison, complémentarité ou compromis. L'accord placera le sujet dans une position de soumission et d'obéissance à un pouvoir qui le transformera en sujet sans défense et en sujet annulé. Le pacte amènera le sujet à accepter d'occuper une place de soumission moyennant une scission des événements sociaux qui pourrait mettre en danger le Moi et provoquer une rupture avec le groupe dominant. La rupture devient alors intrapsychique. De cette manière, la continuité d'une histoire dictatoriale est assurée sans rupture et donc sans transformation. Le but sera d'appartenir au groupe, comme complément direct partiel.

Je pars de l'hypothèse que le sujet humain est lié au contexte social depuis l'originaire sur la base d'un accord inconscient de fusion et d'indiscrimination à partir duquel il reçoit sans médiation un modèle socio-culturel à travers les divers stimuli perceptuels que lui offre le contexte. Celui-ci se transformera en code et soutien de ses liens parentaux et de ses liens sociaux.

Ce premier accord (J. Puget, 1987) pourrait, pour l'instant, s'appeler narcissique, si nous utilisons le modèle psychopathologique connu. Puis une seconde structure de lien s'établira sur la base de différentes modalités d'accords inconscients de duplication, persécutant-persécuté, perversant-pervers pour en venir à la possibilité d'établir des accords suivant lesquels le sujet trouvera une place admettant qu'il est sujet actif du réseau social complexe et des paradoxes qu'il contient.

Les paramètres «pouvoir» et «appartenance» organisent ses liens. Les Institutions, de quelque genre qu'elles soient, sont la forme secondaire du lien social. Position sociale organisée par les règles

et la Loi donne sa forme triadique définitive à la structuration des liens sociaux.

Le transfert provenant de l'espace de la famille a un caractère individuel et variable. Celui qui provient du contexte social au cours d'événements traumatiques a un caractère massif bien que variable dû à l'idéologie et à la qualité du contrat narcissique de chacun. Pourtant il y a des traits communs à chaque groupe ethnique et social.

La blessure augmente la répétition. La discontinuité de la transsubjectivité et de l'intersubjectivité sociales joue en tant que blessure narcissique depuis l'originaire et soutient la tendance à la répétition. Mais aussi ce qu'on appelle la structure autoritaire pourrait être la manifestation d'un agir primitif de violence du contexte social sur le sujet humain. L'illusion du contrat narcissique sans faille, dont le représentant serait le «tout le monde» persiste tout au long de la vie. Quand la blessure provient de l'espace social, il y aurait tendance à trouver refuge dans l'espace de la famille. Le contraire arrive aussi.

La blessure narcissique provenant du social est en relation aussi avec une privation humiliante et dangereuse : privation de la liberté et des droits sur lesquels se fondent les croyances. Celles-ci se transforment en pensée fanatique ou en conviction quand le contexte n'assure plus sa fonction de soutien et d'appartenance.

Percevoir la réalité du contexte social est déjà un effet de transfert, de projection dirait D. Lagache (1952, p. 95).

Nous considérons le matériel présenté comme paradigmatique, et nous pouvons établir une première systématisation des accords inconscients entre le Sujet et le groupe, ainsi que leur émergence dans les différents cadres décrits. Le cadre individuel se concentre particulièrement sur les relations d'objets intrapsychiques, sans apport du Moi dans le déploiement fantasmatique, sauf en ce qui concerne le transfert sur l'analyste et le cadre.

Il est plus difficile de repérer l'incidence du contexte social, qui apparaît toutefois à l'analyse du langage et de certains mots issus du discours du pouvoir. Certains mythes pourraient aussi être une manière d'aborder le problème.

Le cadre de la cure nous a permis de reconnaître le maintien d'un accord narcissique avec le groupe soutenu par le silence, sorte d'équivalent d'un impérieux besoin d'appartenance. C'est ainsi que le besoin d'appartenance se transforme en réduction des intérêts qui pourraient devenir dangereux pour l'équilibre précaire. Le besoin de ré-assurance et son équivalent se répercutent dans le champ analytique, le transformant en un monde limité et idéalisé. Le tabou s'exerce sur un certain type de pensée. Pour parvenir à ce but, l'appareil psychique a dû s'amputer d'une partie de ses perceptions. Dans le transfert/contre-transfert se produit une perversion du cadre analytique, qui le transforme en un espace sacré et protégé, «hors du monde». Nous appellerons ces accords inconscients «*accords narcissiques*».

Les accords de silence ont deux origines possibles. L'une est due au déni ; («Il ne se passe rien») ; l'autre est due à la complicité : «S'ils disparaissent, c'est qu'il y a une raison». Le groupe dans son ensemble exigeait le silence — ne pas penser — et obligeait l'individu et les groupes d'avoir recours à un repli narcissique. Le monde extérieur redevenait indifférent.

Les accords inconscients que j'appellerai de *duplication* sont ceux qui mettent en scène des modèles identificatoires où prédomine Thanatos. Ils ont été transférés sur une autre scène. Dans ce cas, tout ce qui ne coïncide pas avec le niveau idéologique ou culturel est clivé et dénié, car cela ne répond pas au fantasme du désir qui est au pouvoir. L'ensemble devient un quotidien partiel et le besoin d'appartenance scelle l'accord. Le transfert/contre-transfert se fonde sur la complicité.

L'ensemble demandait aussi la complicité de tous, afin d'atteindre son but et d'obtenir l'anéantissement de la loi. La transgression a été instaurée dans tous les domaines. L'individu a fait siennes les nouvelles règles du jeu. Ceci a créé des *accords pervers*. Il a aussi instauré une structure paranoïde où la méfiance a occupé une place centrale. Ne plus savoir sur qui déposer sa confiance a suscité la réaction suivante : ne plus parler et se séparer de certains groupes dangereux. Les *accords paranoïdes* donneront lieu à des liens où prédominent l'agression et la violence.

Dans l'analyse de ce couple, le contexte social pourra être repéré

par les deux représentations sociales qui scellaient le lien. Il faudra prendre en compte les aspects éthiques et idéologiques qui étaient à la base des accords et des pactes inconscients.

Le couple construit l'enveloppe narcissique qui s'étend au-delà des frontières du lien et devient une protection contre les stimuli du contexte social. Cependant, le conflit évité revenait dans la dynamique du lien. Dans le lien du couple, se concentre la responsabilité de maintenir la continuité génétique, l'historicité et la résolution de la discontinuité. Quand des points de fracture se produisent au cours d'une période de violence d'État, il existe une tendance à les annuler ou au contraire à les rendre infranchissables.

La psychanalyse de couple nous a permis de reconnaître l'importance des conflits dérivatifs de l'idéologie. Celle-ci se transforme en idéal partagé ou au contraire en différence insurmontable ou honteuse. L'idéologie équivaut alors à la mort, à la rupture avec le groupe ; elle renforce un accord inconscient paranoïde, associé à la survie. Les idoles et les idéaux sont le lieu du conflit ou de la rupture du lien, puisque la lutte s'installe entre des accords inconscients familiers (dans la double acception de familier et d'habituel) et les accords inconscients étrangers. Nous pensons que l'étude faite par R. Kaës (1980) quant aux différentes significations de l'idéologie : formation de l'idéal, idoles et idées, est un apport de grande valeur pour approfondir la compréhension des *accords inconscients*.

L'analyse de groupe est celle qui permet le plus facilement de repérer la mise en scène de la structure sociale dominante sous toutes ses formes. Nous y trouverons les accords inconscients narcissiques, de duplication, paranoïdes et pervers qui seront transférés sur le cadre selon diverses modalités. Les solutions adoptées par le groupe ont permis dans certains cas d'accéder à une mise en question de la relation avec l'ensemble.

Cependant, dans tous les cas, il a été nécessaire de laisser passer un temps pour pouvoir récupérer après coup la possibilité d'analyser l'émergence des conflits qui n'ont pu se manifester pendant la situation traumatique. Il va sans dire que les accords inconscients avec le groupe sont en relation avec le social et le culturel. L'identité qui provient de la culture est en relation avec la tradition qui

nous est transmise par certains codes et à travers des normes suivant lesquels s'organisent les liens familiaux et extra-familiaux.

Le social est lié aux problèmes idéologiques et éthiques qui conservent toujours un aspect actuel, présent et variable. Ils seront à la base de l'organisation politique et de l'identité sociale de chaque individu.

Dans les pays où la tradition culturelle et sociale est autoritaire, pendant les périodes de terrorisme d'État, les modèles transmis deviennent plus manifestes. Les accords inconscients auront tendance à reproduire l'opposition entre structure dominante (ou du pouvoir) et de structure marginale.

Il nous faudra un temps assez long pour pouvoir parvenir à comprendre plus profondément toutes les questions soulevées par ce type d'événements. Dans cette perspective, nous nous interrogerons maintenant sur l'Impensable et l'Impensé.

## VIII. L'IMPENSABLE ET L'IMPENSÉ

### 1. L'IMPENSABLE

L'impensable est de l'ordre du vide, du déchet, du trou, de la blessure (R. Kaës, 1980). Il se réfère à certaines perceptions qui peuvent réveiller des affects intolérables et qui ne peuvent se traduire par des mots. Ceux-ci demeurent dans leur état originaire, liés au concret, au vide, à la perte de limites et à la répétition. La production d'images peut être interrompue. Le concept d'impensable est de l'ordre de l'inconnaissable, qui donne lieu à l'épistémophilie ou au savoir transgressif, à une inhibition de la pensée, et déclenche des troubles de tout ordre, des phénomènes d'aliénation ou une potentialité psychotique. Nous pourrions repérer trois catégories d'impensable :

1. L'impensable lié au savoir impossible (Berenstein, Puget, Siquier, 1984) : connaître qui sont les propres parents, l'intérieur du corps maternel, accéder à la jouissance du corps de l'autre sexe.
2. L'impensable lié à la non-connaissance, au non-vécu, la mort

étant une de ses représentations. Il s'agit d'une zone antérieure à la formation d'images, pour laquelle le Moi n'a pas encore de structure de contenance : ceci établirait les limites du connaissable et du pensable.

3. L'impensable lié à la connaissance possible, mais non tolérable, lorsque penser est associé à l'inquiétante étrangeté, cause d'une angoisse sans limite («terreur sans nom» de Bion).

Je ne m'occuperai que de cette dernière catégorie. Il s'agit tout d'abord de situations où la réalité dépasse l'imagination par son aspect terrifiant. Les tortures supportées et racontées par ceux qui les ont subies dépassent leur capacité de tolérance à la souffrance et à la douleur. Cette vision spéculaire donne à la souffrance la possibilité d'être vue et écoutée, elle s'associe à l'intolérable, elle est représentée comme douleur sans limite. Elle est vécue comme désorganisation suprême, détresse et perte de ce qu'Anzieu (1985) a appelé l'enveloppe corporelle (rappelons l'attaque faite au corps dans les tortures physiques).

L'inquiétante étrangeté apparaît aussi quand certains actes barbares deviennent une norme pour le Moi. Ils sont incorporés sous leur qualité terrifiante et on apprend à vivre avec eux. Nous pouvons retrouver ce phénomène dans certaines situations catastrophiques, lors des guerres et autres fléaux.

Une zone qui contiendrait le chaos et la perversion nous permettrait de loger l'impensable. Il s'agirait d'une zone où le Moi pourrait supposer qu'il existe toujours quelque chose d'associé à un vécu d'horreur et de catastrophe non encore imaginées ni imaginables. Sa place est celle de la folie et de la mort d'après lesquelles on peut être plongé dans une expérience insupportable. L'«insupportable» est en général associé à une explosion corporelle et psychique, à une perte de limites et une possible apparition de phénomènes mentaux anéantissants. Dans ce cas, il s'y ajoute des sentiments de dégradation, d'humiliation, de destruction de tous les liens minimes pour conserver l'auto-estime. C'est pour cette raison que nous évitons de connaître certains faits, puisque nous supposons que moins nous en saurions, mieux ce serait dans le cas où nous deviendrions des disparus et des torturés. Connaître à fond ce que pensaient nos patients pouvait donc nous transformer en porteurs

de secrets qui deviendraient trop lourds sous le poids des tortures imaginées (J. Puget, L. Wender, 1979).

## 2. L'IMPENSÉ

Certaines perceptions ou idées ne pourront acquérir une signification et être transformées en pensées que lorsque le contexte le permettra. Elles occupent cependant une place dans la mémoire. Elles attendent un corps ou un objet-donateur de signification, un analyste qui rende dicibles les contenus de cette zone-là. Ce sont des représentations à la recherche de mots, de signifiants, d'inscriptions. Pour leur transformation en expérience, l'établissement d'un lien avec un autre qualifié sera nécessaire à leur « mise en pensées ». C'est uniquement avec un autre que le mot acquiert une signification symbolique. Dans le cas contraire, son destin laisse toujours un reste lié à la répétition et à la production dans le psychisme d'une potentialité psychotique, mélancolique, somatique ou d'aliénation.

Au cours de la période que nous avons décrite, nous avons méconnu certaines expériences ayant recours au déni et au refoulement. L'appareil psychique s'est transformé alors en une vésicule qui contenait des produits toxiques. Ceci nous conduit à postuler une mémoire du corps inconsciente, dans laquelle s'inscrivent tous les événements de la vie et sur la base desquels se construisent les liens. Il s'agit d'une mémoire qui s'étaye sur le corps. Mais il existe aussi une mémoire associée à l'expérience avec le corps social qui configure un modèle identificatoire et les idéaux (le Sujet Idéal, selon Piera Aulagnier), suivant lesquels l'individu s'inscrit comme sujet social.

## IX. DERNIÈRES RÉFLEXIONS

Dans la situation que nous avons étudiée, un signifiant de la violence sociale a été le silence et « faire taire ». Son symbole paroxystique est le « disparu » : sur lui se conjuguent violence sociale, « être sans défense », transgression de toutes les valeurs, souffrance, torture, anesthésie psychiques. La représentation psychique du

«disparu » est la blessure ouverte dont la cicatrisation est difficile et laisse des marques indélébiles, la blessure du vide (Dunayevich, Pelento, 1985), celle de l'auto-mutilation.

La récupération dépend essentiellement d'une reconnaissance publique d'ordre éthique, socio-politique, et de la résolution des fonctions psychiques primitives sur lesquelles elles s'étaient. Retrouver le matériel disparu des séances est aussi d'une importance primordiale.

De l'état de menace avec une de ses différentes manifestations — dont la panique — le modèle est celui d'un corps désarticulé à la recherche de signes qui puissent le réorganiser. Il est possible que les expériences correctives rendent un sentiment d'assurance interne et aident à surmonter ainsi la terreur, la peur ou l'horreur.

Psychanalyser en période de commotion sociale causée par un terrorisme d'État pose quelques difficultés. Je propose donc l'hypothèse suivante : nous avons supprimé du champ perceptif certaines représentations concernant la réalité sociale, ce qui nous a conduit à mésestimer le matériel associé à ce type de représentation. Dans certains cas, parce que nous nous sommes déclarés impuissants ou «sans théorie» pour pouvoir le penser. Dans d'autres cas, ce manque est directement lié à la peur et à l'irrationalité. Dans d'autres cas enfin, nous l'avons laissé de côté sous prétexte d'une certaine forme de rationalisation, ce qui nous innocentait vis-à-vis d'un tel manque.

Nous savons que le terrorisme d'État n'est pas la seule violence sociale qui existe dans le monde. Mais en essayant de retrouver quelques caractéristiques singulières, nous pourrions peut-être arriver à une généralisation et repérer les signes d'autres violences sociales dont les effets sémantiques restent jusqu'à présent difficiles à cerner. La violence d'État produit une rupture des échanges sociaux de tout genre et voue à l'isolement et au silence. Le besoin de créer des remparts défensifs est en relation directe avec le déni de la terreur.

Certains états émotionnels provoqués par la menace, la torture et la disparition brusque ne pourront peut-être jamais être traduits en mots et formeront corps avec l'impensable. Mais il en est d'autres

qui, dans un contexte favorable et seulement à ce moment-là, pourront trouver un cadre adéquat à leur transformation et à leur sémantisation. Il sera vraisemblablement nécessaire que le travail se réalise dans un cadre groupal et social, afin de retrouver ce qui a disparu.

Je propose l'hypothèse de l'existence de deux pôles qui fondent et constituent le Moi : la constitution du Sujet s'effectue à partir du narcissisme et du Moi corporel ; la constitution de l'Individu comme être social s'établit à partir du langage et de certains actes sociaux, représentants du macro-contexte socio-culturel.

Le lien avec le corps social est un composé de plusieurs éléments. Les uns inconscients, les autres muets, et d'autres encore conscients. L'inscription dans la continuité historique, dans les liens de parenté et de la culture en dépend.

## 2. *Violence sociale et réalité dans l'analyse*

par Marcelo N. VIGNAR

*«Mais nous revenions juste, nous ramenions avec notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvriions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps (...) A peine commencions-nous à raconter, que nous suffoquions (...) Cette disproportion entre l'expérience vécue et le récit possible (...) Les héros que nous connaissons, de l'histoire ou des littératures, qu'ils aient crié l'amour, la solitude, l'angoisse de l'être ou du non-être, la vengeance, qu'ils se soient dressés contre l'injustice, l'humiliation, nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été amenés à exprimer comme seule et dernière revendication, un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce.»*

Extraits de l'Avant-propos (1947) de Robert Antelme, *L'espèce humaine*. Gallimard, 1966.

Les collègues européens, sensibles et, comme on dit habituellement, esprits libéraux et progressistes, nous interpellent parfois avec candeur et curiosité, d'autres fois insidieusement et de mauvaise foi :

*«La psychanalyse est-elle possible en Amérique latine, alors qu'il y règne une telle injustice sociale, une telle violence politique ?»*

*«En quoi et comment la violence politique concerne-t-elle la texture, l'espace de l'analyse ?»*

*«Que se produit-il dans la pratique analytique et dans la réflexion qui lui est inhérente, lorsque la violence politique envahit, submerge l'espace social à tel point qu'elle devient intolérable ?»*

Je vais donc tenter de restituer à ces thèmes leur statut problématique. En conséquence, écrire, ce sera essayer de se démarquer du rôle assigné à l'exilé, quand, dans la rencontre amicale (sociabilité oblige), des questions sont posées avec innocence, et que surgit domestiquée, banalisée, la réponse ; alors, par le recours réitéré à un stéréotype, la pertinence de la question s'oublie peu à peu.

Lorsqu'on aborde des thèmes traditionnels de la psychanalyse, le chemin est balisé par la fécondité et le génie propres à la découverte freudienne. Notre sujet nous oblige à nous aventurer solitairement dans une forêt vierge et il est en plus, par bien de ses aspects, un thème maudit et dangereux. Il suffit de se risquer à les penser pour que plane sur nous l'accusation d'agitateur ou que nous rencontrions, de manière plus subtile, mais non moins incisive et violente, le sourire arrogant et compatissant d'un collègue : «Ce que tu fais ce n'est pas de l'analyse et ça n'a rien à voir avec elle.»

A cette certitude de nos pairs, à la menace d'exclusion qu'elle porte, à la peur à la fois réelle et délirante de la violence politique, viennent s'ajouter les difficultés réelles. Comment arriver à penser les frontières toujours précaires entre science et croyance, limite difficile à établir et question actuelle, non seulement dans les sciences humaines, mais jusque dans les sciences dites exactes. Ce débat entre rapidement en résonance avec un autre, non moins légitime,

concernant les sympathies politiques, progressistes ou conservatrices, de l'analyste comme citoyen singulier mais ordinaire ; cette collusion pervertit le débat.

L'épistémologie et l'histoire des sciences ont plus de difficultés à marquer cette frontière, dans la mesure où elles s'obstinent à différencier ce qui est de ce que nous voyons, le donné observable de l'idée, et à les explorer. Dès lors, la certitude dans les réponses qui partent de l'axiome permettant de trancher entre ce qui est analytique et ce qui ne l'est pas, ces réponses péremptoires où l'on sait déjà que l'horreur du social n'a pas de place dans le registre de l'écoute et du savoir analytiques, ne font que révéler leur ridicule, en remplaçant l'ignorance par la prestance.

On peut se représenter la situation analytique comme celle où «l'être analyste», s'appuyant sur sa théorie, sur son institution, sur son expérience du divan, est celui qui connaît déjà la réponse quant à l'articulation entre l'analytique et la violence politique. Mais, on peut aussi se risquer à penser que quelque chose de neuf se joue dans cette articulation et qu'il n'est pas question uniquement d'application de la théorie, mais qu'il faut aussi la questionner.

1. Qu'est-ce que la réalité pour le psychanalyste ?
2. La violence sociale.
3. Le terrorisme.
4. Le terrorisme d'État.
5. La guerre nucléaire.

Ce sont là les thèmes à propos desquels a décidé de s'interroger la plus ancienne des institutions analytiques d'Amérique latine <sup>1</sup>, celle qui rassemble le contingent le plus important, et peut-être les plus prestigieux de nos collègues. Elle le fait au moment même où tente de s'affirmer une démocratie libérale, fragile, porteuse d'espoirs et de contradictions, après une dictature militaire qui a coûté aux Argentins 30 000 disparus, morts sans sépulture. Cet holocauste horrible et cynique laisse derrière lui des survivants chargés d'élaborer le deuil, d'être les héritiers responsables de l'inscription et de la mémoire d'une horreur sans exemples, au cours de ce siècle, dans nos pays.

---

1. Asociación Argentina de Psicoanálisis (A.P.A.).

En Argentine, les collègues disent que ce sujet fut tabou pendant la dictature pour des raisons de survie et qu'aujourd'hui, il les divise à un tel point que ceux qui le proposent comme thème d'un congrès sont accusés de porter atteinte à l'unité, à la stabilité de l'institution.

Cette question : qu'est-ce que la réalité pour le psychanalyste ? délimitée par les quatre autres points (violence sociale, terrorisme d'État et guerre nucléaire) ne peut être éludée.

La séquence est-elle ordinale ou subordonnée ? S'agit-il d'ouvrir une interrogation sur la définition épistémologique de l'objet de notre discipline, ou bien d'interroger le lieu et l'incidence de la violence sociale et politique sur une pratique telle que la nôtre ? Il est bon de ne pas lever l'incertitude, afin de laisser jouer l'équivoque et de tenter une réflexion à partir de ces deux possibilités :

1. En tant qu'intervalle entre ceux qui conçoivent l'ordre du jour, ici, et mon écoute, là-bas, loin dans l'Europe de l'exil.
2. En tant qu'espace résultant des conséquences d'un discours scientifique et de l'usage (idéologique) qu'en font ceux qui le tiennent.
3. En tant que question inépuisable : jusqu'à quel point le savoir scientifique et la pratique qui le constitue sont-ils universels et a-temporels ; jusqu'à quel point sont-ils déterminés historiquement et socialement ? C'est-à-dire : jusqu'à quel point le fait réel marque-t-il la position de l'observateur dans le champ de la recherche ?

La professionnalisation actuelle de la psychanalyse, inscrite dans et dépendante d'une organisation sociale déterminée, n'est pas la même dans la social-démocratie européenne que dans le capitalisme libéral et sauvage d'Amérique latine, et elle est inexistante dans les pays socialistes. La fourchette des revenus est, pour des catégories professionnelles homologues, de 1 à 20 ou 30 en Europe et de 1 à 200 ou 300 en Amérique latine. Le capitalisme central et le capitalisme périphérique ne traitent pas les différences sociales de la même façon. Le social qui fait irruption dans la trame associative ne tisse pas le même matériel à Paris qu'à Buenos-Aires, Montevideo ou Santiago de Chili. Lorsque le dire s'énonce dans

une société autoritaire sous la terreur, l'indignation et la peur, l'intolérable et la violence ont une toute autre intensité, d'autres effets et une autre efficacité que dans une société libérale.

Qu'est-ce que la réalité pour le psychanalyste ? Une réponse sérieuse passe par l'épistémologie et celle-ci reste, pour la psychanalyse, toujours à faire ou refaire, dans la multiplicité des théories et dans la précarité de la pratique.

Il fut un temps (comme on dit aux enfants : il était une fois) où nous croyions tous que la physique était le paradigme de toutes les sciences et qu'elle nous donnait l'exemple le plus accompli d'un savoir objectif, c'est-à-dire, d'un savoir indépendant de l'observateur, de son dispositif d'observation et d'expérimentation. Mais aujourd'hui les scientifiques et les épistémologues nous apprennent que :

«Selon le regard, l'objet observé apparaît sous des formes distinctes qui ne coïncident pas librement les unes avec les autres : n'est-ce là cependant l'effet d'une impuissance transitoire, que des recherches ultérieures feront disparaître ? Sans doute, non. Événement révolutionnaire, les raisons s'accumulent pour penser que cette étrange condition de la connaissance humaine est au contraire un fait de nature et non d'une ignorance passagère, une condamnation sans appel de notre espoir instinctif d'apercevoir l'objet en soi, indépendamment de notre approche. Ce que nous appelons la réalité n'est qu'une synthèse humaine, approximative, bâtie à partir d'observations diverses et de regards discontinus» (Jean Hamburger, 1986).

Si même pour le physicien la réalité n'est pas en soi mais se construit dans l'expérience même, en fonction des méthodes et des dispositifs de lecture dont on dispose ou qu'on crée, ne devons-nous pas faire preuve de la même modestie dans la pratique analytique, dans laquelle à partir d'une subjectivité on vise à connaître et à découvrir une autre subjectivité ? Si les critères du déterminisme et de la causalité qui fondaient la scientificité de la physique se reformulent de manière moins ambitieuse quant à l'appréhension du réel et à l'adéquation entre le représentant et le référent, que doit-on penser des collègues qui croient pouvoir définir avec

assurance et arrogance ce qu'est l'inconscient, la psychanalyse, et ce qui doit ou non en être exclu ?

L'illusion de complétude de la théorie nous place davantage dans le registre de la foi et de la croyance que dans celui de la science. Freud n'a jamais cessé d'insister sur le fait que sa méthode et ses découvertes ne constituaient pas une vision du monde. Et dans la science, dans toutes les sciences, on est de plus en plus attentif et vigilant aux effets de ce qu'on exclut du champ de l'observation, de ce qui fait frontière avec les variables observables. Une double exigence, dans la fragmentation de la réalité que toute science nécessite, consiste en ce que cette exclusion est toujours menace de distorsion, bien qu'elle soit la condition requise de tout savoir scientifique pour délimiter son objet, ses frontières et pour définir les règles auxquelles est soumis son champ, sous peine de perdre efficacité et vérité.

Il est argumenté que la trace inconsciente est ce que le psychanalyste doit lire et découvrir et que cette trace est toujours et, seulement, une trace infantile et sexuelle. Moi, j'argumenterai, en revanche, que ce que nous lisons ou rencontrons dans la clinique, ce sont les traces des restes infantiles dans l'actuel de la souffrance et du destin : de ce point de vue, l'horreur du fascisme est particulièrement propice et efficace pour la résurgence du plus pathogène et du moins élaboré en tout un chacun.

Quelles que soient la position et la conscience politiques d'un psychanalyste, sa position subjectivée n'est pas la même dans une société libérale que dans une société marquée par la violence. L'expérience révèle qu'il y a un saut qualitatif entre la manière dont la scène politico-sociale traverse la séance dans une société libérale — même sans en exclure les émergences de violence et d'injustice — et celle dont elle la traverse quand la dictature nous soumet quotidiennement à l'excès et au débordement de l'horreur. Sous couvert de la neutralité analytique qui — cela va de soi — serait apolitique, nous pouvons dresser un mur qui, comme dans le jardin des Finzi Contini, séparerait la séance de la cité. J'ai entendu des collègues affirmer que la psychanalyse se pratique pareillement sous le régime d'Allende et sous celui de Pinochet ; une telle position apporte ou suppose la réponse sans permettre à la

question de se déployer. Le problème est de rendre compte analytiquement de ce «saut qualitatif» et des types de solutions auxquelles nous parvenons que ce soit individuellement, ou en tant que groupe, institutionnellement. Je parle de solution dans l'acception freudienne, en tant que «solution» à la castration : il y en a de toutes sortes exceptée la bonne, et malgré cela, dans la précarité et l'incertitude, il faudra apporter une réponse.

Comme le soutient avec pertinence Leopoldo Bleger, à l'expérience de l'horreur résultant de la violence sociale, nous pouvons appliquer les schémas de compréhension des théories reçues, soit, au contraire, laisser celles-ci être interpellées par l'inédit de l'expérience. Les effets et les conséquences de l'une et de l'autre de ces positions sont sans commune mesure. Il y a «une dimension du trauma pour laquelle la langue n'a pas de mots», dit Bleger en citant Rappaport. Il devient nécessaire de garder inchangé l'impact de l'horreur sans le domestiquer, sans le soumettre au travail réducteur d'un discours. On doit éviter que la cohérence d'un système, dans notre cas la psychanalyse, ne veuille emprisonner la réalité dans un dialecte technique monosémique, car ce serait procéder comme les collègues nord-américains des années 50 qui ne pouvaient parler avec Bettelheim, Rappaport (et qui sait avec combien de patients), qu'en termes de trauma et de résidus de conflits avec les figures parentales. (J. Bleger).

Dans le drame œdipien, celui qui est écrit dans la tragédie grecque, la trame se tisse dans un va-et-vient entre la scène publique et la scène intime : la peste dans la cité est aussi un châtement du crime parricide et de l'horreur de l'inceste. Cette libre circulation se restreint dans le dispositif et dans le discours analytique ; là, la référence au complexe nucléaire de la névrose infantile institue le fantasme, la réalité psychique et la sexualité infantile comme des catégories déterminantes et des pôles de compréhension.

Par ce privilège accordé à la réalité psychique, M. Klein peut, dans le Londres de 1943, dire au petit Dick que la violence des bombes n'a de l'importance que parce qu'elle actualise les craintes que suscite l'idée que papa ne pénètre dans maman. La reconnaissance de ce que j'ai pu apprendre sur les structures psychotiques avec le petit Dick de Klein n'est entamée en rien quand je

me demande si ce modèle n'est pas excessif et, peut-être, trompeur. Autrement dit, la dichotomie instituée entre le dedans et le dehors reste-t-elle valable pour l'écoute de patients névrosés dans des situations de crise et de violence sociales semblables à celles que nous avons vécues en Amérique latine, au cours de cette dernière décennie ?

Il est entendu qu'il y a une dichotomie du dehors et du dedans, de l'espace du social et de celui du subjectif. Dans la dissociation nécessaire pour construire la réalité propre à l'expérience analytique, le social et le psychologique peuvent se déconnecter en créant une antinomie ou, par l'annulation de leur différence, peut être créée une continuité. Les deux positions me semblent erronées, insatisfaisantes. La réalité de l'expérience analytique doit subvertir les relations du dedans et du dehors. Elle doit assumer le paradoxe qui fait que ce qui est apparemment externe, apparaît dans le noyau le plus intime du sujet et que le plus intime se projette et se poursuit dans la construction de la réalité la plus extérieure.

On peut argumenter que l'horreur qui submerge la cité n'a pas de place dans le répertoire conceptuel qui rend possible l'opération analytique : subsiste-t-il une angoisse ou manque-t-il un concept ? S'agit-il de respecter l'intégrité de la théorie ou celle du patient ? Il est certain que, quand nous construisons le cadre de notre « que faire », les concepts qui nous permettent d'opérer la reconnaissance et la sémiotisation de ce qui survient (pulsions, fantasme, réalité psychique) sont des concepts qui, par leur définition et par leur nature, laissent le social entre parenthèses.

Le long et laborieux chemin que Freud a parcouru pour passer de la théorie du trauma et de la séduction à celle du fantasme, nous fournit un modèle et un exemple fécond pour explorer les relations à l'événement externe. Même si son long itinéraire le mène, de plus en plus, à souligner ce qu'est la réalité psychique et son architecture fondée sur le modèle des fantasmes originaires (territoire spécifique à explorer dans l'expérience analytique), l'exploration de la réalité vécue, biographique restera un pôle agissant que Freud jamais n'abandonnera (Freud, 1918, chapitre V). Une aporie de l'interne et de l'externe, conçues en tant que catégories qui s'opposent et qui s'excluent, évite ou élude l'essentiel du problème. Peut-

on être le même avec soi-même et avec autrui, quand, pour qu'il ne m'arrive rien ou parce qu'il ne m'arrive rien, je dois taire et déclarer non advenu le martyre, l'exclusion de celui qui, jusqu'à hier, fût mon prochain, frère ou *alter ego* ?

Ce dilemme ou cette aporie de l'individuel et du social, qu'un certain type de psychanalyse — très officielle et orthodoxe — se charge de cultiver jusqu'à l'extase, permet de se dédouaner en construisant de fausses antinomies et en évacuant le problème de la culture, des idéaux et du sacrifice. Je cite M. Foucault, plus attentif à cette problématique que bien des collègues.

«Psychanalyse et ethnologie se croisent à angle droit : étant donné que la chaîne signifiante, qui constitue le nœud de l'expérience unique de l'individu, est perpendiculaire au système formel à partir duquel se constituent les significations d'une culture» (Michel Foucault, 1960, p. 392).

De mon histoire, l'intime, celle qui est l'objet incontestable de la psychanalyse, à l'Histoire (sociale et collective), il y a sans doute une distance infranchissable : mais comment, en analyse, reprendre et reconnaître une syntaxe d'existence qui en même temps les unisse et les sépare, qui les traduise et les dépasse en une synthèse partielle de leur dichotomie ? Parce que pour avoir une histoire, il faut faire ou être cette histoire.

Face à la prégnance de la réalité psychique en tant que roc ou socle fondateur, le trans-individuel et le collectif sont pour le moins le bord ou la frontière où commence ce qui est hétérogène à notre écoute. Il faut, avec lucidité, porter attention à ce bord si l'on veut éviter de tomber dans un piège réducteur. Le fantasme, ce métis entre les systèmes (Freud, 1914, S.E. p. 19) est toujours surdéterminé, et si nous supprimons ce caractère de surdétermination, nous ne pourrions que mal définir ce qui relève de l'inconscient et est constitutif du champ de l'analyse.

Le précipité d'idéaux et de valeurs n'est pas l'apanage exclusif de l'«explication psychanalytique». Et, bien que son apport enrichisse la lecture, la position dogmatique d'une «cosmvision psychanalytique», outre qu'elle trahit l'avertissement du fondateur, place le praticien dans le combat idéologique (et elle le place de manière

tordue) en l'excluant de la position de recherche et d'écoute qui doit le caractériser.

Ouvrons une parenthèse : le fait de placer l'horreur au centre de ce travail, nous confronte à des problèmes de définition difficiles ou impossibles à éluder.

On peut aujourd'hui dire avec une banalité qui efface tout impact que l'expérience de l'analyse (par la manière dont elle nous fait nous pencher sur la sexualité infantile) ou que l'histoire de l'humanité (en ce qu'elle nous montre comme guerre, destruction, terreur et violence) révèlent avec force d'évidence que l'horreur est un des pôles constitutifs de l'humain, l'existence du terrible dans chaque parcelle de l'air, pour l'évoquer en termes rilkiens.

Nous voici amenés à l'interrogation entre le constitutif et l'événementiel, entre le structurel et le contingent. C'est un vieux problème de la théorie analytique qui jamais ne perd son actualité. Une façon possible de le poser, la plus classique et la plus évidente, serait de ne pas confondre la nature de l'horreur du sexuel et celle de la violence politique et, partant de leurs différences essentielles, discuter ou préciser les possibles liens et articulations (comme il est classique de procéder avec l'aporie esprit-corps pour penser l'hystérie et la maladie psycho-somatique). Cette façon de faire peut cacher la perspective opposée, d'après laquelle dans l'horreur tout serait collusion, emboîtement, comme si on nous disait : face à un cancer, il est plus important de savoir qu'il s'agit d'un cancer que de connaître l'organe où il se développe.

Dans des travaux antérieurs (Maren Ulriksen-Vignar, Amnesty International, L. Bleger [1984], E. Gomez Mango, M. Vignar), nous avons insisté pour dire que l'expérience de la torture n'est pas réductible au catalogue des violences et agressions physiques et psychologiques. Celles-ci ne sont que les moyens et les instruments d'un système lucide et bien articulé qui tend à détruire les croyances de la victime, à la dépouiller, en tant que sujet, de la relation à soi-même, à ses idéaux, à sa mémoire.

Dans le travail clinique avec des patients ayant subi la torture, il nous a fallu des années et beaucoup d'efforts pour pouvoir discerner un trait commun de l'horreur qui se manifeste dans son carac-

tère d'inénarrable : une zone de silence, que ne rompt nul témoignage, nulle confiance que ce soit à l'être aimé, à soi-même ou à l'analyste.

«Dites et dites-moi tout», telle est, nous le savons, la règle d'or qui nous domestique sur le divan et dans le fauteuil. Mais, quand il est question de cette horreur-là, nous tous dansons dans une sorte de festin cathartique dans lequel, comme dans un disque rayé, une parole traumatique, qui ne parvient à être élaborée, insiste et se répète. Cette éloquence traumatique, pléthore et orgie de l'effroi, recouvre et élude la zone de silence. Une autre variante — dont je ne suis pas exempt en ce moment même — est l'exploitation, intentionnelle ou pas, du lieu de la victime, du martyr, du héros : la complicité d'une fascination voyeuriste exhibitionniste par laquelle se transmet ou fait retour — tel un objet fétiche — dans un imaginaire strident et impudique, quelque chose qui nous paralyse dans la stupeur et n'engendre aucune question. Le savoir sur l'horreur implique le respect d'une limite. La meilleure façon d'écouter la douleur, c'est de permettre à la mémoire d'être un lieu de silence. Ce qui parle c'est le silence qui révèle la précarité de la reconstruction.

Pourtant, cette zone de silence est cruciale. L'inavouable, dit Maurice Blanchot (1984), n'est pas ce qui ne s'avoue pas, mais ce qui est tel qu'il n'est pas d'aveu, de confiance qui le révèlent. L'inavouable devient patent, en tant que manifestation de sa nature même, quand quelque chose de pressant, de décisif en provoque l'irruption par défaut, par absence : «Vous, vous ne pouvez pas savoir !»

Telle est l'approche ou la définition de l'horreur qui parcourt nos textes. Là où il n'est pas dit : «J'ai vécu une expérience», mais où l'on entend que la traversée du désastre m'a rendu autre, que la demande qui m'institue n'est plus la même et que de ce monde-là, je n'en rendrai compte, à tout jamais, que par indices, fragments, tels les restes d'une inscription en mon être qui m'a fait autre que celui que je fus.

Les corrélations entre une entreprise d'extermination et l'espace des mots ne sont ni faciles ni évidentes. On ne peut pas chercher à les formuler sans aboutir à un constat de rupture : il y a plutôt une

exclusion réciproque entre parole et destruction. L'engagement éthique de parler, d'accompagner le témoignage et la dénonciation, de briser le silence me semble un point de départ et un seuil inéluctable. Jusque-là, le psychanalyste ne fait pas un pas de plus qu'un quelconque citoyen, ce qui est déjà beaucoup. D'autant plus que le psychanalyste sait de manière inéluctable comment, en cette matière, garder le silence est mortifère.

Mais un analyste sait aussi, en raison même de son métier, que l'acte de parole n'est pas innocent, et que convoquer l'effroi dans l'espace de la parole n'est pas exempt de dangers. Comme par exemple celui de la fonction colonisatrice de la théorie, nous y avons déjà fait référence ; cette illusion que nous savons de quoi il s'agit. Ou bien, il y a le risque de la capture, par la narration, dans la scène sadique, fascination du visuel-hallucinoire. Entre les deux, nous ne disposons que d'un espace très réduit pour éviter que l'horreur ne vienne se superposer à l'acte de penser. Et pourtant c'est bien là, dans cette faille qui mène aux abîmes de l'horreur, qu'il est nécessaire de construire l'espace du penser, en se démarquant de l'hallucination et en créant un intervalle entre l'horreur et la réflexion la concernant. Il me semble — position qui sera attaquée par les révolutionnaires et les scientifiques — que c'est un lieu possible pour le psychanalyste que de tenter l'aventure de symboliser le patrimoine mortifère que nous a légué la décennie noire et, au travers de son élaboration, de le rendre transmissible. Il faut s'opposer à l'oubli et à la vengeance par l'inscription de la mémoire et sanctionner le crime par la construction d'une histoire<sup>1</sup>. Ou, pour le dire en termes freudiens, nous devons essayer de substituer la remémoration à la réminiscence.

Dans l'expérience de la douleur et de la terreur que nous avons partagée avec nos patients et dont nous avons discuté avec des collègues, quelques points d'arêtes se détachent. Je dis «arêtes», parce que ce serait idiot de chercher des réponses normatives pour cette situation d'excès. Mais, ce n'est pas seulement face à la

1. «Pourquoi avez-vous tant tardé à publier ?» demanderont à Rappaport sur le ton de reproche ses collègues. Pourquoi donc en Europe, des textes et témoignages, passés presque inaperçus au début, se multiplient au niveau éditorial, avec un fort chiffre de vente ? Ceci pour donner la mesure du temps de l'élaboration.

violence sociale que l'analyste se demande que faire quand il est dépassé, comment écouter ou intervenir quand le matériel (*input*) de la séance le confronte à l'ignorance et le met dans l'angoisse de ne pas savoir. Et pourtant, nous savons à quel point ce moment d'excès et de débordement est crucial pour que l'écoute soit analytique.

Quand l'horreur vient du fantasme sexuel, nous «savons» que l'angoisse ne vient que du patient ou essentiellement de lui. Par contre, quand l'angoisse trouve sa source dans le social au travers de la violence et de l'horreur, l'analyste, comme le patient, ne peut se distancier de celle-ci et cela menace le support symbolique du cadre et rend impossible la croyance que l'analyste sait.

Qu'il me soit permis de revenir, encore une fois, sur ceci : ce qui me surprend, c'est qu'il y a des analystes qui «savent» — et avec certitude — que cette horreur, celle de la violence sociale, ne traverse pas la séance, que la ligne de partage entre le dedans et le dehors est nette et que seul importe le sujet qui se déploie dans le matériel et le fantasme, dans la mesure où il relève du sexuel infantile.

Dans leur savoir tranquille, ces analystes savent qu'il n'y a pas lieu pour l'impensable de l'horreur que nous avons connue dans cette décennie noire, qu'il n'y en a pas de traces dans le psychisme et dans la transmission, et qu'il n'y a même pas de dialectique entre l'expérience de la violence sociale et celle de l'analyse. Je parle de «savoir» dans le sens freudien qui l'oppose à la méconnaissance, à la mutilation de l'évidence perceptive et du jugement (tel qu'en parle Freud à propos de la sexualité infantile dans les articles sur la dénégation et le fétichisme). Je crois qu'il y a de bonnes raisons pour penser, de l'intérieur du code freudien, que les réponses liées à la certitude cachent quelque chose et indiquent chez celui qui les énonce quelque mécanisme relevant de la dénégation ou du déni.

Il est certain que ce «savoir sur l'horreur» porte en germe des conséquences éthiques et des options de destin difficiles ou impossibles à supporter et à assumer. La réaction, qui nous tente tous, consistant à dire, une et mille fois, que «tout est comme avant» vise à nous épargner la douleur d'une nouvelle croisée des chemins. Je pense que s'accepter dans la contradiction, qu'admettre le para-

doxe de la douteuse compatibilité de la psychanalyse et de la dictature, produit, sans doute, d'autres effets dans l'écoute que de se situer dans la certitude consistant à renvoyer tout ce qui émerge à la dynamique de la sexualité.

Jusqu'à quel point les valeurs, les idéaux collectifs peuvent-ils distordre les chemins du développement individuel, voilà quelque chose pour laquelle la psychanalyse n'a pas de réponse claire. La seule institution qui intéresse les analystes, en tant que corporation, est l'institution analytique où nous faisons de la science... et aussi de la politique. Qu'un juif d'Europe de l'Est, tel que Freud, ne se soit pas laissé entraîner dans un autre souci politique que celui de son institution, mon exil européen m'a appris à en comprendre mieux les raisons. Ce ne sera pas la psychanalyse qui résoudra et comprendra les problèmes du racisme et du pouvoir, encore que de son point de vue elle puisse apporter quelque chose. Que pour cela même, l'intersection entre l'histoire personnelle et collective n'ait pas de place dans le dispositif conceptuel freudien, me paraît compréhensible. Cela n'empêche pas qu'en Amérique latine, cette voie puisse être ouverte à la réflexion à partir de ce qui, dans notre discipline, peut être nommé les données de base ou les conditions historiques du déploiement d'un «que faire».

Je décrirai certains éléments qui caractérisent l'incidence de l'horreur de la violence politique et son impact sur notre pratique qui privilégie la subjectivité<sup>1</sup>.

Certes, analyste et patient ont chacun de son côté une psychopathologie qui définit un style et un répertoire de réponses face aux événements que la vie ou le destin nous réservent ; je pense cependant que, dans la clinique, il importe plus d'ouvrir ce thème à une perspective éthique que de s'enfermer dans les figures familières de la résonance psychopathologique, qui, bien entendu, existent et comptent aussi.

---

1. Il ne s'agit que d'une esquisse, une invitation à la pensée, à la controverse et à l'élaboration. Même après dix ans de réflexion, je me sens loin de pouvoir donner un profil exhaustif. Cette insuffisance a deux origines. L'une est celle de mon incompetence et des limites de ma connaissance, l'autre est inhérente à l'objet même ; la compréhension de l'horreur nous échappera toujours, nous ne pouvons jeter sur elle qu'un regard tangent et fugace.

Mais revenons à la question du départ : quels changements se sont-ils produits dans le «que faire» analytique du fait de l'irruption de l'horreur des dictatures militaires ? Il s'agit pour le psychisme de métaboliser la conjonction de deux éléments afférents : celui de la brutalité et celui de l'imposture de la rationalité.

La brutalité réside dans la menace toujours imminente de la prison, de la torture ou de la disparition, de moi-même ou de quelqu'un de proche que j'aime, danger ou menace dont on fait l'épreuve ou qui se partage dans le cri ou dans la scotomisation mais, jamais on ne sait si le risque est surestimé ou sous-estimé. Châtier quelques-uns de manière terrible, disproportionnée et sadique a pour résultat, plus que de régler des comptes avec la victime, de créer de la panique et de la frayeur dans son entourage. La victime nous trouble. Qu'a-t-elle fait ? La victime et non pas le régime. C'est la tragique alternative qu'immortalise le poème de Brecht. Ils ont emmené un «communiste», mais «ce n'était pas moi et cela ne me concerne pas». Le «ne t'en mêle pas» devient le lieu de sauvegarde qui corrompt et dégrade personnes et institutions. C'est la loi pour survivre. Cette position, bien qu'humainement inévitable, ne peut pas être inoffensive ni exister sans laisser de traces dans l'appareil psychique. Quelle limite y a-t-il entre la honte, la culpabilité du «ne pas faire» et le suicide — ce n'est qu'une métaphore — du faire ? Ou bien encore, la formule projective du soupçon : «Il a bien dû faire quelque chose», «Qui aurait pu penser que c'était un terroriste». Et si le soupçon ne tient pas, il se retourne en : «Et, à quand mon tour ?» — préoccupation que soutient et perpétue le trouble produit par la virtualité de la menace.

A propos de l'inquiétante étrangeté, de la transparence familière de l'horreur où, entre l'actualité hallucinée et la méconnaissance de la perception, ne subsiste qu'un infime écart, Freud fait une sémiologie qui me paraît rendre compte d'expériences que le fascisme latino-américain nous a fait vivre mille fois ; comment répondre à l'interrogation : «Me poursuit-on ou non ?» La recherche de perception et d'expériences relevant de cette zone sont l'une des sources de l'efficacité de la terreur de l'État. Le dispositif répressif et la menace de la torture ou de la disparition (G. Garcia Reinoso, M. Rosenberg) font surgir avec insistance l'évidence d'une zone où la distance entre «cela ne peut pas être et pourtant c'est bien

ainsi» n'est pas facile à établir. Une zone où le critère de réalité quant à l'horreur est équivoque et fonctionne dans l'excès. Il y a toujours un excès et un absurde à propos de la vérité de la torture. Cette violence de ce qui est et qui, pourtant, est incroyable, alimente l'horreur. Le téléphone arabe fonctionne jusqu'à l'épuisement et pousse le discernement aux limites de la léthargie et de la stupidité.

Une expression simple, une phrase consacrée dans le dire courant la distance et l'écart symbolique entre ceux qui avaient traversé l'expérience de l'horreur et ceux qui avaient pu rester sur sa marge et l'éviter : «Vous, vous ne pouvez pas savoir», telle était l'interpellation que les prisonniers et les victimes adressaient aux «autres» après le passage par la torture. Ce qui coïncide, en miroir, avec le «Nous ne le savions pas»<sup>1</sup> de l'holocauste. Qu'exprime et que cache cette antinomie apparente et insistante qui traverse le temps, le contexte et la géographie ?

«VOUS, VOUS NE POUVEZ PAS SAVOIR !»

Phrase lapidaire, parfois imprécation, plainte ou insulte, elle résonne en moi plus profondément, comme la distance d'un silence qui sépare deux univers d'expériences qui n'ont entre eux aucune commune mesure. Une distance qui provoqua des crises conjugales, institutionnelles, des conflits entre générations et qui, aujourd'hui, divise des nations entières. Si nous ne faisons rien pour l'élaborer collectivement, pour lui donner une sanction symbolique, cet écart finira par nous entraîner dans une guerre irréversible. Il n'est donc pas inutile de penser, de conjecturer, d'émettre des hypothèses, d'écrire des poèmes, de chanter ou de crier pour délimiter cet impossible à savoir qui s'érige comme un monument ou comme un point de partage entre ceux qui sont passés par cette «expérience extrême» et ceux qui sont restés en dehors de celle-ci. Cette notion d'«expérience extrême», apportée par Bruno Bettelheim, est féconde mais elle réduit à une pure expérience individuelle, à quelque chose de profondément intime, ce qui peut trans-

1. Cet écart de l'impossible communication est le *leit-motiv* d'un des livres les plus importants à propos des camps de concentration nazis : *L'espèce humaine* de Roberto Antelme (1966).

cender l'individu et être pensé, écouté comme vérité de la contagion hystérique, maladie infectieuse ou peste qui trouve sa force dans ce qui dépasse l'individu et lui donne sens dans le social.

La catastrophe naturelle (Freud, 1927a, version française, p. 23) ou sociale est, en général, une irruption ponctuelle, inattendue ou pas ; mais explicable et, par là même, partageable autrement. D'elle, Freud dit qu'elle crée de la communauté. L'accroissement du terrorisme d'État, par la réitération presque quotidienne du stimulus qui finit ainsi par s'éteindre, crée une relation équivoque avec la gravité et l'extension de la menace et du danger : il produit de la solitude. Une autre différence cruciale est la découverte d'une volonté humaine qui intentionnellement, méthodiquement, par calcul, a le dessein de détruire et par qui la destruction est définie sur un mode intelligent et lucide. Face à ce dispositif, à cette afférence, la réponse subjective à concevoir et à mettre en acte me paraît différente de celle qui surgit face à la catastrophe inattendue.

Quel jugement d'attribution cache le jugement d'existence qui règne et se transmet sous la forme de la dénégation — transitive ou réflexive — de : «Eux, ils ne peuvent pas savoir» et, «Nous, nous ne le savons pas». Le savoir dont il est question surgit, me semble-t-il, de la croyance que la force d'extermination possède un caractère irrésistible et invincible et la pensée, savoir de la dénégation, vise à se placer du côté de ceux qui ne seront pas menacés d'extermination.

Les témoignages sont concordants quant au fait que, dans le martyre de la torture, le trouble de la conscience empêche parfois de savoir avec lucidité les limites entre ce que j'ai dit et ce que j'ai tu (J.C. Rolland). Cette incertitude, qui s'est tramée dans la torpeur confusionnelle, est en soi-même hallucinante et elle se heurte à la transparence dont se vante le bourreau. «Moi, je sais tout de toi.» Dans les sables mouvants de la mémoire du cri du torturé : «Je ne peux plus savoir», je veux reconnaître le lieu paradigmatique qui permet d'élaborer l'interrogation sur la trace de l'horreur : «Je dois savoir quelque chose sur cet impossible à savoir».

Le second ordre d'éléments afférents va au-delà de la brutalité irrationnelle, bien que s'appuyant sur elle et la nécessitant comme soutien. C'est la création d'une pseudo-légalité, discours de justi-

fiction ou de rationalité perverse qui s'habille des oripeaux d'une vérité absolue.

L'imposture de la loi comme ornement de la violence nue a été un trait commun des dictatures latino-américaines et doit procéder d'une même intelligence, consciente de son efficacité parce qu'elle sait qu'elle vise la défaillance de la fonction de la pensée et du langage (E. Gomez Mango).

L'intériorisation de la loi est une nécessité intrinsèque au fonctionnement de l'appareil psychique. Freud et Lacan dans le champ de la psychanalyse et Lévi-Strauss, dans celui de l'anthropologie, fondent cette affirmation. La théorisation freudienne du surmoi, du masochisme et de la culpabilité inconsciente attribue l'accès à la culture au nœud de la sexualité infantile et à la sujétion à l'instance parentale, médiatrice du social. Les excès de la dictature actualisent ce monde archaïque, englouti par l'amnésie infantile. On affirme qu'il n'y a pas de trace inconsciente au-delà de l'enfance, et pourtant, l'actualité de l'horreur peut favoriser l'évocation et la déliaison. Dans un état de droit, la texture de la Loi Primordiale<sup>1</sup>, dans sa dimension juridique et anthropologique, a peu de rapport avec ce qui du point de vue de cette notion fonde le travail analytique. La sinistre sagacité de l'ordre que postule la dictature propose et provoque une collusion de ces deux niveaux, quand l'imposture de la Loi tente de s'appropriier des instances internes de contrôle et de vigilance.

Au début, nous traitons cette afférence comme un changement quantitatif des représentations de la violence au sein du même registre de perception. Plus tard, ou jamais, nous nous rendons compte qu'en procédant ainsi, nous estimons l'essentiel.

Tant que l'horreur est dehors, en face, nous pouvons nous y soustraire et la qualifier «d'abus de pouvoir». Puis survient l'opération par laquelle l'objet substantivé s'intériorise, là l'abus du pouvoir devient «abus de pouvoir». J'espère que le jeu de mots n'est pas

1. Je tire ce concept de la pensée de Lacan. La Loi Primordiale est à l'intersection d'au moins trois axes de référence ; dans la théorie analytique, il s'agit de la limitation de la pulsion sexuelle comme exigence culturelle, de l'interdit comme condition du désir ; dans une référence linguistique, la Loi Primordiale, dit Lacan, est isomorphe à l'ordre du langage ; une référence anthropologique, où l'interdit de l'inceste construit l'opposition nature-culture.

gratuit et qu'il rend compte des processus d'intériorisation ou, mieux encore, d'une ambiguïté où le dedans (psychique) et le dehors (social) ne sont pas définitivement tranchés et que ce défaut de discrimination ne peut être imputé à la névrose.

Tant qu'il n'y a abus que du pouvoir et que celui-ci est hors de moi, je me différencie ; ma capacité de m'indigner est intacte, mon éthique indemne. La logique de la terreur et la culpabilité de la victime n'ont pas encore commencé à fonctionner. On peut fréquenter des amis et émettre des idées et des opinions. Il n'y a pas plus de dés-appropriation de soi-même que celle qui nous est constitutive. Moi, j'ai pu dire : jamais je ne brûlerai mes livres, ceux là-mêmes que j'ai brûlés deux années après pour des raisons... qui sont la raison de ce travail.

Tant que l'abus n'est qu'abus *du* pouvoir, les paroles proférées dans l'espace social et politique et dans l'espace interne ou analytique sont contradictoires mais pas incompatibles. L'analyse et la politique sont distinguées. La modification de cette position de base est subtile et larvée. Elle est rendue possible par la capacité qu'a l'imposture de la Loi pour injecter des options ou coexistent le discours de la normalité sociale et l'évidence de l'horreur : tout est comme avant, vivons, profitons-en, consommons, mais il y a les séquestrations, la torture, les disparitions, qui se «justifient» d'une parodie de la Loi <sup>1</sup> qui définit le suspect, le «complice», le «subversif» <sup>2</sup>.

1. En Uruguay, par exemple, «appartenir, ou avoir appartenu à des groupes ou des organisations déclarés hors la loi par le pouvoir exécutif à telle date constituait un délit. Les organisations en cause étaient : les partis socialistes et communistes, les syndicats ouvriers, professionnels et étudiants, c'est-à-dire qu'était placée sous la menace une proportion significative, majoritaire même, de la population totale.

2. Dans tout ce développement, je n'échappe pas, je le sais, au péché de psychologisation. Il est sûr que le centre de tous ces phénomènes est politique, sociologique et juridique et que, dans une logique historique, la dimension subjective est purement accessoire et marginale. Le thème central nous concerne plus en tant que citoyens qu'en tant qu'analystes. Mais même ainsi, notre silence serait impardonnable. Notre pratique nous permet de voir ce qui est opaque pour d'autres lectures. Freud aussi est parti de choses infimes et accessoires : le rêve et la psychopathologie de la vie quotidienne ; à partir de là il a révolutionné les idées de son-notre siècle. La psychanalyse peut aussi observer de son point de vue comment l'orgie de l'horreur, de la violence sociale vient s'infiltrer dans l'orbite de son activité, traversant et marquant le processus analytique. A partir de là, elle peut porter sa lecture au-delà des murs du cabinet. Je ne crois pas que centrer ou privilégier le subjectif vienne à la place d'autres lectures et d'autres rationalités possibles ou que cela se fasse à leur détriment. Et je crois même, au contraire, que c'est à la faveur de lectures ou de regards fragmentaires que la réalité compréhensible se construit.

L'institutionnalisation de l'imposture de la Loi fait que l'impact subjectif et collectif est paradoxalement plus grand lorsqu'il n'y a pas cohérence entre la norme et la sanction car la punition est toujours cruelle et disproportionnée et cela, même si les individus punis ne représentent qu'une part infime de ceux susceptibles de l'être. L'incongruité, l'imprévisibilité de la menace et de sa réalisation sont plus à même de rendre fou que la cohérence.

Je crois que c'est ce phénomène que J. Puget appelle analyser en état de danger. Sans ce maillon, l'événement psychologique n'est pas compréhensible : là s'ouvre un monde halluciné dont les indices (signifiants) majeurs sont la torture et la disparition. Les exemples peuvent être multipliés ; chacun a les siens pour illustrer l'état de menace. Des souvenirs douloureux reviennent à l'esprit et ce serait presque de la parodie que d'en retenir un comme exemplaire.

L'intervention de l'Université entraîna l'emprisonnement des doyens, un document caricatural de foi démocratique fut décrété. La communauté de l'institution citée fut ainsi escamotée : honte de ceux qui restent, animosité des exclus. Le Chef des fonctionnaires fut convoqué par le doyen nommé par la dictature. Celui-ci lui annonça une promotion, une amélioration de qualification, de salaire. La réponse donnée fut : ne pas accepter par principes démocratiques. La seconde convocation vint d'un colonel, un avertissement fut donné. « Nous, nous pouvons vous donner une promotion, mais nous pouvons aussi ouvrir une instruction, détruire et, plus encore, si nécessaire. » Ce sont des exemples pour illustrer ou définir un climat.

Le commun dénominateur de ces exemples, que l'on peut multiplier à l'infini, est qu'il n'y a pas de dénouement syntone. Toutes les alternatives ont à payer un quelconque tribut à l'inoculation du pouvoir arbitraire : que ce soit en soumission, en risque ou dans un héroïsme sans mesure parfois voisin de la stupidité ou de la honte résultant de la fuite face à l'engagement éthique.

Je choisis des exemples périphériques, infimes, pris dans la psychopathologie de la vie quotidienne, qui sont encore plus éloquentes pour mon développement : que s'exacerbe-t-il quand quelqu'un est engagé, de façon réelle ou présumée, dans la lutte contre le pouvoir. Le loger, lui rendre visite, l'inviter ou même lui parler,

tout cela comporte une menace et vous soumet à des alternatives extrêmes et absurdes qui sont la trahison ou l'héroïsme.

Dès que l'abus de pouvoir se fait par appropriation du code, on ne peut donc plus parler de rester indemne ou d'être affecté mais l'on doit se demander à quel niveau et de quelle façon s'intériorise l'instance tyrannique, voilà ce qui survient quand on passe de l'«abus du pouvoir» à l'«abus de pouvoir». C'est un processus qui, je pense, affecte tout le monde dans l'éventail des valeurs où se différencie chaque humain singulier : dignité et héroïsme opposés à soumission et lâcheté, bêtise ou lucidité pour répondre aux nouveaux défis. Coincés par ces alternatives sans issue, nous perdons du temps et nous dépensons de l'énergie afin de découvrir quelle est la bonne réponse, la bonne réaction face à l'irruption de la terreur qui nous capture. Idéologie de gauche ou de droite, position d'adhésion ou d'abstention sont des référents inégaux, radicalement différents dans un régime politique de pluralité ou dans un régime totalitaire, dans lequel la différence et le désaccord se payent réellement ou virtuellement en châtiment, martyr ou exclusion.

On peut de manière erronée croire que dans la relation à la terreur parée de son imposture juridique et institutionnelle, chaque sujet a individuellement le choix plus ou moins lucide de se plier ou de se révolter. C'est-à-dire que, reconnaissant ce qui arrive, il choisisse chaque fois une position de retrait, de soumission ou de combat. Cette croyance que l'on peut opter pour le combat, la soumission ou le retrait, fait du pouvoir un interlocuteur possible, avec lequel on peut parvenir à un accord, ouvrir un contentieux ou une dispute. Je pense qu'ici nous perdons de vue un élément essentiel, c'est comme si nous voulions qu'un enfant parle avec la maman qui veut le rendre fou.

Dès que le pouvoir s'approprie le code pour le pervertir et le corrompre, il supprime la polysémie de la diversité et du tâtonnement qui est propre à l'exploration d'une vérité incomplète et non définitive et qui laisse une place à la différence. C'est dans la suppression de la polysémie et dans son remplacement par les antinomies manichéennes de la vérité complète et monolithique que se trouve la source de la terreur. Que cela soit fait comme il y a des siècles par les Croisés d'un Dieu unique ou au nom d'un peuple élu ou,

comme ici et maintenant, au nom de la Doctrine de la Sûreté Nationale (DSN), c'est la haine de la différence qui autorise à mépriser et à tuer. Dans cette vérité monolithique comme principe directeur coïncident la haine politique, le racisme, le religieux et s'ordonnent les mécanismes même de la destruction.

C'est dans ces conditions que pour chaque analyste et chaque analysé se pose la question de la possibilité ou non d'une parole analytique <sup>1</sup>.

Il ne s'agit pas de chercher une réponse normative qui soit facile et certaine, mais justement de l'éviter et d'ouvrir la dimension légitime de la question. Il est aussi caricatural de dire que l'analyse est la même du temps d'Allende que de celui de Pinochet que de définir *a priori* la limite où la violence sociale rendrait impossible l'opération analytique, en méconnaissant la diversité des analystes et des analysés.

Dans le cadre de la diversité, on peut avoir affaire à un usage dogmatique de la théorie pour lequel on résiste à reconnaître quelque chose de neuf pour lequel on n'a pas de réponse évidente, usage que nous rencontrons dans l'application sans variantes du code freudien. Il s'agit, je crois, d'assumer, comme question oppressante, la question de comment et jusqu'où la parole de l'analyse reste possible, quand la haine de la différence et le règne de la vérité monolithique s'approprie l'espace social et, parfois, le subjectif.

Il ne s'agit donc pas d'un changement quantitatif des représentations de la violence mais d'un changement de logique et de code : pour le situer par rapport à une figure qui nous est familière, je fais appel analogiquement à ce que fait la mère du schizophrène avec la pensée et les propositions de son petit.

Quand ce type d'événement envahit la vie quotidienne et que son irruption crée une distorsion du code de convivialité, le fonction-

---

1. Octave Mannoni disait avec sagacité et humour que, dans des moments limites de perplexité, l'analyste pouvait et devait se conduire comme le président d'un parlement et, intervenir en disant : «Que la séance continue». J'ai utilisé ce recours de nombreuses fois et il me semble que c'est une tentation à éviter dans une situation où c'est la réalité (le réel) et non le fantasme qui est en jeu. Mais allez donc ici discerner les limites entre fantasme et réalité.

nement psychique alors se disloque. L'alternative quotidienne est entre la soumission à ces inoculations mortifères et la rébellion contre elle. Les désaccords de stratégie sur la façon de réagir à cette inoculation nous divisent et nous égarent. Par la manœuvre de l'appropriation du code, inductrice d'une perversion de la légalité, ils nous privent de la capacité de penser et de décider par nous-mêmes. La nouvelle logique ne comprend et n'impose qu'une discrimination où seule une manière de penser est innocente et inoffensive, toutes les autres étant coupables ou dangereuses ; telle est son unique qualité différenciatrice. Comme ce fut le cas pour les juifs dans l'Europe fasciste, pour les lépreux au Moyen-Âge, la néolangue (George Orwell) déguisée en Loi, désigne ce qui contamine, souille et superpose à la discrimination par la pensée quelque chose de plus primitif qui trouve ses racines dans la haine et dans la crainte.

La vocation totalitaire de supprimer l'opposant politique, provoque une résonance totalisante *dans le subjectif*. L'expérience de l'altérité, de la bonne distance dans la relation avec l'autre est menacée ou abolie et unifiée, agglutinée dans le même cataclysme de persécution. L'autre humain banalement porteur de toutes les ambivalences également humaines s'enferme dans la logique binaire de la victime et du bourreau. Dans ce parcours, la perception des différences s'effondre et disparaît dans la perception de la différence unique sur un mode paranoïaque. La question qui nécessairement se pose est : «Comment être du côté de ceux qui ne vont pas être exterminés, comment parvenir au discernement que privilégie l'alternative entre se sauver ou être en danger ?».

Changement de code : la Loi cesse d'être excentrique par rapport à ceux qui administrent et exercent le pouvoir, il y a des groupes ou des personnes qui, explicitement ou anonymement, l'incarnent. Il y a appropriation de signifiants qui prennent ainsi une autre valeur dans le code sémantique : «engagé», «marxiste», «communiste», «guérillero» deviennent des mots qui convoquent l'épouvante et la menace. De toutes les manières de dire que quelqu'un est quelqu'un, celle-ci prend une place et une valeur privilégiées : il ne s'agit ni de décrire ni de qualifier avec discernement. Il s'agit d'une définition qui convoque la menace virtuelle ou réelle, le châtement ou le martyr. Ce qui implique qu'il n'y a pas de défini-

tions autoplastiques mais alloplastiques. Des changements, donc, dans la relation avec la Loi et, par là même, avec la parole.

Quant à moi, je décrirai, comme un point de bascule du fonctionnement subjectif, ce moment où le pouvoir s'approprie la Loi en créant et en imposant l'imposture de son code avalisée par la menace du martyr. En termes autoplastiques, il n'y a pas de bonne issue ; il n'y a que tribut de douleur et d'angoisse. En termes alloplastiques, il y a l'issue — pour ceux qui le peuvent — de s'en remettre à l'engagement dans la lutte politique et à l'idéal collectif.

Ce qui est atteint dans la sphère interne est quelque chose de la relation avec la parole qui est constitutive de l'humain et qui le fonde ; l'inoculation de l'imposture de la Loi y impose une rupture ou un dysfonctionnement. Le jeu du Fort-Da est, pour le psychanalyste, le mythe fondateur quant à l'origine du langage. C'est un point inaugural, originaire, qui fonde la signifiante sur la perte et l'être sur la précarité et l'incomplétude. Ce point donne à l'acte de penser un espace de vacillation, d'équivoque et rend possible la diversité, la capacité de rire, de pleurer, de profiter ou d'avoir de la répugnance pour des choses différentes et de porter le singulier à l'infini, étant uniquement soumis à l'impératif du langage. L'imposture de la Loi des uniformes a pour vocation de nous dire la vérité monolithique et de nous priver de la capacité la plus humaine : celle de construire dans la vacillation.

Le discours qui prétend que l'on reste indemne : «*tout est comme avant*», me semble insoutenable parce que dénégatoire. Personne ne sort indemne de l'expérience de l'horreur. Soumis à l'état de menace, à l'imposture de la Loi et à son corollaire de défaillance de la parole, le psychisme doit payer le tribut d'une trace. Instituer cette trace comme énigme à résoudre, calmer l'intrusion hallucinante du traumatisme, rétablir la dissociation entre le passé et le présent qui ouvre à l'avenir et restituer l'expérience au niveau d'un souvenir pensable, sont les axes du travail thérapeutique. Chercher à connaître la façon dont chaque sujet et chaque génération s'approprient l'histoire en advenant à elle ou en la léguant, me semble être une voie de recherche à laquelle la psychanalyse ne peut se soustraire.

Dans la transmission du patrimoine mortifère qui est l'héritage de

tous, chaque élaboration, chaque signification laisse un reste indéchiffrable, incompréhensible, excessif. Je pense que là est le lieu spécifique du thérapeute, que là on peut resignifier le sujet souffrant, que là peut se définir le lieu du sacrifice et de l'idéal. Il s'agit de reconnaître ce moment où le dire est confession traumatique et répétitive et, quand il est l'aventure symbolique de l'élaboration. Il est question de reconnaître et de se demander quand le silence est un refuge face à l'intolérable qu'il nous faut respecter et quand il faut lui faire violence. La banalisation du dispositif analytique et de sa règle d'or peut aboutir à une reproduction en miroir, sur le mode traumatique, de la violence d'autres confessions. La stratégie du taire et du dire va plus loin que cette formulation ingénue. C'est encore plus difficile de dire ce que nous devons faire de la mémoire et de l'oubli, — qui sont tous deux nécessaires —, et qui cicatrisent l'horreur. Quelle est l'élaboration possible entre les différents vécus et l'incompréhensible ou l'indéchiffrable du non dit, du mal dit ou du dit en excès ? Comment les paroles qui transmettent la violence et l'horreur sont-elles ou non recevables ?

Quand donc les paroles constituent-elles des médiations et quand, donc, sont-elles des répétitions traumatiques ? Que peut-on mettre en rapport avec le mythe des origines ?

Le lieu d'errance de celui qui est mort ou de celui qui a souffert comme un héros doit être déplacé pour ne pas être un obstacle à la mise au monde du singulier de chaque sujet et de chaque génération qui s'approprient l'histoire en advenant à elle, et qui matérialisent ou qui incarnent les mythes de ceux qui les précèdent. Mais la façon par laquelle ceux qui arrivent désignent, nomment, habitent ce qui s'est passé, la dialectique des valeurs entre une génération et la suivante, ne relèvent pas de la simplicité du pamphlet politique. La prétention à la transparence est un piège tragique.

L'impossible à transmettre produit écart, distance ou rupture entre les générations, c'est un espace de vie. Le supprimer crée des fétiches inopérants. Entre la mémoire et la reconstruction du passé, il y a des omissions, des distorsions inévitables dans la parole parentale, cela produit des espaces vides, des espaces nécessaires qui sont comme des refuges face à l'intolérable, et un dire surgit pour lequel les limites entre l'aventure symbolique et la répétition traumatique ne se trouvent dans aucun manuel.

Le sujet qui nous interpelle est inépuisable, plein de douleur, rempli de cadavres et il semble nous entraîner vers une préoccupation scatologique. Et pourtant, si nous pensons l'horreur, ce n'est pas seulement pour rendre hommage à ceux qui souffrirent le martyre mais c'est surtout pour leur demander ou obtenir d'eux, pour notre réflexion, l'oracle qui nous permettra d'échapper aux automatismes de répétition et pour qu'ils ouvrent pour nous des lendemains un peu plus lucides où l'espoir trouvera sa place.

Entre le «*Vous, vous ne pouvez pas savoir*» des victimes et le «*Nous, nous ne le savions pas*» de l'holocauste, s'intercale la proposition omnisciente et mortifère du régime policier basé sur la torture : «*Nous savons tout*». A cette formule de terreur et de folie, nous ne pouvons qu'opposer humainement : «*Nous devons savoir quelque chose de cet impossible à savoir*».

### 3. *L'autoritarisme dans la société argentine et son rôle dans l'apparition de pathologies graves*

par Lia RICÓN

Je définirai l'autoritarisme comme une grave distorsion de l'autorité. L'un et l'autre constituent des modalités de l'exercice du pouvoir, mais ils se différencient par quatre points importants :

- a. les objectifs ;
- b. le type de pouvoir qui permettra leur concrétisation ;
- c. les conditions nécessaires à leur consolidation ;
- d. les conséquences.

Je décrirai les objectifs comme les supports, inévitablement redondants, de la satisfaction des aspirations narcissiques mesquines de ceux qui exercent l'autoritarisme. L'autorité, en revanche, se conçoit lorsque celui qui la possède a pu organiser les buts de sa tâche sans perdre de vue les intérêts collectifs de paix, de bien-être et de justice <sup>1</sup>.

---

1. «En définitive, ce n'est pas par la violence que se dominent les hommes mais par la sagesse de ceux qui en appellent aux désirs communs de bonheur, de paix intérieure et extérieure, de compréhension du monde où nous avons à vivre, sans pour autant l'avoir choisi.» (Bertrand Russel)

Pour ce qui est du pouvoir proprement dit, l'autoritarisme l'obtient par l'imposition d'un commandement, comme c'est le cas d'un individu qui a reçu la responsabilité d'une tâche. Le pouvoir, à l'intérieur duquel se développe et s'affermi l'autorité, est conféré par ceux qui le subissent ; son orientation est à l'opposé de celle de l'autoritarisme.

Nous dirons que l'assise de l'autorité et de l'autoritarisme exige un échange continu entre des interlocuteurs tenus pour valables de part et d'autre. Dans cet échange, celui qui détient l'autorité doit démontrer, inlassablement, par ses conduites, que sa pensée est cristallisée sur les intérêts collectifs, comme je l'ai mentionné plus haut. Par contre, l'autoritarisme, à partir de l'acte de désignation, n'inclut pas cet échange ; il s'établit d'emblée, par adjudication d'un commandement.

Il nous faut signaler enfin que l'instauration propre à l'autorité et à l'autoritarisme se produit à un niveau plus profond, résultat d'un processus étroitement lié aux aspects culturels et économiques des matrices sociales, et aux inter-jeux identificatoires avec les figures parentales.

D'une façon générale, l'autoritarisme, par son exigence d'obéissance aveugle, limite, annule et détruit les capacités individuelles. Il rend la société uniforme au moyen de promesses d'un ordre faux, de promesses de paix, paix qui n'est autre que celle des tombeaux. Ce sont là les conséquences de l'autoritarisme. L'autorité, par contre, en reconnaissant l'Autre comme un interlocuteur valable, promeut le développement autonome et la créativité. L'échange inhérent aux relations humaines se produit entre individus singuliers, non uniformisés, et qui ne peuvent être convertis en pièces d'un mécanisme qui leur est étranger.

## I. LE POUVOIR MILITAIRE EN ARGENTINE

Cette étude se réfère en particulier à la société argentine. Néanmoins, je pense que mon argumentation peut s'étendre à la plupart des pays latino-américains. Par ailleurs, l'histoire de l'humanité montre qu'à travers un certain exercice du pouvoir, tous les massacres et génocides exécutés massivement ont pu se dérouler dans

des sociétés qui avaient pour points communs la légalisation de l'ignorance de l'Autre et ses corollaires. C'est là une donnée qui me semble d'une importance primordiale. Je crois qu'elle n'a pas été prise en compte à sa juste valeur.

Je mentionnerai, à la suite, quelques données de l'histoire argentine, recueillies dans les dernières décennies et liées étroitement au pouvoir militaire et à ses conséquences. Sans ignorer l'existence d'autres autoritarismes, je suis persuadée que le poids de l'action autoritaire des Forces Armées mérite une considération toute particulière.

Une citation d'Alain Rouquié sur ce thème me servira d'introduction. Cet auteur nous apprend qu'en 1956, sur vingt États latino-américains, treize étaient gouvernés par des militaires. En 1975, plus de la moitié de la population totale du continent sud-américain vivait dans des États dont l'administration était contrôlée par des régimes militaires. En Argentine, depuis 1930, aucun président constitutionnel, issu d'élections libres, étrangères à la pression et au veto de l'Armée, n'a accompli jusqu'au bout son mandat de six années. Sur 42 ans, les militaires gouverneront le pays pendant 28 ans.

Je pense qu'il serait très utile que les Argentins puissent préciser quelle influence ont eue les gouvernements militaires sur la structuration de la famille, sur l'école et la société en général.

La première caractéristique des structures militaires est le respect et la considération pour l'obéissance. L'obéissance, telle que la conçoivent les militaires, s'est étendue d'une façon regrettable dans ses diverses et dangereuses manifestations. Elle a contaminé la société civile et a été tenue pour une vertu. C'est ainsi qu'un enfant, un élève, un citoyen obéissants et disciplinés sont très bien considérés. Je rappelle ici l'essai sur la désobéissance d'Erich Fromm qui s'est interrogé sur ce type de conduites. Il a mis en évidence que, dans tous les siècles, les rois, le clergé, les seigneurs féodaux et les patrons d'industrie ont persisté à assimiler l'obéissance à une vertu et la désobéissance à un vice. Cependant, même dans le mythe judéo-chrétien des origines, c'est la désobéissance d'Adam qui l'a singularisé de la nature dans laquelle il était immergé. Cette phrase de Fromm me semble riche d'enseignements :

«L'histoire humaine a débuté par un acte de désobéissance et il nous apparaît improbable qu'elle se termine par un acte d'obéissance.» A travers l'obéissance et la soumission exprimées dans l'union militaire corrompue par les préceptes de «subordination et valeur», on privilégie l'acte d'obéir tout en dépréciant l'acte de penser. L'enfant, l'élève, le citoyen sont amenés, comme le soldat, à obéir sans réfléchir.

Pendant toute la durée des gouvernements militaires successifs, nous avons entendu des discours «présidentiels» qui, tant du point de vue de leur structure linguistique que de leur ton martial, avaient des caractéristiques qui les rendaient différents de ceux prononcés par des présidents civils : ceci, indépendamment de leur contenu. Je ne néglige pas le fait qu'il puisse exister des exceptions.

La structure linguistique à laquelle je fais allusion est un aspect de la communication régie par un langage qui n'a pas été suffisamment élaboré, et qui reste cependant d'une importance capitale, puisqu'il permet une pénétration subtile par l'intermédiaire du registre symbolique. Sur ce point, l'analyse faite par Beatriz Lavandera est d'un grand intérêt. Son analyse porte sur un type de discours qu'elle nomme autoritaire/dictatorial. Elle prit entre autres exemples le Document Final de la Junte Militaire, diffusé à la radio et à la télévision le 29 avril 1983. Je la cite textuellement : «L'émetteur d'un discours autoritaire/dictatorial fait abstraction à un tel degré de son interlocuteur que ne pas le désigner nommément ne le gêne pas. Il se parle à lui-même et à tout un chacun. Si, à certains moments, il accorde une place à l'Autre, il le fait de façon négative, comme entre guillemets. Ses allusions à l'Autre sont incroyables, dévalorisantes, ironiques, imprégnées de moquerie... (...) Ce n'est pas le contenu qui rend ou non le discours autoritaire, mais les rôles assignés à l'émetteur, aux récepteurs et aux tiers mentionnés.»

Ce texte de Lavandera nous aide à comprendre dans quelle mesure nous sommes envahis par la structure du discours autoritaire. Ici, la difficile tâche de l'observatrice, incluse dans l'aire de l'observation, consiste à pouvoir repérer combien nous ont diminués l'auto-censure, la peur, et la nécessité de croire que l'ordre, le pouvoir et la générosité se trouvaient quelque part, avec leurs pleins droits.

Je sais que le discours autoritaire constitue seulement l'une des facettes de l'exercice de l'autoritarisme en tant que système ; je n'ignore pas que la totalité de l'individu est constituée par les conditions concrètes de l'existence dudit système. Nous ne pouvons cependant méconnaître que le discours est l'apanage de l'homme qui puisse sa quintessence dans le langage ; celui-ci, à son tour, est conditionné par le renvoi infini d'un signifiant à un autre. Il se fonde indéfectiblement dans l'indéfinissable. Toute exigence de cristallisation sur des termes précis, clos, met à mal sa condition même d'homme.

Le discours autoritaire ne considère pas l'Autre comme un semblable, un interlocuteur valable. Il prend sans cesse des précautions qui protègent du chaos, et qui promettent l'ordre et la sécurité. Il cherche même, de façon inefficace, à apparaître comme une expression de la pulsion de vie qui lutte contre les instincts de mort. Dans sa quête de «l'ordre, il oppose, sur un mode manichéen, obéissance aveugle à responsabilité, information à apprentissage. Le discours autoritaire clôture l'intelligence et la créativité ; il crée un état de paix qui est faux ; "fabrique" des individus qui auront perdu leur condition essentielle.»

L'enfant qui grandit à l'intérieur d'une société rigide est privé du droit humain fondamental qui consiste à pouvoir se distinguer comme sujet et à s'auto-déterminer. Une bonne illustration de l'effet inhibiteur produit par la «disparition» des individus — funeste point culminant de l'autoritarisme — réside dans ce raisonnement d'un enfant de «disparus» : «Je ne veux pas grandir ; car si je pense différemment des militaires lorsque je serai grand, ils me tueront.»

Un autre exemple, très clair, est tiré de la pratique d'un clinicien-thérapeute de groupe. Il délaissa cette forme de pratique, convaincu que ses arguments théoriques disqualifiaient son travail. Il faut souligner que les groupes, pour être des réunions de personnes, constituaient des cibles, visées par la répression politique. Au retour de la vie démocratique, ce clinicien prit conscience que ces arguments qui l'amènèrent à délaissé sa pratique de groupe, résultaient de l'auto-censure, uniquement. Ils ne correspondaient pas à son idéal théorique et technique.

## II. LE CAS SCHREBER ET LES EFFETS DU DISCOURS AUTORITAIRE SUR LA FAMILLE ET SUR L'ÉCOLE

Ce cas clinique exposé par Freud illustre clairement les possibilités dont dispose le discours autoritaire pour influencer très fortement la construction de la personnalité et l'apparition de pathologies graves.

Nous constatons malheureusement que l'Amérique latine ne constitue pas l'unique exemple des conséquences inhérentes au discours autoritaire. Les modèles éducationnels qui avaient cours dans son milieu socio-culturel deviendront la matrice de la pathologie du président Schreber, pathologie caractérisée par le délire fixé sur des idées de distorsion de la réalité ; cette distorsion ne peut être mise en doute. Nous accordant avec Freud et nous appuyant sur notre pratique clinique de patients psychotiques, nous pouvons dire que la base réelle de tout délire tire sa source dans l'histoire personnelle et groupale du sujet délirant. Ceci a été largement commenté par Morton Schatzman qui, à partir des citations du livre «Gymnastique Médicale» écrit en 1858 par D.G.M. Schreber — père du délirant juge —, examina en détail la relation entre les épisodes de l'enfance du patient et ses idées délirantes.

Les modèles éducationnels auxquels je me réfère sont concentrés dans une phrase du livre du docteur Schreber qui dresse une liste des règles d'éducation : «...parvenir à se rendre maître de l'enfant pour toujours». Cette phrase rend compte d'une intention constante de promouvoir la mise en place d'une situation psychique dans laquelle les jeux identificatoires avec les figures parentales s'organisent autour de la terreur du châtement due à la désobéissance à une loi incarnée pour toujours par une imago paternelle interdici-trice et inhibitrice de la créativité, de l'autonomie, du dissentiment. La nécessité d'obéir s'installe comme une expression de la soumission et non comme une règle normale dans la reconnaissance de l'autorité, de l'auto-conservation, du respect pour soi et pour l'Autre, de la quête d'un ordre partagé qui rendent possibles et satisfaisantes les relations interindividuelles.

### III. LA STRUCTURATION DU PSYCHISME DANS UN ÉTAT AUTORITAIRE

Je m'appuierai sur les circonstances à partir desquelles s'élabore le triangle œdipien, en prenant le modèle de la théorie lacanienne.

L'enfant au début de la vie, même inscrit d'emblée dans une culture et une famille, est immergé dans une relation-dyade avec la mère. C'est la mère qui rend possible la présence du père ; celui-ci établira les premières interdictions, la loi première, vécue imaginairement comme mise en œuvre, créée par le père. Le père est manifestement le maître absolu, capable d'énoncer la loi, remplaçant ainsi le pouvoir spéculaire de la mère. Ce père-là peut décider de la vie et de la mort de l'enfant, inventer toutes les lois ; il peut être lui-même la loi, à la manière d'un roi qui se placerait au-dessus de la création de la première Constitution écrite. Dans une troisième étape, ce père sera vécu comme quelqu'un qui devra reconnaître, lui-même, l'existence d'une loi adoptée et acceptée de tous et à laquelle il se soumettra, conjointement avec son fils. Il s'agit d'une loi à laquelle tous, directement ou indirectement, ont participé, loi élaborée sur la base des intérêts communautaires, à laquelle l'autorité est concédée. Le père qui en est le détenteur est obéi en tant que représentant d'une autorité qui le transcende.

Cela dit, ce processus s'accomplit dans une société où les garanties constitutionnelles existent. C'est là l'évolution attendue du lien œdipien qui fournit à chaque individu un modèle de développement incluant l'élaboration des règles, des conventions, des lois qui guideront sa vie. C'est dans ce contexte que le désaccord pourra naître, que la lutte ouverte s'organisera en vue de l'abolition d'une loi périmée et qui n'attire plus son accord.

Arrêtons-nous sur une société où la vie familiale et scolaire sont réglementées par l'emploi d'un discours autoritaire. La troisième étape du complexe œdipien que je viens de décrire ne peut se mettre en place puisque les conventions et les lois n'ont pas été élaborées par tous. Il existe un seul groupe qui s'érige en Loi, et que représente dès lors un père autoritaire qui n'admet aucune

forme d'autonomie et de désaccord. Il se produirait alors une structure psychique où les jeux identificatoires avec les figures parentales se cristallisent sur un état de dépendance à toute loi imposée du dehors.

Les mécanismes de défense — particulièrement en ce qui concerne les membres des familles de disparus — sont atypiques et surprennent par leur caractère homogène. Ils sont davantage liés au type de situation traumatique qu'à la personnalité qu'ils assaillent.

L'un des mécanismes de défense les plus fréquents a trait au clivage tel qu'on peut l'observer dans la psychose. Ce mécanisme de défense permet de préserver un aspect du psychisme qui touche à l'adaptation — adaptation prise malheureusement au sens de soumission. Cette partie du Moi s'accompagne d'une autre qui peut avoir une vague conscience de la scission qui s'opère.

*Exemple d'un cas clinique.* Il s'agit d'une femme de 35 ans dont la sœur est «disparue» depuis sept ans. Elles étaient très proches l'une de l'autre du fait, entre autres, d'une similitude de leur âge et de leur activité professionnelle. Comme dans tous les cas, elle n'a plus eu de nouvelles de sa sœur. Elle sait seulement que sa sœur a été «emmenée» de son lieu de travail. Aucune des deux n'était militante. La famille est catholique ; le frère aîné est prêtre. La patiente est directrice d'un conservatoire de musique. Au cours de ces dernières années, pendant lesquelles elle a entrepris une psychothérapie qui échoua, la patiente — que j'appellerai Maria — a eu recours aux devins, aux sorciers, aux astrologues et aux guérisseurs, comme l'ont souligné aussi Dunayevich et Pelento.

Je ne raconterai pas dans le détail l'histoire de cette patiente, ce qui serait sans doute fastidieux. Je soulignerai que les conduites adoptées n'ont pas été critiquées. Ces conduites sont impensables pour quelqu'un du niveau culturel de la patiente, qui a grandi dans une famille d'intellectuels chrétiens. Elle fut entraînée dans des recherches qui l'ont confrontée à des lieux inaccessibles, à des voyages extravagants. Elle a dépensé des sommes inouïes qui dépassaient largement ses possibilités financières. Il est difficile de comprendre comment cette jeune femme a refusé en bloc les preuves d'inutilité de ses conduites qui, toutes, connurent l'échec.

L'une des situations qui met en évidence le plus nettement la présence de ses croyances magiques concerne l'épisode suivant. Un membre de sa famille, plein de bonnes intentions, lui soumit cette idée : elle devrait déménager de la maison où vécut toute la famille avec la «disparue» et en prendre une autre, plus confortable et plus proche de la résidence d'autres membres de la famille. Ces derniers l'aideraient à se sentir moins seule.

La patiente rapporta cet épisode au cours d'une séance d'analyse et continua d'en parler au cours des séances suivantes, évoquant ses pseudo-difficultés qui firent échouer son projet de déménagement. Lors d'une séance ultérieure, elle me dit qu'elle avait omis de mentionner une partie du dialogue qu'elle eut avec le parent en question : «Je ne peux pas déménager car si C. (la sœur disparue) revient, elle va me chercher... elle ne me trouvera pas...».

Il ne s'agit pas là d'un raisonnement qui est spécifique à cette patiente ; c'est une formulation connue, une pensée quotidienne propre aux membres des familles de disparus qui auraient voulu laisser la maison où celui qui est absent a vécu. Il faut souligner l'intensité du traumatisme lié au fait, primordial, que la dictature a toujours nié l'existence de la disparition ; par conséquent, le domicile du disparu reste la seule connaissance réelle qui subsiste. Ceux qui «savent» par leur savoir irrationnel sont uniquement le «disparu» et sa famille, personne d'autre... puisque le «disparu» ne figure sur aucune liste ; il n'est ni vivant ni mort.

Dans le cas clinique exposé, il est évident que la patiente ressent la nécessité de conserver un lieu géographique unique ; lieu auquel sa sœur disparue peut recourir. Elle ne peut se détacher du souvenir de sa sœur, ce qui signifierait qu'elle accepte sa mort qui, du point de vue réel et rationnel, est indubitable. Si Maria, au-dedans d'elle, tue sa sœur, elle l'enfouit dans l'anonymat et le non-être pour toujours, comme si sa sœur n'était pas née, car il n'existe d'elle aucune trace : elle ne figure sur aucune liste de vivants ni de morts. Si elle la fait vivre, la culpabilité de son impuissance devient intolérable ; bien que sa vie continue, celle-ci tend à évoluer dans des conditions sous-humaines de folie, de perte de communication avec sa famille, par oubli, par repli, par désintérêt. C'est-à-dire que son désir de vivre dans de semblables conditions est répréhensible et le désir de mort sur son désir de vivre contribue à la tuer. Je met-

traï en parallèle son fantasme d'apparition de sa sœur disparue avec les connotations mortifères qui sont présentes dans le conte de la «patte de chèvre», objet-talisman qui favorise l'accomplissement des désirs de celui qui le possède. Rappelons ici les désirs présents dans ce conte. Le premier concerne l'extravagante somme d'argent qui apparaît comme une sorte d'indemnisation de la mort du fils qui fut déchiqueté par une machine. Ensuite, il y a la réapparition du fils qui se présente tel qu'il était au moment de sa mort, déchiqueté, et qui remplit ses parents d'horreur. Enfin, il meurt encore une fois pour ne pas vivre sa triste destinée.

L'exemple du conte de la «patte de chèvre» illustre ce qui arrive dans la famille du disparu, en particulier dans les cas où il n'y a pas de corps, ni d'acte de décès, ni de nom dans aucune liste. Il se produit une oscillation entre des désirs qui ont des résultats semblables au fantasme d'un même ordre que ceux que nous pouvons retrouver dans le conte. En reprenant en termes généraux ce que nous avons entendu dire par ces familles, nous pouvons retrouver la séquence suivante : si le désir est que le disparu soit vivant, ce qui apparaît terrifiant est le prix du risque de ce désir. D'une part, le membre de la famille a déjà parcouru un long chemin d'adaptations et de mise en œuvre de mécanismes de défense très coûteux pour pouvoir survivre au doute et à l'horreur. D'autre part, si le disparu est conçu comme étant encore vivant, il faudra se demander dans quelles conditions de désastre physique et émotionnel il pourrait se trouver, car sinon il serait en mesure de donner de ses nouvelles à sa famille. Son état serait la seule justification valable pour expliquer son silence. Si le disparu vit, il faut imaginer qu'il est dans des conditions moyennement normales et donc, s'il ne prend pas contact avec sa famille, il se transforme en agent de la torture psychologique exercée sur sa famille, et donc la remplit d'horreur. De toute manière, il est difficile pour la famille de concevoir une situation de ce genre. Ce désir est alors remplacé par un autre : on le désire mort. Mais ceci se rattache à un vécu de complicité avec les assassins, spécialement avec ceux qui ont exécuté l'ordre d'annihilation. Toutefois, il pourra arriver que l'identification ne se fasse pas avec les exécuteurs directs, car il est difficile de se reconnaître assassin d'un frère, d'un fils ou d'un époux et alors on l'attribuera à une destinée.

Il nous faut aussi tenir compte d'une fantaisie qui se rapproche de celle du conte et qui dans celui-ci peut faire apparaître absurde le montant payé. Je veux dire par là que, dans certaines familles, qui ont donné à leurs enfants l'habitude du travail et de la solidarité avec leurs semblables, quand ceux-ci furent enlevés de leurs lieux de travail ou d'études, l'idée d'absurde revient. Le paradigme de cette situation fut un massacre qui a eu lieu une nuit que l'on a nommée «la Nuit des Crayons», au cours de laquelle on a assassiné des adolescents qui manifestaient pour leurs droits d'étudiants. Le désir absurde serait le suivant : s'il ne s'était pas mêlé de «ceci», ceci étant par exemple une certaine exigence pour obtenir un billet d'autobus meilleur marché ou n'importe quelle autre requête d'étudiant, rien ne lui serait arrivé. Comment désirer qu'un jeune puisse ne pas écouter les enseignements qui le conduisent à lutter pour la justice ou la solidarité et faire respecter ses droits ?

Ces images pénibles sont fréquemment rêvées par les membres des familles qui ne peuvent tuer leur «disparu» à l'intérieur d'eux-mêmes. Les vicissitudes de ce clivage, telles que je les ai mentionnées dans le cas clinique exposé, ne revêtent pas le même caractère d'intensité pour ceux qui n'ont pas eu à pleurer la disparition d'un des leurs. Cependant, il est important de signaler que l'appartenance à une société qui rend possible la disparition des individus — comme ce fut le cas particulièrement en Argentine — crée le recours indispensable à des défenses-clivage, à des degrés différents, et à des défenses-négation des risques qu'implique le seul fait d'exister. Sans ces mécanismes et la dépense énergétique qui les accompagne, il ne nous aurait pas été possible de survivre ni de poursuivre une activité professionnelle. Je cite une phrase d'une mère de disparu qui condense l'ambiguïté de la douleur, ce dont j'ai tenté de rendre compte : «Il s'agit d'une douleur qui tue et qui ne permet pas de mourir.»

Il existe un type d'angoisse particulier, plus intense chez les victimes directes. Pendant le «Processus»<sup>1</sup>, la majorité de la population en a été affectée à partir du moment où les mécanismes de négation et de clivage n'ont pu s'organiser pour des raisons diverses.

1. Terme utilisé en Argentine pour parler de la période de la dictature militaire. L'expression complète, formée par la Junte, est : Processus de Réorganisation Nationale (N.D.E.).

L'angoisse en question n'est pas l'angoisse de castration, comme c'est le cas pour les structures névrotiques dans lesquelles le conflit apparaît toujours lié aux situations œdipiennes. Il ne s'agit pas non plus d'une angoisse de morcellement telle qu'elle existe dans les structures psychotiques. On se rapprocherait plutôt d'une angoisse typique des états-limites, sans que la personnalité qui en souffre puisse vraiment se ranger dans ce cadre nosologique. Ce qui prévaut dans le type d'angoisse qui nous occupe, c'est la peur de perdre un objet très fortement investi.

Maria me rapporta un rêve qui illustre bien cette situation de perte. Elle rêve d'une chatte qu'elle tente de caresser ; elle voudrait me l'amener. La chatte possède apparemment un beau poil, mais quand Maria s'approche d'elle, elle constate une énorme cicatrice. Ce qui la terrifie c'est que, sous la cicatrice, il n'y a qu'un trou qu'elle associe à quelque chose de compact, qui pousserait la cicatrice hors du trou et qui produirait de la douleur. Les associations se réfèrent abondamment à des catastrophes, sources du trou. Une réduction au concept de castration ne me paraissait pas être une formulation pertinente ; le «trou» fut interprété comme le représentant de la perte. Les deuils qu'ont à effectuer nos patients en général possèdent leurs caractéristiques propres, leur travail de deuil est connu et prévisible. Chez les membres des familles des disparus, nous continuons de rechercher quels peuvent être les aspects psychiques qui fondent leur travail de deuil. (Ce sujet est plus spécialement étudié dans le chapitre 4, de Dunayevich et Pelento). Nous bâtissons des hypothèses de travail sans savoir si elles deviendront opératoires. Nous avons affaire à des situations embrouillées où il n'y a pas d'issue possible vers un état de bien-être.

Dans les structures de type état-limite, les manques datent des premiers moments du développement et marquent vraisemblablement les personnalités déjà affectées dans leurs possibilités d'évolution. Chez ceux qui connaîtront la répression politique, ce qui prédomine c'est, non seulement la spécificité du traumatisme, mais encore la constance, dans le temps, de la torture psychique. Il est indispensable de mentionner ici le concept de traumatisme tel que l'a formulé Freud dans ses notes de la traduction du livre de Charcot *Leçons du Mardi* : un traumatisme pourrait se définir comme une amplification de l'excitation à l'intérieur du système

nerveux à laquelle celui-ci ne peut plus suffisamment répondre par le biais d'une réaction motrice.» Dans une autre étude, *Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques* (1893), Freud écrit : «N'importe quel événement provoqué par les effets pénibles de la peur, de l'angoisse, de la honte ou de la détresse psychique peut devenir un traumatisme. La sensibilité de l'individu influence le sort assigné à l'événement : il peut prendre un aspect majoritairement traumatique.» A partir de ce point de vue émis par Freud, nous pouvons dire que n'importe quel processus psychique peut se rompre, dès lors que le choc est suffisamment intense ou que la tension produite est maintenue.

Une autre observation, surtout généralisée dans la partie de la population qui ne fut pas directement victime du système autoritaire, concerne l'indifférence. Cette conduite peut se traduire par un dicton argentin, même si ce dernier apparut dans le langage courant bien avant l'instauration de la dictature. Je me réfère au célèbre dicton «Ne t'en mêle pas», issu du statut d'étranger subi par nos ancêtres immigrants, à l'époque où s'abstenir de participer aux événements locaux était qualifié d'attitude prudente. Cependant, ce dicton se renforce pendant la dictature, et son sens était plus que jamais explicite. Il est facile d'imaginer l'isolement dont a eu à souffrir la famille proche des disparus ; isolement causé non seulement par les amis et les relations, mais aussi par les membres de la famille étendue.

Psychanalytiquement, ces conduites peuvent s'entendre comme une expression de la nécessité de recourir à un retrait narcissique, afin de se préserver de l'attaque de mort émise à l'encontre de l'identité. Ce type d'attaque se caractérise par l'impossibilité d'acquiescer une autonomie instituée par l'obligation d'obéir à tous les ordres. L'identité apparaît alors si vulnérable et si fragile qu'il faut la protéger des agressions extérieures. N'importe quel affect excessif met en danger les inestimables conditions d'équilibre soumises irrémédiablement à cet ordre et à cette paix fondamentalement faux, offerts par ceux qui croient pouvoir reconnaître le «Bien Suprême». L'Église — particulièrement l'Église argentine — et l'Armée sont des institutions où les règles rigides et l'ordre peuvent convaincre d'une pseudo-sécurité et d'une pseudo-paix.

#### **IV. LES PATHOLOGIES GRAVES, LES «PSYCHOTIQUES DE LA CULTURE»**

La prise en compte de l'autoritarisme en tant que cause du déclenchement de pathologies graves comporte un premier écueil dû à l'intérêt pour les modèles psychiatriques qui ont prévalu particulièrement au début de cette spécialisation, qui était une des ramifications des Sciences Médicales.

Les concepts psychanalytiques aussi sont imprégnés des modèles médicaux dominants qui occultent les traits essentiels de l'homme, et qui caractérisent quelques-uns des tableaux psychiatriques les plus graves. L'insistance de Lacan autour du concept d'automatisme de Clérambault en est un exemple.

Le concept de psychose aurait dû suivre une voie plus étroitement liée au social, n'eut été le paradigme des sciences, considérées alors comme la base de la pratique médicale, déterminée par la découverte du «spirochète pâle» (Schaudin, 1871-1906). Des espoirs de répertorier les maladies dont la cause se trouve dans le corps anatomo-psychologique seront fomentés. Les mêmes espoirs se porteront sur l'évolution prévisible de la maladie, l'anatomie pathologique connue et sur un traitement causal. Le «regard» du médecin — pour reprendre une expression de M. Foucault — très imprégné de cette découverte de Schaudin, s'est enfermé dans un paradigme qui escamota la première allusion à la psyché (souffle, âme) qui apparut dans la définition de Feuchsterleben, définition qui s'appuie sur les conséquences liées aux aspects singuliers de l'individu.

L'esprit de l'entité nosologique nous poursuit comme un fantôme dont nous n'aurions pu nous délivrer entièrement, même après l'apport définitif issu de la rupture épistémologique freudienne de 1900. C'est à cause de cet héritage que, dans les grilles causales productrices du phénomène psychotique, on méconnaît cet aspect de la réalité qui fait partie indubitablement du patrimoine humain : je veux parler de l'Autre en tant que semblable. Cette notion figure dans la psychanalyse parmi ses différents courants théoriques. Cependant, elle ne s'est pas suffisamment développée.

Le concept freudien de psycho-névrose narcissique, opposé à celui de névrose de transfert, permet de distinguer un type de conflit où la réalité externe joue un rôle important. La primauté attribuée à la réalité interne dans les modèles de la métapsychologie a contribué à minorer cette réalité nommée factuelle, matérielle, externe ou objective, qui est cependant présente dans les écrits théoriques et cliniques de Freud. Je pense à un paragraphe de *Malaise dans la Civilisation* (1929) dans lequel Freud mentionne les trois lieux qui peuvent être la source de notre détresse : le corps même, voué à la décadence et à l'anéantissement, le monde extérieur et les relations interindividuelles. A propos de cette troisième source de souffrance, je le cite textuellement : «La détresse qui émane de cette troisième source n'est peut-être pas plus vivace que les autres ; nous avons tendance à la considérer comme une somme plus ou moins gratuite, bien qu'elle puisse être un destin inéluctable comme l'est toute autre détresse.»

Je mentionnerai également des travaux psychanalytiques ultérieurs qui se sont occupés des troubles dits «états limites» ou à «caractère psychotique», «partie psychotique de la personnalité» (Glover, Kernberg, Rangell, Frosh, Bleger). Chacun de ces auteurs a fourni des apports d'une grande utilité à la compréhension structurale de ces «psychotiques de la culture».

Les travaux de P. Aulagnier sont particulièrement pertinents, tel son concept nommé «état d'aliénation». Une des caractéristiques de ce processus réside dans l'ignorance de cette aliénation par l'individu qui en souffre. Cet état ne peut être mis en évidence que par un tiers, ce qui lui attribue un caractère d'irréductibilité par rapport au contenu de l'aliénation. Rappelons-nous que dans les descriptions classiques des idées délirantes, l'élément de base est jugé comme un caractère irréductible à la preuve de la réalité.

Ce qui apparaît prépondérant dans les formulations théoriques des autres auteurs — sauf dans le cas de P. Aulagnier — c'est leur tendance à réduire leurs analyses au niveau de l'intra-psychique. Cette tendance fait courir le risque de se fixer dans l'innéisme. L'influence de la réalité externe — surtout en ce qui concerne l'inscription de l'individu dans le discours de sa famille, de sa culture, de sa classe sociale — demeure dans l'ombre et insuffisamment considérée sur le plan théorique.

Examinons maintenant à quel traitement de la réalité ces «psychotiques de la culture» ont recours. Un des aspects fondamentaux touche à l'ignorance de l'Autre en tant que représentant de la réalité externe.

La pratique clinique nous montre que dans les décompensations psychotiques des structures états-limites, il existe aussi un traitement différent de la réalité externe et de l'Autre. Ces patients, même dans les moments les plus critiques de distorsion de la réalité, réagissent à une épreuve de réalité qui se réfère à la réalité externe, tangible, qui émet une résistance matérielle. Il en va tout autrement lorsque ce qui est en jeu concerne des personnes investies comme objets indispensables pour satisfaire des besoins narcissiques. La relation avec les personnes comporte toujours les mêmes caractéristiques de méconnaissance quant à leur condition d'interlocuteur valable qui, d'emblée, doit être attribuée à l'Autre.

Dans les décompensations à dominante dépressive, il faut aussi noter le manque de considération pour l'Autre ; la capacité de se préoccuper de l'Autre, d'avoir de la peine, fait défaut. Les auto-reproches sont absents et ils semblent être remplacés par un sentiment de solitude. Il s'agit là d'un repli narcissique qui ferait obstacle à la possibilité de se lier avec un Autre.

Il est important de souligner cet aspect de la réalité qui devient flagrant dans notre culture lorsque l'homme s'éloigne de la nature ; lorsqu'il passe irrévocablement d'une conception cosmo-centrique du monde mythique à une vision anthropocentrique ; lorsqu'il passe du «être» comme condition nécessaire à la vie, à l'exigence «d'être», être quelqu'un qui produit quelque chose, dans le sens de s'inscrire dans la société de consommation en relation avec les autres.

Ce qui différencie la structure états-limites de celles des «psychotiques de la culture» c'est que, généralement, la vie de ceux-ci ne dévoile pas de décompensations. Leur structure apparaît plus rigide. Du point de vue d'une perspective individuelle, ils présentent une certaine cohérence interne et leur vie psychique est organisée par rapport à des objectifs futurs fixés par les jugements de valeur. La pathologie fait ressortir justement que ces dits juge-

ments englobent seulement une élite qui rejette tous ceux qui ne les intègrent pas.

Ils possèdent des qualités intellectuelles qui leur valent du succès dans plusieurs domaines. Ils peuvent séduire et convaincre par l'intermédiaire de moyens persuasifs illicites qui aboutissent à envahir la personnalité de l'Autre. Les individus avec ce type de personnalité faillissent fondamentalement à reconnaître celui qui ne partage pas leurs règles de vie sur les plans idéologique, matériel, religieux, technique, comme un semblable. Ils se représentent le monde comme au temps des Grecs anciens où les esclaves mouraient, étaient torturés sans provoquer la moindre culpabilité, et les citoyens grecs jouissaient des privilèges de l'altérité.

Il serait possible de situer ces individus à l'intérieur de structures psychotiques qui permettent d'établir un lien avec la réalité. Un exemple en est donné par la catégorie des tortionnaires que j'ai décrits comme déterminés, sur le plan individuel, par la persistance, chez l'adulte, des caractéristiques de la pulsion de domination telle qu'elle existe chez l'enfant. J'ai adopté le modèle théorique freudien de cette pulsion. Autrement dit, ce type de tortionnaires peut être situé au sein d'une dialectique aliénée du maître et de l'esclave.

Tous utilisent les formes d'anéantissement des êtres en accomplissement d'ordres qui émanent d'eux-mêmes ou des autres mais qui, toujours, se nourrissent d'idéologies d'élites qui s'octroient, de façon manichéenne, la propriété du «Bien Suprême». Ils se sentent autorisés, en eux-mêmes, à juger les autres en fonction de leurs règles. Au service de théories nationales ou importées, ils n'ont aucun scrupule à détruire ce «mal présumé» niché en ceux qui ne partagent pas leur idéologie. Ils ne consultent pas de spécialistes, à l'instar des délirants paranoïaques, aux convictions fermes. Ils peuvent, de plus, prendre un aspect trompeur : celui de «sépulcres blanchis». Ils ignorent les dangers et les sentiments communs à l'humanité : le dégoût, la compassion, la tendresse. Ces opinions se situent au-delà de n'importe quelle épreuve de réalité qui contredit la position adoptée. En général, ils ne sont pas les acteurs directs de l'anéantissement et de la torture.

Les descriptions de ces personnalités-là ne se trouvent pas dans les

X ouvrages de psychiatrie, mais dans ceux de l'Histoire. Nous en prenons connaissance dans des récits anciens, quasi mythiques, sur les pseudo-exploits guerriers et, sans solution de continuité, dans tous les gouvernements militaires d'Amérique latine. Dans notre pays, après le jugement des Commandants de la Junte Militaire, avec d'irréfutables preuves quant aux préjudices causés non seulement aux victimes explicitement désignées, mais à toute la société, ils continuent à camper dans la même position : ils argumentent leur défense sur leurs seules intentions de sauver le pays, d'être des soldats et de fidèles catholiques.

Je ferai les hypothèses suivantes quant à leur structure psychique : je considère que le noyau de ces personnalités est constitué par leur incapacité de développement autonome, car ils n'ont pu se soustraire à une situation œdipienne dans laquelle le père figure la Loi par sa présence et non comme celui qui doit la faire respecter et qui s'y soumet s'il la juge juste.

Ces personnalités sont imperméables à l'épreuve de la réalité, parce qu'elles reçoivent, comme les délirants, la certitude d'expériences précoces, équivalentes de l'ordre symbolique, et qui surgissent des vécus corporels (G. Pankow). L'angoisse consécutive à un milieu hostile qui n'accepte pas les règles (c'est ce qui est arrivé lors du jugement des Commandants de la Junte) peut s'exprimer à travers le langage corporel, par des maladies psychosomatiques (l'ulcère gastro-duodéal en est l'une des plus courantes).

La seule relation objectale possible s'appuie sur le narcissisme sans qu'un lien avec un objet distinct et indépendant puisse se réaliser. L'autre, ayant la qualité de semblable secondairement, est celui qui dans la dialectique aliénante du maître et de l'esclave peut occuper la place de l'esclave : il reste ainsi sous la domination du maître afin de garantir son existence.

Ce type de pathologie, strictement lié au social — j'entends par là qu'il n'apparaît que dans l'espèce humaine — soutient, comme l'un de ses traits les plus marquants, le discours autoritaire dans la famille, à l'école et dans les différentes strates de la société.

Pour être plus claire, je vais préciser les caractéristiques qui nous permettront de différencier ces pathologies de celles des structures borderlines.

Borderline	Psychotiques de la culture
– Stade pervers polymorphe de fixation de la libido	– Stade de pulsion d'emprise
– Ruptures de cadres psychotiques et névrotiques	– Pas de ruptures
– Indéfinition de l'identité	– Identité définie, organisée autour de normes de leur élite
– Vie désordonnée avec éventuels succès éphémères dans diverses aires	– Vie ordonnée avec succès dans la même aire
– Les catégories du social sont incluses de la même manière que dans d'autres pathologies	– Le concept social d'altérité est au centre de la structuration de ces personnalités.

Je ferai une dernière remarque pour tenter de comprendre cette soumission à un pouvoir universel et à un ordre établi. Son origine, très claire dans la pratique clinique, s'établit dans la fragilité et le manque de défense humaine. Il est souvent trop difficile d'accepter cet état d'incertitude quant à nos origines, nos raisons de vivre, notre fin. Nous percevons les notions d'infini et d'éternité ; pourtant nous sommes vulnérables et mortels. Les idéologies religieuses, et toutes les abstractions, prétendent extraire l'homme de cette condition-là et lui donner une sécurité au-delà de sa misérable et «stupide» existence.

Qu'arrive-t-il lorsque quelqu'un agite la menace de mort comme inhérente à la dissension et promet simultanément l'ordre, la paix, la sécurité, la vie éternelle... en échange d'une obéissance conditionnelle ? Les chants de ces sirènes nous donnent l'illusion qu'elles réussiront à nous sauver de la destruction. Dans ces conditions, la neutralisation, cette «bonne aventure» se révèle très ardue, avec la triste certitude qu'elle devra dépendre de nos propres forces.

## 4. *Les vicissitudes de la pulsion de savoir dans certains deuils spéciaux*

par Julia BRAUN DE DUNAYEVICH et Maria Lucila  
PELENTO

*«Savoir, c'est l'ordonnancement de ce  
qu'une époque peut dire (ses énoncés)  
et voir (ses évidences).*

M. Foucault. *Les mots et les choses.*  
Gallimard, 1960

Il y a eu au xx<sup>e</sup> siècle deux événements dont l'exceptionnelle gravité produisit des effets qui obligèrent les psychiatres et les psychanalystes à faire face à de nouvelles réalités cliniques : l'holocauste juif et le génocide d'Hiroshima.

Le «syndrome du survivant», comme le «syndrome du survivant à des situations extrêmes», montrent l'effort réalisé dans le champ psychopathologique, afin de pouvoir délimiter le type de dommages psychiques que ce genre de catastrophes sociales provoque (Niederland, 1968 ; Lifton, 1976 ; Kijak et Funtowicz, 1980 ; Suarez, 1983).

Plus récemment, des psychologues, des psychiatres et des psychanalystes ont étudié les problèmes posés par les tyrannies d'Amérique latine. Les recherches se sont centrées sur certains sujets par-

ticuliers, liés aux différentes modalités locales de violation des Droits de l'Homme, à savoir : les conséquences dérivées de l'emprisonnement clandestin prolongé, de la torture, de la relégation<sup>1</sup>, de l'exil et du retour, des états prolongés de menace et de terreur, etc. Une vue d'ensemble sur les recherches réalisées montre qu'elles sont axées sur deux genres de questions.

1. Celles qui concernent les souffrances subies par les victimes directes : survivants des camps d'extermination, des camps de concentration, de l'explosion atomique d'Hiroshima, les torturés, etc.

2. Celles qui ont trait au problème posé par les deuils et leurs répercussions, ce qui, dans le cas de l'holocauste juif, a été étudié pour la deuxième, la troisième et même la quatrième génération.

Nous proposons de contribuer à l'étude du second problème, celui des deuils et de leur processus d'évolution, en relation avec le phénomène spécifique de la «disparition». Le terme de «disparition» se rapporte en Argentine à une méthode d'assassinat des personnes qui apparaît dans le contexte historique particulier instauré par le terrorisme d'État entre 1976 et 1983.

Dans la mesure où les deuils dont nous allons nous occuper sont des deuils consécutifs à cette forme de perte, nous pensons qu'il est nécessaire de décrire cette méthodologie de la «disparition», et le genre de discours autoritaire qui s'est développé pendant l'époque où elle fut pratiquée.

## **I. LE PHÉNOMÈNE DE LA «DISPARITION»**

La disparition en tant que méthode de répression idéologique impliqua la séquestration, l'arrestation clandestine et pour finir le meurtre d'adultes, d'adolescents et d'enfants appartenant à différentes origines socio-culturelles ou politiques (il pouvait s'agir ou non de militants politiques).

---

1. La relégation est une méthode répressive dont s'est servie la dictature chilienne. Il s'agit du déplacement forcé d'une personne d'un lieu à un autre, à l'intérieur du pays même.

Ces séquestrations ont été réalisées selon des procédés très souvent sanguinaires, par des individus portant des uniformes ou des vêtements civils et qui pouvaient ou non être identifiés comme faisant partie des forces de sécurité. Ces procédures étaient effectuées dans les maisons, sur les lieux de travail ou sur la voie publique. La caractéristique essentielle est qu'après la séquestration, il n'a pas été possible de retrouver aucune référence sur la personne séquestrée, ni sur ceux qui ont agi lors de la séquestration. Il n'y avait aucune autorité compétente qui voulût rendre compte du fait ni le reconnaître et, encore moins, s'en rendre responsable.

La préface de l'écrivain Ernesto Sábato au livre *Jamais Plus* (1984) décrit de façon dramatique les effets de cette méthodologie qui fut employée par le terrorisme d'État ; en Argentine, une quantité indéterminée de personnes — environ 30 000 — se trouvent, à ce jour, dans la situation de détenues-disparues (E. Sábato, 1984).

E. Sábato écrit : « Enlevés par la force, ils ont cessé d'avoir une présence civile. Qui étaient exactement ceux qui les avaient séquestrés ? Pourquoi ? Où étaient-ils ? Il n'y avait aucune réponse précise à ces questions : les autorités n'avaient jamais entendu parler d'eux, ils ne se trouvaient pas dans les cellules de leurs prisons, la justice les ignorait et les *habeas corpus* gardaient, pour toute réponse, le silence. Autour d'eux s'installait un abominable silence. Il n'y avait jamais un responsable arrêté ni de lieu de détention clandestine individualisé, non plus que l'annonce de sanctions envers les coupables des délits. »

Ainsi s'écoulaient les jours, les semaines, les mois et les années d'incertitude et de douleur des pères, des mères et des enfants, tous aux prises avec des rumeurs, se débattant avec des attentes désespérées, des questions innombrables et inutiles, suppliant des personnes influentes, des officiers de l'une des Forces Armées, que quelqu'un leur recommandait, des évêques et des prêtres, des commissaires de police. La réponse était toujours négative.

## II. LE DISCOURS AUTORITAIRE PROGRAMMÉ ET UTILISÉ PAR LE TERRORISME D'ÉTAT

La description de E. Sábato dévoile une organisation sociale structurée autour d'un pouvoir monopolistique et génocidaire. La preuve

en apparaîssant dans les réponses que les différentes autorités fournissaient aux membres de la famille. Pendant les deux premières années environ, la réponse était généralement négative («il n'est pas ici» ; «nous ne savons rien», etc.) ; ensuite, le discours officiel, par l'intermédiaire de ses différents représentants, s'est exprimé dans les énoncés suivants :

- «Les disparus sont des personnes auto-disparues ou auto-exilées» ;
- «Ils ont été tués par leurs propres coreligionnaires ou se sont suicidés» ;
- «Leur réhabilitation a lieu dans des établissements spéciaux en vue de leur réinsertion sociale» ;
- «Une guerre a eu lieu et comme dans toute guerre, il existe des disparus».

Ce pouvoir monopolistique fut accompagné d'un dispositif de légitimation fort complexe, composé de deux instances différentes mais interdépendantes. Tout d'abord un discours autoritaire est présenté comme le décrit L. Ricón.

Par ailleurs, le discours de l'ordre s'insère dans des pratiques extra-discursives comme, par exemple, les cérémonies, les répartitions d'espaces, les bruits et les silences qui «mettent l'homme en rapport avec la solennité de la parole» (E.E. Mari, 1986). Toutes ces pratiques se constituent en techniques de sollicitation et de manipulation du psychisme.

Quelle a été la réaction de la société ? Une partie de celle-ci, guidée par des raisons de survivance et pour éviter la douleur provoquée par la perception et par la pensée du système social répressif dans lequel elle se trouvait plongée, choisit plutôt de courber le dos et de s'aliéner au discours énoncé par le pouvoir (P. Aulagnier, 1979). Un autre secteur de la société faisait partie du même système répressif que celui du pouvoir militaire. D'autres groupes sociaux se sont rendus compte plus clairement de la politique instaurée par le terrorisme d'État, ou ont été, pour des raisons diverses, brusquement arrachés à leur état d'aliénation.

Ces deux derniers groupes comprennent les témoins et les victimes

directes et indirectes du pouvoir génocide. Parmi eux, se trouvent les familles des disparus.

### III. LE PROCESSUS DU DEUIL CHEZ LES MEMBRES DES FAMILLES DE DISPARUS : UN DEUIL SPÉCIAL

La description présentée ci-dessus circonscrit un moment historique et social particulier, marqué par une accumulation d'événements à effets traumatiques intenses.

Ces événements empêchèrent l'accomplissement de certaines prémisses que nous tenons pour établies dans les deuils habituels et qui permettent que le processus du deuil ait lieu :

— «La connaissance directe ou le renseignement approprié au sujet de la mort de la personne et de la cause de sa mort ;

— «L'existence de certains éléments symboliques parmi lesquels nous pourrions introduire les rites funéraires, les pratiques communautaires et une réponse sociale adéquate.

La première de ces conditions est en relation avec ce que Freud a appelé «épreuve de réalité». Freud, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, écrit : «Le deuil apparaît sous l'influence de l'épreuve de réalité, qui exige, d'une manière impérative, que l'on se sépare de l'objet qui n'est plus» (S. Freud, 1926).

Cependant, dans les situations courantes de perte d'un objet aimé, le moi dans un premier temps, tend à nier une partie significative de la réalité. Les expressions utilisées dans de telles circonstances, telles que «c'est impossible», «je ne peux pas le croire», rendent compte de ce que Freud a appelé la «résistance compréhensible du moi à suivre l'exhortation de l'épreuve de réalité qui exige de retirer la libido de l'objet parce que celui-ci n'existe plus» (S. Freud, 1915, 1917).

Ce déni du moi à admettre une réalité douloureuse constitue une sorte de délai, à condition qu'il soit modéré et pondéré : l'appareil psychique dispose ainsi d'un certain temps pour s'approcher d'un savoir douloureux. Et, par ailleurs, les jugements mêmes dont nous

avons parlé auparavant, permettent à l'appareil psychique d'acquiescer un certain savoir au moyen du symbole de la négation.

En ce qui concerne les deuils spéciaux, les jugements d'attribution, comme ceux de déni, sont entravés. La seule chose dont puisse rendre compte l'épreuve de réalité est que l'objet a été séquestré, dans les cas où les membres de la famille ont été témoins, ou qu'il a disparu s'ils n'ont pas été en mesure d'être témoins de la séquestration. Mais il est impossible d'affirmer si l'absence est momentanée ou irréversible, s'il s'agit d'une séquestration ou d'un meurtre.

Paradoxalement, dans une situation où le droit cesse d'être en vigueur, le terme «absent» recouvre tout son sens juridique. Du point de vue du Droit, «absent» signifie «une personne dont on ignore si elle est morte ou vivante» (Dictionnaire de la Langue Espagnole, 1984). L'incertitude remplace donc dans ces cas les jugements d'attribution et de négation.

Sans le support du symbolique, l'objet disparu acquiert une représentation fantasmatique dans le psychisme. L'imaginaire social a recueilli cette représentation, comme il a été possible de l'observer dans les silhouettes humaines sans visage, dessinées sur les pancartes portées par les membres de la famille, lors des marches pour les Droits de l'Homme.

C'est ainsi que le vide qui, dans un tout premier temps, occupe la place de l'absence, est immédiatement peuplé par des démons et des fantasmes (S. Resnik, 1985). Comme l'affirme Freud, il s'agit là de représentations qui font glisser les vécus vers le champ de l'inquiétante étrangeté (S. Freud, 1919). Ces mêmes représentations prennent le caractère obsédant qui révèle que le fonctionnement psychique va dans le sens de la répétition. Fréquemment, leur représentation dans le psychisme est celle d'une torture à laquelle il est impossible de mettre un terme.

Sur ces bases, nous allons analyser certains éléments symboliques que nous avons émis comme postulats, ceux qui ont trait aux prémisses nécessaires au déclenchement du processus de deuil et qui sont propres à le soutenir. Ceci nous servira de fil conducteur qui nous permettra d'apprécier les effets que le démembrement et l'absence produisent dans les deuils spéciaux.

Parmi ces éléments, certains occupent une place prépondérante : les rites funéraires sont profondément associés aux soins prodigués au cadavre. Les anthropologues et les sociologues affirment que les soins dispensés au cadavre, l'interdiction de l'inceste et du cannibalisme représentent les trois faits qui permettent d'accéder à la culture.

Leur signification inconsciente a été étudiée par Freud dans *Totem et Tabou*. De ce texte se détache l'idée que les rites funéraires permettent aux membres de la famille de bénéficier d'un effet cathartique et organisateur des investissements d'amour, de haine et de culpabilité (S. Freud, 1913 ; M. Kijak et M.L. Pelento, 1985).

Outre les rites funéraires, il existe d'autres pratiques communautaires : les rites de passage, les condoléances, les cérémonies mortuaires ont favorisé de tous temps la reconnaissance de la mort et des attachements que cette dernière éveille. De nos jours, les recherches menées par les sociologues, les historiens et les psychanalystes s'accordent toutes à affirmer que ces pratiques sont indispensables, dans la mesure où elles extériorisent la situation du deuil et contribuent à son élaboration (G. Gorer, 1965, P. Aries, 1978 ; C.M. Aslan, 1978).

Dans le cas des deuils spéciaux, le terrorisme d'État crée des situations où aucun de ces éléments n'est présent. Lorsque le cadavre disparaît, les membres de la famille se voient privés du support qu'eux fournissent les rites funéraires. Étant donné qu'ils ne peuvent avoir lieu, les membres de la famille sont obligés de tolérer dans un espace psychique un mort sans sépulture (M. Kijak et M.L. Pelento, 1985).

Parallèlement à ce qui vient d'être décrit, la méthodologie de la disparition crée un vide de la fonction sociale qui soutient les pratiques communautaires habituelles. Ce vide se produit aussi bien dans le micro-groupe de référence et d'appartenance que dans le macro-groupe social. Dans le premier cas, on observe un phénomène de désagrégation des groupes d'appartenance et de référence lorsque les personnes succombent à la panique et à la terreur de la contagion. Pour la famille, cela représente la perte de ce que J. Puget appelle la «représentation psychique du fait social», c'est-à-dire une représentation qui soutient l'identité et inclut le discours

social porteur des normes d'interaction, des valeurs et des idéaux sociaux (J. Puget, 1985 ; J.B. de Dunayevich et M.L. Pelento, 1985).

Le macro-groupe social perd lui aussi sa fonction de soutien, dans la mesure où il reste soumis à une situation d'irrationalité. Les règles habituelles de la coexistence sont abandonnées et des règles énigmatiques, non énoncées, surgissent, qui empêchent de comprendre les droits et les devoirs des personnes. Le sens sémantique des termes change, un nouveau lexique apparaît, le référent de la culpabilité se perd (sommes-nous tous coupables ?), et finalement l'état de menace empêche la réalisation d'une quelconque discrimination. Toute une partie de la société succombe à une conspiration du silence et a recours au mécanisme du déni. Comme nous l'avons signalé plus haut, cette situation conduit à un état d'aliénation.

Cet ensemble de conditions produit alors un double effet : d'une part, dans la mesure où prévaut le déni, les pratiques sociales nécessaires au traitement de ces séquestrations, de ces arrestations et de ces meurtres cessent de se produire. D'autre part, le camouflage des faits déstructure encore davantage l'appareil psychique de la famille par l'attaque de sa pensée et l'obturation de son savoir.

#### IV. LE PROBLÈME DU SAVOIR

Nous sommes à présent en mesure de prendre en considération un phénomène qui domine le fonctionnement, les vicissitudes et les dénouements de ces deuils, comme nous avons pu l'observer dans la clinique. Nous voulons parler du fait de «ne pas vouloir savoir» et de ses conséquences sur le psychisme. Pour cerner ses effets, il est nécessaire de revoir la notion de «savoir» dont la forme substantivée et verbale revêt des significations très riches.

«Savoir», en tant qu'infinitif substantivé, signifie «sagesse», connaissance profonde d'une matière ou d'une science, mais aussi «science ou faculté». Ce même terme, pris comme verbe, signifie «connaître une chose ou détenir sur elle une information» ; «être versé sur un sujet» ; «avoir de l'habileté pour une chose» ; «être au

courant de l'existence, de l'endroit, de l'état d'une personne ou d'une chose» ; et encore «s'attacher ou s'accommoder à quelque chose» (Dictionnaire de la Langue Espagnole, 1984).

Dans le champ de la philosophie, et depuis Parménide, «savoir» a été défini comme ce qui permet de discerner les choses qui existent dans le monde, ce qui implique l'idée de distinguer ou de séparer une chose de l'autre. A cet aspect du discernement, s'ajoute depuis Aristote l'idée que savoir, c'est rechercher et définir l'essence d'une chose. Ce «savoir» dont s'est occupé la philosophie acquiert dans la théorie psychanalytique un sens particulier. Freud a écrit que l'inconscient constitue un savoir non-su.

La théorie construite et exposée dans *L'Interprétation des rêves* révèle comment, grâce au travail de l'interprétation, le sujet peut récupérer un savoir non su consciemment. Néanmoins, dans le chapitre VII du même ouvrage, Freud à travers une métaphore, délimite une zone d'une plus grande densité qui n'admet pas d'interprétation. Cet ombilic du rêve — dénomination adoptée par Freud — circonscrit un savoir qui, pour des raisons structurelles, est impossible : l'inconnaissable ou l'impensable formé par un entassement de représentations étouffées qui, jamais, ne deviendront conscientes (S. Freud, 1900).

Dans le deuxième des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud signale que le désir de savoir naît chez l'enfant entre trois et cinq ans. Il soutient que ce sont les intérêts pratiques, et non seulement les intérêts théoriques, qui déclenchent ce désir de savoir : confronté à la crainte qu'un nouveau-né (réel ou supposé) puisse avoir pour conséquence moins de soins et d'amour pour lui, l'enfant commence à enquêter au sujet de son origine (S. Freud, 1905 [1901]). Freud affirme par la suite, dans le même texte, que la pulsion de savoir ne peut être comprise parmi les composantes pulsionnelles élémentaires ; il ne s'agit pas d'une pulsion au sens des pulsions sexuelles ou d'auto-conservation. Son activité correspond d'une part à une sublimation de la pulsion de domination, et d'autre part elle agit avec l'énergie du plaisir de contemplation.

Freud soutient, dans son étude sur Léonard, qu'une pulsion se développe au maximum, comme le désir de savoir chez Léonard, lorsqu'elle surgit avec une force intense au cours de la première

enfance et qu'elle doit sa souveraineté sur les autres à cette fonction représentative de la pulsion sexuelle (S. Freud, 1910b).

Certains développements post-freudiens ont soutenu que le désir de savoir naît avec l'accès de l'enfant au langage. Au début, ce savoir se trouve présent dans les demandes qu'il fait à ses parents qu'il suppose détenteurs d'un savoir absolu. Plus tard, cette croyance est brisée quand l'enfant découvre, avec douleur, le mensonge sous-jacent au discours familial. Cette déception, dont l'acuité est d'autant plus forte qu'elle est précoce, conduit l'enfant à un premier renoncement : renoncer à croire qu'un autre puisse lui garantir toujours la vérité de ce qui est dit. Ce renoncement, toujours partiel, comme le révèle la nostalgie d'une certitude perdue, se trouve présent dans les pensées mythique et scientifique. Il exige le soutien qu'apporte la constitution de points de certitude, précipités identificatoires qui permettent à l'enfant de se soutenir, d'admettre son ignorance et d'explorer le savoir.

A la demande sur l'origine, sur la façon dont naissent les enfants, reformulée plus tard sous la forme d'une interrogation au sujet de l'origine du Moi, de l'homme et de la réalité sociale, suit, «comme en filigrane, un vouloir-savoir sur la fin» (P. Aulagnier, 1979) : Qu'est-ce que mourir ? Où vont les personnes qui sont mortes ? Qu'est-ce que l'on fait quand on meurt ? Qui mourra d'abord ? Moi aussi, je vais mourir ? Moi, je ne veux pas mourir...

Tout au long de la vie se répète cette exploration sur la mort ; elle est marquée d'une double position : une reconnaissance de sa propre mortalité et de celle des autres, et un profond refus du Moi d'admettre ce destin. Ce refus rend compte du besoin universel de s'interroger sur la trace laissée chez les autres après la mort, ainsi que sur les effets sur la scène de la réalité «de la vie qu'il a choisie ou qu'on lui impute d'avoir choisie» (P. Aulagnier, 1979).

Arrivés à ce point, nous pouvons nous demander comment se pose la question du savoir dans les deuils spéciaux. Pour répondre à cette question, il n'est nécessaire de rappeler que l'un des objectifs essentiels de la méthodologie de la disparition est d'entreprendre des actions de génocide, pour ensuite en effacer toute trace. Cet effacement implique la mise en place d'un dispositif qui empêche l'accès à tout renseignement véritable sur ces actions.

Comme nous avons pu l'observer dans la pratique clinique, l'obturation du savoir mise en œuvre par la méthodologie de la disparition, produit sur les membres de la famille des disparus les effets suivants : dans un premier temps et par suite de sa potentialité traumatique, elle brise des points de certitude élémentaires tout en intensifiant le désir de savoir. Nous pensons que cette intensification est un produit de l'effet traumatique même, qui exacerbe les composantes propres à la pulsion de savoir. Nous voulons souligner que la pulsion de domination, qui en est l'une des composantes, se manifeste dans tous les phénomènes où l'on essaye de maîtriser l'excitation traumatique. Nous en arrivons à penser que, dans un premier temps, la recherche d'un savoir — qui a séquestré la victime ? pour quelles raisons ? où est-elle ? — opère pour arracher *a minima* le sujet à la déstructuration.

A cette fonction s'ajoute presque immédiatement une autre : celle d'aider le sujet à se délivrer du discours dénégatoire et menteur du pouvoir. Il est important de signaler ici que la transformation du savoir produite par le discours officiel — qui change un savoir possible en un savoir impossible, un savoir permis en un savoir interdit — provoque chez les individus un glissement du savoir du champ de la vérité vers celui de la certitude. C'est ainsi que la pulsion de savoir se convertit en une exigence péremptoire d'obtenir des certitudes et des évidences, ce qui engendre une recherche inassouissable d'informations. Il faut insister sur le fait que la recherche de certitudes, qui occupe dans ces deuils la place de l'épreuve de la réalité, est induite par l'obturation du savoir et qu'elle oblige la famille et les personnes liées affectivement aux disparus à affronter des vécus catastrophiques.

— Parce que les questions qu'ils adressent aux différentes instances du pouvoir sont dépouillées par elles de tout sens et de toute réalité ; ou parce que les réponses sont de faux messages ou des dires confusionnants qui altèrent aussi bien l'imaginaire maternelle, support et matrice sémantiques du vécu, que l'imaginaire paternelle, instauratrice de l'ordre et de la loi.

— Dans la mesure où le traitement infligé est méprisant et sadique et où les sujets sont exposés à des situations régressives, de corruption et de tromperie, un sentiment incommensurable de détresse se produit, aggravé de plus par la chute des valeurs et des idéaux.

Nous avons cependant pu observer que cette recherche d'informations, en dépit des éléments traumatiques qui s'y trouvent associés, laisse comme résidus certains indices et certaines données qui, une fois organisés et systématisés par le sujet, lui permettent de construire une sorte de scénario imaginaire des faits.

Un moment déterminant de ce processus est celui où le parent du disparu se trouve en mesure de saisir et de traiter tous ces indices afin d'admettre que «son» disparu est torturé ou qu'il l'a déjà été. Pendant cette deuxième période, un refus défensif de «vouloir-savoir» peut s'installer : des symptômes sexuels peuvent apparaître — inhibitions et autres —, identifications inconscientes avec l'objet torturé. Le besoin de croire que «cela» ne peut pas être en train de lui arriver alterne régulièrement avec des moments où le vécu d'inquiétante étrangeté occupe le centre même de la vie psychique.

Le mutisme lors d'une séance d'analyse, ou la difficulté de trouver les mots qui décrivent l'horreur, témoignent de la force de la répercussion de l'inquiétante étrangeté sur l'appareil psychique. Des images de corps fragmentés apparaissent souvent, ainsi que des images oniriques condensées dans lesquelles on peut observer des traits du bourreau et des traits de la victime (des figures humaines monstrueuses à l'expression de souffrance, des figures sanglantes au regard sadique, etc). Dans certains cas, surgissent des désirs de mort liés au désir d'éviter la souffrance de la victime. Les sentiments de culpabilité que suscitent ces désirs s'intensifient lorsque commencent à courir des rumeurs contradictoires qui associent imaginairement les conduites familiales à l'action des tortionnaires. D'un côté l'on affirme que la torture infligée à la victime s'arrêtera si les membres de la famille présente un *habeas corpus*. Simultanément, une autre rumeur énonce que la torture est intensifiée si l'*habeas corpus* est présenté.

Nous avons observé que si le sujet parvient à contenir cette idée touchant à la souffrance de son parent, malgré son caractère potentiellement très traumatique, la représentation d'objet est changée, ce qui prépare l'appareil psychique à admettre l'idée d'objet assassiné.

Le sujet est livré à ses propres forces ; il n'a plus le support du discours institutionnel et social ; la possibilité de voir le cadavre lui est refusée et il ne possède que des informations fragmentaires. Malgré cela, il doit arriver à la certitude que l'objet a été assassiné et — «comme pour l'inconscient, la question de la mort est indissociablement liée au désir de mort, ce jugement de réalité conduit la personne à faire l'expérience de sentiments de culpabilité très intenses, étant donné que considérer le disparu comme mort équivaut au fait de l'avoir tué» — il vit comme l'ayant abandonné ou l'ayant laissé désemparé (M. Kijak et M. Pelento, 1985).

Ce processus aboutit à la constitution d'une nouvelle appréciation de la réalité qui admet l'assassinat de l'objet aimé et qui mobilise alors, compte tenu des éléments qui s'y trouvent engagés, la pulsion de savoir.

D'un côté, apparaît le besoin pressant de connaître ce qu'ont été les dernières circonstances et les vécus de l'objet perdu. Comme il arrive aussi dans les deuils habituels, la famille vit de brefs moments où surgit l'impulsion de rompre la non-transparence et de connaître les détails de la cause de la mort de la personne décédée et ses derniers et plus intimes vécus. De façon générale, ce désir s'estompe et ainsi se manifeste l'acceptation d'une limite au savoir possible sur le parent. Dans le cas des deuils spéciaux qui nous préoccupent ici, cette impulsion est beaucoup plus prolongée et intense, et elle expose les membres de la famille à des sentiments tout à fait profonds de douleur et d'impuissance pour n'avoir pas pu le protéger. Cette pulsion de savoir est encore intensifiée par l'existence même d'un meurtre sans mort et sans sépulture. Ce fait accroît la nécessité de savoir quelque chose au sujet de l'emplacement du cadavre, mais cette nécessité peut aussi se transformer en un désir de ne pas savoir, dans la mesure où le savoir implique la rencontre avec le fantasme.

A un moment ultérieur de l'histoire, nous avons pu observer que les bruits qui couraient au sujet de la possibilité de récupérer des restes, sans qu'existe pour autant une certitude concernant l'identification de ces restes, ont précipité à nouveau une exacerbation de ces vécus sinistres.

## V. MAGIE, RÉGRESSION, OMNIPOTENCE

L'un des phénomènes provoqués par l'obturation du savoir, fut la nécessité de satisfaire le besoin illusoire et régressif d'avoir, grâce à la pratique de la magie, l'information qu'il est impossible d'obtenir par les voies institutionnelles concernées. Les familles de certains disparus, aussi bien dans le pays qu'à l'étranger consultèrent des voyants. Un fait surprenant à noter est la régression à la pensée magique que fit un autre groupe humain pendant la même époque en consultant des voyants pour recueillir un savoir au sujet de leur avenir.

Du point de vue social, ceci confirmerait ce qui a déjà été signalé par certains sociologues : «chaque fois qu'augmentent les facteurs d'incertitude, on peut s'attendre à ce qu'apparaisse la magie, ou tout autre phénomène fonctionnellement équivalent» (T. Parsons, 1969). Un autre phénomène que nous avons pu vérifier est celui qui, soit sous forme de fantaisies, soit sous forme de faits réels, apparut autour de l'échange de renseignements sur la victime par le biais de l'argent. Ces fantaisies ou ces faits, induits par des représentants d'un pouvoir pervers, entraînèrent certains parents de disparus dans des vécus intensément traumatiques :

— par la signification de corruption qui existe de façon implicite dans le concept juridique et social de subordination et l'alternative — pratiquement sans issue — entre renoncer à savoir, assimilé à abandonner le disparu à son sort, et obtenir un savoir qui équivaldrait à sa protection mais au prix de l'établissement d'un lien corrompu ;

— par sa signification inconsciente d'offrande, de don remis à quelqu'un apparemment pourvu de tout le savoir.

Ce fonctionnement régressif crée un espoir illusoire qui retombe de façon brutale au moment même où le sujet découvre la tromperie à laquelle il a été soumis. La terrible blessure causée par cette déception astreint l'Idéal du Moi à une chute encore plus profonde qui exige de lui un nouveau deuil touchant aux parties perdues de son Moi intime.

## VI. LES CARACTÉRISTIQUES DU TRAVAIL PSYCHIQUE DANS LES DEUILS SPÉCIAUX

Nous nous accordons avec Freud sur le fait que le déclenchement du travail de deuil commence avec l'épreuve de réalité. Il s'agit de la réalité d'une mort qui, d'emblée, ne peut s'accepter que sous le signe de la négation. Négation qui, à son tour, protège le Moi de l'impact produit par la mort d'un objet aimé. L'objet qui, dans la réalité est mort, continue d'être vivant pendant un certain temps encore dans le monde interne de sa famille : ses membres auront encore l'impression d'entendre sa voix, ils croiront le voir fugacement au loin. Il se maintiendra vivant dans des rêves et des fantaisies diurnes. Ils imagineront des dialogues ; mais, la réalité signalera impitoyablement qu'il est mort et en donnera des preuves. L'entourage parlera du mort, les démarches officielles et juridiques vont certifier le décès, les visites au cimetière et les cérémonies qu'offriront les rites seront une confirmation de la réalité de la perte ; le savoir social imposera une reconnaissance de l'évidence.

Tout travail de deuil exige cette assignation de la réalité. Les différents indices et énoncés juridiques, religieux, sociaux, recèlent un savoir confirmé au sujet de la mort survenue ; ils fonctionnent pour les membres de la famille comme points de certitude. Tous ces indices et énoncés soutiennent la vérité, et, la négation peut alors agir en créant un cadre spatio-temporel qui permet le développement du monde des fantaisies, des controverses (peut-il être vraiment mort ?), mais aussi la vérification. Le regard d'un autre qui soit suffisamment significatif certifie le quantum de savoir que l'on obtient en chacune de ces opérations où aboutissent simultanément la preuve de réalité et la preuve de souffrance (P. Aulagnier, 1984a).

Les rêves sont de bons indicateurs du processus de deuil. Ils marquent les transformations successives de l'objet. Le décalage entre la réalité qui reconnaît la mort et le Moi qui ne peut pas l'accepter devient évident dans les premiers rêves qui suivent immédiatement le décès. Dans ces rêves, l'objet se trouve vivant, mais par la suite, il peut apparaître souffrant, mort-vivant, et à la fin de l'élaboration,

c'est une personne parmi d'autres, au même titre que les différents personnages qui habitent les rêves (W. Baranger, 1980).

L'objet mort devient un objet de la mémoire, on s'en souvient en différentes époques de la vie, en diverses attitudes, divers endroits, divers moments, mélangés à des sentiments variés : il s'agit d'un objet que l'on peut aimer, haïr, culpabiliser ou envers lequel on se sent redevable. Le parent se libère peu à peu d'un investissement particulièrement douloureux qui l'accompagne pendant tout le processus et il récupère simultanément une certaine quantité d'énergie qui jusque-là restait liée à l'objet.

Le fait que l'objet mort devienne un objet de la mémoire implique qu'il est entré dans une trame significative pour l'histoire du sujet. Ce qui est en cause ici, c'est le passage du *destin*, telle que l'est la mort — le point final de l'existence, fait biologique — à la *signification* que cette dernière acquiert pour chaque individu. Ce n'est qu'à ce moment-là que le Moi peut savoir qui est mort, qui meurt avec ce qui est mort, quelles parties du Moi sont mortes avec lui. A partir de ce moment le Moi n'est déjà plus le même. Un fait historique significatif a modifié sa structure psychique. Le monde interne et le monde externe convergent à nouveau vers un savoir : l'objet est mort.

Dans le cas des deuils spéciaux que nous sommes en train d'étudier, il en est tout autrement. Le point de certitude n'existe pas, l'ordre juridique et l'ordre social font défaut, le discours social est ambigu, il manque de confirmation d'un autre suffisamment significatif, le contrat narcissique se désarticule, et finalement les rites funéraires se trouvent désagrégés et détruits.

La négation, première approche de la connaissance de la mort, est remplacée par l'incertitude, qui augmente l'effet du traumatisme ; le référent primaire et la fonction organisatrice du discours social se perdent. Un objet «disparu» s'établit dans le psychisme. Les caractéristiques de ce dernier sont celles d'un objet hors du temps et de l'espace. Sa famille ne peut savoir s'il est récupérable ou irrécupérable, s'ils pourront le revoir ou pas, s'il souffre, si on est en train de le maltraiter ou s'il est convenablement traité, s'il est vivant ou mort. La représentation de cet objet dans le psychisme est celle d'un objet-fantôme.

Le besoin de savoir, appuyé par des points de certitude, se transforme en une recherche de la certitude. Cette recherche diffère du besoin de points de certitude sur lesquels peut se développer le savoir — qui implique obligatoirement un renoncement à cette certitude — car elle met le Moi en danger d'un fonctionnement délirant. Ce risque est d'autant plus grand qu'est plus intense l'intolérance préalable du sujet à l'incertitude.

Comme nous l'avons déjà signalé, le Moi est obligé de réaliser un travail supplémentaire : il doit estimer les données contradictoires de la réalité. C'est pour cette raison, outre les difficultés d'accepter la mort et qui proviennent de motifs internes, que se superpose une autre difficulté : celle qui touche les données contradictoires émanant du discours social. Ce dernier énonce : l'objet est vivant, il est mort, il est caché, il est exilé, il est prisonnier, etc. ; il ne se trouve pas sur la liste des détenus, il ne se trouve pas sur la liste des personnes transférées, il est certainement entré dans la clandestinité avec son groupe politique, etc.

Tandis que dans des conditions habituelles, un deuil se développe à partir d'un savoir permis et ménagé sur le plan social, les deuils qui entrent dans la catégorie de la disparition, par contre, sont entravés car ils doivent se développer sous le poids d'un savoir déformé et imposé par le pouvoir génocide.

Il se trouve justement que la distorsion permanente de l'information vise à cacher l'intention principale, qui consiste à produire de l'ignorance en interdisant le savoir. Dans certains cas, l'obéissance aux consignes aliénantes du pouvoir a produit un arrêt du processus de deuil ou un traitement dans le faux, fondé sur le mensonge.

Pour d'autres sujets, une fois leur capacité de penser récupérée — qui implique obligatoirement de renoncer à chercher des certitudes — s'ouvre le chemin qui les conduit à l'élaboration et à la rencontre d'une vérité singulière. A cela, il existe des conditions qui, quoique nécessaires, ne sont pas suffisantes : il faut en effet que le Moi tolère l'idée de la torture de l'objet aimé, la souffrance de l'objet et sa propre souffrance ; qu'il puisse contenir, dans l'espace de son psychisme, l'idée de meurtre et de mort sans cadavre et sans sépulture. Cette rencontre avec une vérité douloureuse — la vérité du meurtre de l'objet aimé — peut avoir plusieurs destins possibles.

1. la vérité peut être intolérable pour le Moi. Dans ce cas, soit la recherche de la vérité est obturée et le Moi transforme prématurément ce deuil spécial en un deuil normal par le recours au déni ; soit le Moi opte pour le chemin régressif de la recherche compulsive de certitudes. Dans les deux cas, le risque psychique encouru est important.

2. La recherche de la vérité peut conduire à un savoir coupable et une élaboration mélancolique du deuil se produit. Il peut arriver alors que le meurtre de la victime puisse se transformer pour le Moi du parent en suicide («il a cherché lui-même le chemin de sa propre mort»), ou encore en un assassinat dont le parent croit être la cause («c'est moi qui aurait dû en prendre soin»). Il est important de souligner, dans ce cas le rôle de la culpabilité induite par le pouvoir génocide — et partiellement par le reste de la société — au moment où elle concorde avec des fonctionnements régressifs du psychisme.

3. La recherche de la vérité peut également prendre des formes paranoïaques lorsque le Moi se retranche dans des certitudes dès le début, ou bien lorsqu'il ne peut renoncer à sa poignante recherche.

4. Le Moi peut finalement tolérer la vérité (de l'arrestation clandestine, de la torture, du meurtre, d'une mort sans cadavre et sans sépulture) en construisant des représentations de ce qui est arrivé : dans un premier temps, l'élaboration de fantaisies qui jouent le rôle d'organismes inconscients offre la possibilité d'un déploiement de toute une mise en scène dramatique d'objets, de liens et de sentiments concernant le disparu. L'étape suivante conduit à la «mise en sens», à la signification singulière que prend, pour le parent, une mort qui avait été dépouillée de tout sens.

P. Aulagnier écrit dans *Les destins du plaisir* (1979), lorsqu'elle parle de la propre mort du sujet, que «le Moi ne peut pas penser que cette terre puisse se maintenir indifférente à sa disparition, que rien de lui-même ne persistera en elle...» et que «le Moi veut croire et il a besoin de croire que son existence possède un sens.» Si nous paraphrasons cet auteur, nous pourrions dire aussi que le Moi veut croire et qu'il a besoin de croire que l'existence et la mort de l'objet aimé ont un sens.

Si le pouvoir génocide s'est donné pour but de «tuer la mort», la tendance à savoir — dont nous essayons de décrire le processus labyrinthique de recherche et de renoncement — fait que le Moi traverse le fantasme démentiel de la disparition pour faire face à l'assassinat de l'objet aimé et à son deuil.

Une fois exposés ces propos, nous voudrions simplement souligner le caractère nécessairement partiel du savoir que nous avons pu recueillir et traiter à propos de ces deuils. En écoutant nos patients, il nous a semblé évident que ces deuils se situaient à l'intersection de l'histoire individuelle et de l'histoire sociale. Par conséquent, la connaissance du processus de ces deuils est partielle, à trois niveaux de sens : parce que tout savoir est partiel, parce que peu de temps est passé depuis le génocide et nous n'avons donc pu suivre nos patients que pendant un temps limité de leur processus de deuil ; parce que la forte dépendance qui existe entre ces deuils et le processus historique, ne nous rend pas possible de prédire quels seront leurs cours et leur qualité.

## 5. *Récupérer la honte*

par Silvia AMATI

Dans des conditions de violence sociale, chaque personne accepte de plus en plus ce qu'elle n'approuve pas. Ceci est semblable à ce qui arrive au prisonnier soumis à des conditions extrêmes qui «se comporte, dit Bettelheim, d'une façon que lui-même ne peut approuver» (B. Bettelheim, 1943).

Une clef psychanalytique possible de ce problème est de tenir compte que, dans une partie clivée et non intégrée de notre monde interne, nous sommes dirigés par un besoin absolu de sécurité qui nous protège des angoisses archaïques d'anéantissement.

C'est dans la réalité externe, dans notre entourage immédiat que nous déposons ou étayons obligatoirement les aspects les plus indifférenciés, les moins discriminés et inconnus de nous-mêmes. De ce fait, tout entourage, toute réalité peut nous apparaître comme familière et secourable, même quand elle ne l'est pas. A ce niveau de la personnalité, il existe une dépendance obligatoire et inconsciente à l'environnement, nous y sommes vulnérables et susceptibles d'être possédés et manipulés à notre insu.

Dans un travail antérieur (S. Amati, 1985), j'ai essayé de répondre à la question suivante : Comment est-il possible que nous acceptions l'inacceptable, que nous nous adaptions à n'importe quoi ? Par quel mécanisme psychique prenons-nous des choses très graves comme allant de soi ?

«Celui qui est absolument obligé de s'adapter à ce qu'il trouve, c'est le bébé à sa naissance. A ce moment-là, l'être humain n'a

aucun choix. Il est dans une totale dépendance au monde extérieur et, dans son sentiment d'exister, il fait un avec son entourage. Seul un environnement humain secourable et suffisamment bon peut lui assurer la sécurité de base : la bonne symbiose qui lui permettra de fonder le sentiment de confiance nécessaire pour soutenir son chemin maturatif.»

Au mieux de son évolution, à travers le jeu complexe d'identification à ses objets privilégiés, il aura acquis une personnalité différenciée des autres et le sentiment de sa propre identité. Il aura acquis aussi la possibilité de choisir ses valeurs et ses partenaires. Il sera capable de conflit interne et d'ambivalence. On voit donc que l'être humain suit un chemin entre n'avoir aucun choix et arriver à pouvoir faire des choix. Cependant, il restera toujours dans son inconscient un vécu résiduel de ce moment d'indifférenciation primaire où il n'y avait pas différence entre le Moi et les autres (S. Freud, 1919). A ce niveau, il va à jamais rester obligé de trouver psychiquement sa sécurité dans le monde extérieur.

Le schéma théorique proposé par J. Bleger (1967) éclaire utilement les avatars psychodynamiques de l'indifférenciation primaire, ainsi que certains liens entre le monde interne et l'environnement social. Bleger appelle «noyau agglutiné» ou «noyau ambigu» ce qui reste, dans la personnalité, de l'indifférenciation primaire. Il postule que le Moi plus différencié est obligé de projeter ce noyau archaïque plein d'ambiguïté et d'incertitude vers le monde extérieur et le déposer dans toute situation environnante qui donne sécurité soit dans des partenaires privilégiés, soit dans le cadre habituel de nos vies, appartenances et institutions (famille, métier, religion, idéologies). Nous voyons qu'il s'agit de situations de la réalité externe qui donnent ou soutiennent l'identité et qui sont considérées par le Moi plus évolué comme allant de soi.

Le mouvement de projection du noyau ambigu chez un dépositaire est appelé «lien symbiotique». Le lien symbiotique n'est pas la même chose que l'identification projective, puisqu'il ne s'agit pas ici de la relation projection et identification avec un objet défini partiel ou total bien différencié du moi, mais de la projection et déposition dans le monde extérieur d'un «noyau d'indifférenciation» qui n'est pas encore objectal.

Ce qui caractérise le noyau ambigu, c'est d'être un ensemble d'affects non discriminés et sans organisation ni hiérarchie. Chez lui, des sentiments incompatibles ne s'excluent pas, il y a coexistence des contraires (de là son ambiguïté et sa non-conflictualité). L'ambiguïté ne doit être confondue ni avec l'ambivalence, ni avec la contradiction. Dans l'ambiguïté, il n'y a pas encore une démarcation ou une discrimination de termes différents ou de termes antinomiques et contradictoires. Nous pouvons décrire le lien symbiotique avec les caractéristiques que W.R. Bion (1957) décrit pour le transfert au niveau de la partie psychotique de la personnalité, soit : grande intensité et violence dans les mouvements, ténacité, labilité et malléabilité. Puisqu'il y a dans le lien symbiotique un besoin absolu des dépositaires et de la sécurité, la qualité des défenses qui leur sont propres sont nécessairement omnipotentes.

Le clivage et le déni sont des barrages que le Moi plus mûr oppose à l'invasion de l'ambiguïté, mais si, comme conséquence des changements brusques dans le monde extérieur, l'ambiguïté envahit le moi (sorte de retour du refoulé ou du clivé), il peut se produire des symptômes divers dont le dénominateur commun est l'obnubilation de la pensée et la perte momentanée ou permanente des facultés les plus élaborées de l'individu.

Un exemple pertinent de la régression vers l'ambiguïté en tant que défense est apporté par R. Lifton (1980) qui a étudié les conséquences de la bombe atomique chez les survivants d'Hiroshima. Il utilise le nom *numbing*, soit l'obnubilation ou conscience brumeuse, qui s'accompagne de perte de sens de la réalité et d'une expérience de concrétude. La destruction si totale de l'entourage et de tout support à l'identité mène les victimes à un état d'anesthésie affective et d'incapacité de penser (perplexité). Les survivants d'Hiroshima ne trouvaient ni explication ni sens à ce qui leur était arrivé ni à leurs vies. Lifton dit, à propos du *numbing*, qu'il est le résultat de l'«effet désymbolisant de l'événement traumatique».

C'est pourquoi nous pouvons penser qu'un état permanent de menace traumatique peut provoquer de façon constante un «arrêt de la pensée» ou un «mimétisme de la pensée» qui resterait concrète et désaffectée, collée à la réalité extérieure et inopérante.

Tel a été le cas, par exemple, dans une autre situation extrême

étudiée par la psychanalyse : le camp de concentration nazi, où élaboration secondaire et deuil étaient impossibles. La conscience qu'une telle atrocité était l'idée et l'œuvre d'êtres humains, ayant un projet précis de destruction a signifié, pour les victimes, le traumatisme extrême qui les a amenées à une profonde (et peut-être irréversible) perte de l'illusion sur la nature humaine et à la destruction de la confiance dans l'objet complémentaire secourable : liens objectaux de base sur lesquels se construisent le self et l'espoir. Dans cette faille extrême, l'invasion du Moi par l'ambiguïté joue un rôle de défense majeure qui permet la conservation de la vie à tout prix. Obtenir cette régression vers l'ambiguïté est le but du monde totalitaire qui commande à chaque individu de passer inaperçu, de ne pas exister comme personne psychique, et de devenir addict, c'est-à-dire totalement adapté, à la situation extérieure offerte, sans alternative ni choix.

Ainsi la dynamique du noyau ambigu et son dépôt dans le monde extérieur peut nous permettre d'élaborer les liens entre la vulnérabilité, la prédisposition au traumatisme et l'adaptabilité psychiques. Elle nous permet aussi de situer dans notre monde interne le lieu où nous sommes le plus en prise directe, continue et obligatoire avec le monde extérieur, sans médiation de défenses. En fait, la régression vers l'ambiguïté peut jouer, à la fois le rôle de défense contre l'angoisse et d'un mécanisme d'adaptation qui rend le monde extérieur familier et secourable, même quand il ne l'est pas. Autrement dit, l'ambiguïté, avec sa qualité d'imprécision des affects et des valeurs, peut transformer en familier ce qui est inquiétant.

La torture et d'autres formes extrêmes de la violence sociale sont dirigées pour provoquer massivement et insidieusement la mobilisation des aspects les plus mimétiques, opportunistes et conformistes de l'être humain, ceux où nous sommes « adaptables à n'importe quoi ». Par ces méthodes, on cherche à obtenir chez la victime une régression à la position ambiguë (J. Bleger, 1967) à un état archaïque de dépendance absolue (D.W. Winnicott, 1974), à un état de narcissisme primaire passif (N. Marucco). En éliminant chez la victime tout support naturel, en affaiblissant son corps, en confondant ses points de repère, la torture obtient une régression traumatique vers l'ambiguïté qui comporte la perte momentanée ou per-

manente des acquisitions maturatives (S. Amati, 1975). C'est une attaque spécifique de tout ce qui est actif et créatif dans le Moi, une attaque à la pensée symbolique, au conflit éthique et à l'identité.

Le sentiment de l'identité propre est, pour chacun, un dilemme jamais résolu. Elle représente le besoin du Moi de définir continuellement son cadre de référence, la relation avec soi-même et ses objets. Nous pouvons dire que c'est un effort permanent pour sortir de l'indifférenciation primaire. Pour H. Lichtenstein (1963), «toute personne vit dans une tension constante entre l'effort pour maintenir son identité et sa tendance à abandonner l'humain» ; il décrit cette tendance comme «métamorphose» ou chosification. Nous pouvons le comprendre comme une tendance à revenir à des niveaux de la personne où l'on est ambigu, indéfini et où l'on accepte le monde tel qu'il est.

Si la société technologique de masse tend à massifier et à faire des individus des êtres indifférenciés qui se structurent comme des personnalités ambiguës, avec un conflit éthique pauvre et émoussé (J. Bleger, 1970), le système torturant peut être compris comme son expression extrême et son objectif est de gouverner les groupes humains en les rendant adaptables, conformistes et profondément opportunistes. On peut justement se demander si l'opportunisme n'est pas le signe que définit la culture dans laquelle nous vivons.

Dans notre travail de psychanalystes-psychothérapeutes, nous acceptons le défi de cette situation sociale et nous abordons une bataille pour l'identité de nos patients et pour notre propre identité.

Ma réflexion prend source dans l'expérience du processus thérapeutique prolongé avec des patients qui ont souffert de la violence sociale dans des conditions extrêmes (disparition, camp de concentration, torture). Ces processus psychothérapeutiques ne diffèrent pas des autres, mais ils mettent nettement en relief certains aspects de toute psychothérapie.

Comme il a été souvent décrit, les expériences extrêmes dont ont souffert ces patients suscitent chez le thérapeute des vécus contre-transférentiels qui nécessitent une intense élaboration affective. Je pense que certains avatars émotionnels subtils du contre-transfert, tels qu'une «désespérance» (*desaliento* en espagnol), c'est-à-dire

un sentiment de perte de sens et d'élan au niveau de la conviction thérapeutique, et des sentiments de honte, peuvent être considérés comme des indices ou des signaux spécifiques du type d'expérience interne que le patient a vécu.

Pour le patient, le processus psychothérapeutique est nécessairement douloureux et d'une extrême exigence, car il doit explorer et comprendre des aspects de lui-même que, dans des conditions habituelles de sa vie, il n'aurait pas eu besoin de connaître, ni même de soupçonner.

Le psychanalyste ne connaît pas non plus *a priori* ses propres réponses à la complexité du travail qui l'attend, mais il perçoit très nettement la place qu'occupe sa personne en tant que cadre thérapeutique ; ainsi s'il trouve parfois nécessaire de modifier les paramètres temporeux ou économiques du cadre, ou ceux de sa compréhension théorique, la plus stricte continuité et cohérence sont exigées de sa personne morale. Le thérapeute a besoin de toute sa préoccupation et de son alarme élaborative : il essaiera de fonctionner dans ses niveaux les plus adultes et les plus mûrs, et en se donnant pleine capacité de faire des jugements de valeur.

Le problème est celui de supporter la vérité et de donner au patient l'exemple de la supporter (M. Buber, 1957). La préoccupation élaborative consiste à se donner l'opportunité de concevoir (tel un «pouvoir de rêverie») des points de vue éthiques à partir desquels on essaye de donner, si possible, des réponses cohérentes et structurantes à la confusion et la confusion des valeurs dans lesquelles se trouve le patient. La recherche d'une compréhension dans la réalité socio-historique telle que le patient l'a vécue (bien différente de l'interprétation psychanalytique) est inévitable. Le patient doit rétablir sa ligne identificatoire, son identité et son projet vital. Pour cela, il doit chercher le sens des avatars existentiels dont il a souffert et trouver en lui-même la signification de son contexte familial et social et du destin historique de sa propre génération.

Puisque dans chaque séance, et de façon continue, le psychanalyste doit récupérer élaborativement des orientations précises, il n'y a donc pas de réponses ou d'interprétations évidentes, banales, et encore moins banalisantes. Rien de ce que le patient a vécu dans des conditions de violence sociale ne peut être considéré *a priori*

comme évident, justifiable ou acceptable. Nous ne pouvons considérer l'expérience traumatique comme une répétition prédéterminée par le passé infantile. Ainsi une interprétation métapsychologique ou du «passé inconscient infantile» (J. Sandler et A.M. Sandler, 1986) peut être erronée ou inadéquate, surtout au début de la relation thérapeutique.

L'expérience traumatique avec son corollaire de transformations défensives a occupé un moment précis dans l'espace et dans le temps de la vie du patient. Il faut éviter de confondre interprétativement les agents de la violence (personnages d'un moment historique particulier), avec les objets internes fondamentaux père-mère, ni faire trop rapidement des interprétations dans le transfert. Discriminer et maintenir rigoureusement discriminés des lieux et des personnages va être un premier pas important pour sortir de la confusion ; plus tard, dans la continuité du processus thérapeutique, le moment opportun arrivera pour établir des similitudes, différences et distances plus pertinentes entre les différents objets et on pourra aussi reconnaître la continuité du propre style et activités défensives.

Cette période de discrimination des lieux et temps de l'expérience traumatique par rapport au reste de la vie peut durer longtemps. Le patient entreprend de se «séparer» de l'expérience corruptrice (la relation avec le système torturant ou le tortionnaire qui le représente) tout en élaborant, en même temps, la capacité de se reconnaître comme la même personne avant, pendant et après ce temps de sa vie. Cependant, la familiarité avec le système torturant est visqueuse et sinistre et elle dépasse, surtout au début d'une thérapie, la capacité du patient d'en prendre conscience. Il s'agit d'une «imprégnation» (de l'ordre d'une identification primaire) qui apparaît à travers des gestes, des formes de langage et dans des attitudes de cynisme défensif.

Au début de sa psychothérapie, une patiente disait qu'elle se sentait encore dans le camp de concentration, bien que, depuis plusieurs mois, elle vivait dans d'autres conditions. Elle disait : «Je suis encore dans le camp», et elle sentait le camp «en dedans d'elle». Elle exprimait ceci par des gestes, comme si elle avait quelque chose dans la tête, dans l'estomac, qu'elle voulait vomir et sortir d'elle.

Le «système torturant» est comme un «corps étranger» qui s'est introduit et a «occupé» le monde interne. Comme l'exprime W.R.D. Fairbairn (1940) : «Le travail pour différencier l'objet trouve sa solution dans l'expulsion d'un objet incorporé, c'est-à-dire dans le problème d'expulser des contenus.»

Le psychanalyste va être le «porteur» ou le dépositaire d'un paquet très lourd et ambigu, le contenu duquel (culpabilité, hontes, rages, craintes, incertitudes et impuissances) ne peuvent pas se résoudre seulement en racontant des épisodes ou des témoignages. Comme dans tout processus, chaque image remémorée ou rêvée contient des situations émotionnelles complexes. Mais le «paquet» contient aussi le désir de «survivre en tant que personne», de se récupérer, de se sauver et de réparer les objets abîmés.

Lorsqu'il s'agit d'un patient exilé et que la thérapie s'effectue loin du lieu des faits traumatiques, le patient se trouve dans une condition relativement meilleure pour séparer sa situation actuelle de celle où il a souffert la violence. Le thérapeute offre, dans ces circonstances, une figure réelle d'identification qui apparaît, *a priori*, comme non contaminée par la perversion sociale.

La situation alternative ainsi créée offre des avantages évidents du point de vue de l'aide thérapeutique : on pourra récupérer plus facilement les degrés de confiance nécessaires pour l'établissement d'un processus. Le patient peut supposer plus facilement qu'on l'écoute avec la «présomption d'innocence» dont parle Piera Aulagnier (1979), concept qui implique être reçu, entendu et cru par «l'autre» sans réticences.

Un autre avantage lié au fait de travailler loin du lieu où s'exerce la violence sociale est d'être relativement moins soumis au phénomène, décrit par J. Puget et L. Wender (1982), des «mondes superposés». Ces auteurs décrivent ainsi des avatars contre-transférentiels qui surviennent quand, à travers le discours du patient concernant la réalité externe actuelle, le psychanalyste est subitement et traumatiquement renvoyé à sa propre situation et sa préoccupation personnelle comme être social. Cependant, les circonstances favorables n'exemptent pas le psychanalyste de son alarme élaborative car, de toutes façons, les vécus ambigus et confondants du patient imprègnent l'ici et maintenant du champ relationnel.

La disponibilité du thérapeute, que je considère au début de la cure, plus comme un dépositaire et objet d'identification alternative que comme un objet de transfert, me paraît essentielle. Des séances prolongées ou imprévues sont parfois nécessaires (surtout à des moments d'intense *catharsis* de la souffrance psychique), pour que le patient puisse sentir qu'il est accepté et respecté et qu'il peut exercer un certain contrôle sur la situation thérapeutique.

Je comprends ceci dans le sens de la permissivité de Winnicott, qui donne au patient l'opportunité de rencontrer une continuité active dans lui-même, en «utilisant» le thérapeute, en «créant» une nouvelle relation. Dans le début de la thérapie, il serait erroné d'interpréter ceci comme un contrôle pervers ou immobilisateur que le patient chercherait à exercer sur le thérapeute ; si une interprétation de ce type est pertinente, elle trouvera plus tard sa place quand le patient aura déjà récupéré ses fonctionnements plus mûrs et le sentiment de sa continuité interne.

La permissivité par rapport au cadre thérapeutique permet l'établissement d'une mutualité, ou réciprocité tacite, qui permet au thérapeute de ne pas accepter du patient une dépendance excessive, ni des régressions symptomatiques qui pourraient le perturber hors de la séance thérapeutique, soit dans sa nouvelle et instable réalité d'exilé. La rigueur technique ne passe pas, dans ces processus, par la fixité habituelle du cadre, mais par l'intense travail d'élaboration auquel se soumet la paire thérapeutique pour essayer de mettre en mots des situations «inédites» ou «impensées» (J. Puget, 1985).

Ce qui se joue au début de la relation thérapeutique, c'est le sentiment de sécurité de base. J. Sandler (1960) entend par «*safety-feeling*» le sentiment éprouvé par le Moi de pouvoir discriminer ses perceptions et d'être capable de donner par lui-même un sens aux relations d'objet. Ceci correspond peut-être à ce que P. Aulagnier (1979) décrit comme «point de certitude» : la capacité de trouver une concordance entre le sensoriel et les mots qui l'expriment.

A travers des expériences traumatiques confondantes, à la limite de la défaillance émotionnelle et de l'effondrement, les certitudes dans la propre perception et compréhension ont été ébranlées et des mécanismes d'adaptation et de survie sont apparus alors de façon inattendue pour la victime. La victime connaît alors une «étrange

vérité» (D.W. Winnicott, 1974), une étrange lucidité, un nouveau décodage des signaux liés à la régression vers une position ambiguë. Un nouveau système de référence interne est apparu qui, plus tard, hors du contexte dramatique, ne se trouve plus être utile ou adéquat. A cause de cette faille potentielle ressentie dans son sentiment de sécurité et d'identité, le patient a besoin de ne pas percevoir dans la relation mutuelle avec le thérapeute aucune intention abusive ou de bénéfice narcissique de la part de celui-ci.

A travers quelques-uns de ses personnages, le système torturant a établi avec le patient une symbiose immobilisatrice, addictive et aliénante ; il s'agit maintenant d'établir la «bonne symbiose» thérapeutique qui permet de vivre et d'évoluer. Pour ce faire, il est important de réussir à comprendre en quoi a consisté la relation avec le système torturant et à déterminer les similitudes et les différences avec la situation thérapeutique.

Cette comparaison, qui doit être assumée plus par le psychanalyste que par le patient, détermine un terrain de réflexion inéluctable pour tout groupe professionnel qui étudie la violence sociale.

Pour ne pas entrer dans des banalisations et des généralisations (du type, par exemple : «nous sommes tous des tortionnaires»), nous avons besoin de comprendre pourquoi nous ne sommes pas des tortionnaires et en quoi consiste ne pas l'être.

Comme je l'ai déjà signalé, le tortionnaire continue «d'occuper» le monde interne du patient. Tel un usurpateur, il a pris la place des objets fondamentaux, il s'est érigé en mère salvatrice, en père protecteur, en donneur de vie ou de mort, d'absolution, de direction, d'appartenance. Ces «rôles» ou fonctions ne sont ni plus ni moins que des phénomènes de transfert, que le personnage en question a réussi à centrer sur lui-même. Les objets et appartenances de la victime ont été déplacés, sabotés et faussés dans son monde interne et sont hors de sa portée. De même, dans la réalité externe, les parents et amis ont été amenés, très souvent, à être des complices concrets du système torturant.

Le tortionnaire est quelqu'un qui agit sur l'autre, quelqu'un qui, dans une position asymétrique de pouvoir, abuse et dépouille l'autre de sa volonté, de sa «capacité de décision» (L. Prieto, 1985) et

de la définition que sa victime se donne de soi-même. Très schématiquement, on peut dire que, pour le faire :

1. Il élimine tout cadre normal de la vie de sa victime, tout support naturel, il le porte à l'état de besoin ou de détresse, ainsi il le fait «s'adapter à n'importe quoi.»

2. En tirant profit de cette faille narcissique profonde, il essaye d'aliéner sa victime à lui-même, à son idéologie, à son mode de pensée. Il réussit quelques fois à la porter vers une «addiction», une dépendance sans recours.

Paradoxalement, nous utilisons les mêmes mots pour décrire des situations très graves et destructives et pour décrire d'autres situations qui ont une finalité réparatrice. Nous disons par exemple que, dans notre travail thérapeutique, nous «agissons» interprétativement, ou que l'interprétation peut être violente. Cependant, notre but n'est pas celui d'usurper et de voler à l'autre la définition qu'il se donne de lui-même, mais de l'aider à la rechercher, à la préciser et à récupérer ses capacités relationnelles, créatrices et évolutives. Dans des thèmes comme celui-ci, il y a un risque de glissement du sens des mots, que l'on doit régler attentivement pour ne pas rendre le langage complice de la situation que l'on désire démonter. Nous avons besoin de chercher des formulations analytiques chaque fois plus pertinentes pour cadrer notre grave problème.

Au long de ces processus thérapeutiques, le thérapeute et le patient ne poursuivent pas seulement le but de guérir celui-ci, mais ils cherchent aussi à comprendre le phénomène de la violence sociale dans ses aspects relationnels, besoin qui prend origine dans la conviction commune de ne pas pouvoir accepter comme un destin passif une telle sorte de malheur.

La question survient de savoir où et comment résiste la psyché à cette manipulation de l'inconscient. «Se guérir», «se sauver», qu'est-ce que ceci veut dire ? S. Salmeron (1980) parle d'une «pulsion à sauver». Je pense que la victime a connu des moments aigus «d'omnipotence salvatrice», des moments de lucidité dans lesquels elle a pu sentir l'appréhension d'un danger interne, d'une dépersonnalisation ou d'une catastrophe de son identité, la réalité de son aliénation ; des moments d'*insight* pendant la situation trau-

matique ou déjà hors d'elle qui donnent l'origine à des actes auto-salvateurs (s'échapper, témoigner ou chercher de l'aide).

A travers les différentes psychothérapies, j'ai pu observer comment le patient oscille entre être cohérent avec l'impulsion à se sauver et un découragement qui équivaut parfois à se laisser aller à la mort psychique. Apparaît alors une perte de sens : un « à quoi bon ? » fondamental.

Le psychanalyste passe aussi par des moments où sa confiance dans le processus structurant et le sens de la conviction thérapeutique peuvent se perdre comme dans des sables mouvants. Il me semble que cette désespérance, cette perte de sens et d'impulsion thérapeutique est un signal important : probablement celui d'une désignification, d'une désymbolisation et d'une tendance à accepter avec résignation le conformisme et l'apathie que le système torturant a cherché à imposer au groupe social.

Puisque des sens et des significations se perdent, tout peut être tout, tout peut se perdre : l'effort, l'identité ; tout peut être faussé et nous pouvons rester conformes avec les choses telles qu'elles sont et notre indignation peut s'affaiblir, s'user ; une sinistre familiarité s'installe. Ce subtil signal perçu dans le contre-transfert ouvre une voie de compréhension sur la nature du phénomène que produit la violence sociale au niveau de l'individu et du groupe.

Nous pouvons trouver chez plusieurs auteurs psychanalytiques la description de la région psychique de vulnérabilité où la victime est portée dans sa régression. J'utilise de préférence le modèle théorique de Bleger, car il permet de faire des hypothèses psychodynamiques sur la manipulation externe de ces régions archaïques de la personnalité et parce que le terme « ambiguïté » que définit avec précision cet auteur permet de comprendre, dans son acception la plus courante, l'état d'indéfinition, de confusion, de désorientation et d'absence de conflit interne que la violence sociale extrême provoque chez ses victimes.

Si une base de notre travail thérapeutique est d'accepter la vulnérabilité humaine qui peut nous mener à chercher la sécurité à tout prix, c'est également notre base d'admettre et de respecter la tendance du patient à sortir du chaos, du marasme et de l'aliénation, et d'avoir confiance dans la tendance de l'être humain d'interpréter la

réalité et de chercher des significations (S. Decobert, 1984), à «sauver» (S. Salmeron, 1980), à créer et à utiliser les objets (D.W. Winnicott, 1971) à chercher la vérité (W.R. Bion), à se mouvoir dans différentes positions (M. Klein), à trouver une causalité (P. Aulagnier, 1975).

Chez tous les patients que j'ai connus, le désir de se sauver s'est manifesté à travers le désir de sauver quelqu'un d'autre. Cet «autre» était représenté au niveau conscient par une personne proche, soit vivante ou morte, ou «mort-vivant» dans un deuil suspendu.

Pendant son emprisonnement, l'«autre à sauver», pour Irma, a été son petit enfant qui n'avait que quelques semaines ; il ne lui était pas possible d'accepter que «ces gens-là» dirigent le monde où devait vivre son enfant. Pour Leda, confuse et perdue, qui avait souffert peu avant de terribles tortures, «l'objet à sauver» était son mari disparu : elle l'avait idéalisé et transformé dans ses rêves en un persécuteur surmoïque qui exigeait d'elle lucidité et cohérence. Pour Olga, cet objet privé et secret, c'était son mari assassiné peu avant qu'elle soit arrêtée, et qu'elle avait maintenu vivant en elle dans un deuil suspendu, protégé par un presque oubli («au moins lui n'a pas connu ces choses»), jusqu'au moment dans la cure où elle a pu le pleurer.

Avec «l'objet à sauver» s'exprime une relation de confiance mutuelle qui implique l'absence absolue de trahison ou d'abandon ; il représente un idéal d'innocence du Moi vers lequel le Moi du patient a des attitudes fantasmatiques de sollicitude adulte-enfant ; il représente aussi l'identification à un objet maternel disponible et fiable. L'«objet à sauver» qui, je pense, constitue une fantaisie structurante liée à la position dépressive, est un moteur essentiel dans le travail de déqualification du système torturant. Clivé et encapsulé pendant la période traumatique, cet objet est le représentant de la capacité dépressive du patient, de ses désirs et de ses espoirs de réparation, d'indépendance et d'intégrité ; il constitue dans l'univers démantelant de la torture un objet donneur et rénovateur de significations.

J'ai constaté mon inhibition à exposer l'histoire de mes patients, comme si «ces thèmes-là» renfermaient des aspects contaminants

qui doivent rester plus que jamais dans le privé et le secret de la séance thérapeutique.

Je considère que les sentiments de honte sont un autre signal de la résistance que le moi oppose à la corruption qu'on a voulu lui imposer ; ils se trouvent aussi bien chez le thérapeute que chez le patient.

Quand les interlocuteurs connaissent déjà des patients qui ont vécu des expériences semblables, et surtout s'ils sont à la recherche d'une élaboration commune de compréhension, le sentiment secret et honteux est moindre. Cependant, parler des faits humains si dégradants signifie toujours perturber les interlocuteurs même s'ils sont psychanalystes : cela implique de les obliger à entendre ce qu'ils ne voudraient pas savoir, les obliger à s'inscrire dans un siècle infâme où la violence a pris des formes spécifiques difficiles à assumer.

J'ai expérimenté le sentiment de pouvoir être mal comprise ou de me rendre complice de la transmission de quelque chose de sordide et de rejetable. Ceci exprime mon «dégoût dépressif» et mon désir profond que des faits humains semblables n'eussent jamais été inscrits dans l'ordre des choses. De ce fait, je pense que l'on peut attribuer en bonne partie à la honte ce qu'on appelle la culpabilité des survivants ainsi que le silence qui suivit l'holocauste, la difficulté qu'ont eue pendant de longues années victimes et thérapeutes pour traduire en mots leurs expériences (P. Lévi, 1986).

Si la honte que ressent le psychanalyste peut être interprétée comme un phénomène de contre-transfert, alors elle indique l'intense sentiment de dissociation et de conflit que vit le patient entre l'expérience traumatique qui l'«occupe» et la réalité actuelle, entre ce qu'il a pu percevoir de lui-même au moment de l'expérience et l'idée qu'il se faisait de lui-même auparavant.

Comme le dit H.M. Lynd (1958) : «La honte est provoquée par des expériences qui mettent en question nos préoccupations sur nous-mêmes, et nous obligent à observer en même temps nous-mêmes et la société».

Classiquement, la honte est interprétée comme une réponse au surgissement pulsionnel, mais la situation qui nous occupe l'in-

tègre au niveau du narcissisme, de l'identité et de la signification du Soi tel que l'exprime W. Kinston dans un article sur le contexte théorique de la honte. Cet auteur situe la honte dans le cadre des relations d'objet et d'individuation. Selon lui, elle apparaît chez l'enfant au moment où il prend conscience de la différence et de la séparation. La honte est donc une émotion ou un déplaisir de base, qui prend toute sa valeur comme phénomène du moi plus mûr, capable de discrimination, de conflit interne et de choix. «Elle implique le choix, l'option personnelle entre agir destructivement ou créativement» (W. Kinston, 1983).

Dans ces processus psychothérapeutiques, les sentiments de honte apparaissent quand le patient est en train de sortir de sa symbiose avec le monde concentrationnaire qui l'a occupé, au moment où le patient récupère le sentiment de pouvoir choisir son propre comportement et se rendre à l'évidence des aspects de sa propre passivité, d'avoir accepté ce qu'il ne voulait pas, soit de s'être «adapté à n'importe quoi». Plus encore, d'avoir subi une fascination (R.J. Aragonés, 1985), de s'être aliéné à quelqu'un d'autre, d'avoir été instrumentalisé par d'autres à leurs fins.

La honte est la conséquence également des faux choix de comportement que la victime a dû réaliser avec le but de transformer sa situation de passivité dans un sentiment d'activité et ainsi, à son insu, a dû entrer dans le piège que le système torturant imposait à sa personnalité.

Dans des processus thérapeutiques de longue durée, j'ai perçu l'existence de «paliers» dans l'élaboration de la honte, comme si, progressivement, certains sentiments de honte intolérable laissaient la place à d'autres sentiments de honte intolérable.

A mesure que chaque expérience est élaborée et située dans son contexte particulier, on voit surgir d'autres niveaux de l'expérience pénible que l'on a essayé de refouler.

Les «paliers de la honte» sont propres à chaque patient et dépendent de la structure de sa personnalité et de sa hiérarchie de valeurs propres. Les sentiments de honte qui surgissent en premier sont ceux liés à la «perte de la face», à la perte de l'image qu'on s'est donnée de soi-même dans le contexte social naturel ; par la suite se dévoile la honte devant les situations honteuses pour lesquelles le

Moi de la victime n'avait pas d'anticipation ou prévision possible ; des situations où le Moi s'est trouvé en face des «phénomènes sensoriels non transformables avec les moyens de symbolisation à sa portée» (S. Berenstein et I. Berenstein, 1982). Dans ces situations, les actions et les comportements qui en résultent étonnent la propre personne, et cassent le sentiment de continuité interne.

Une patiente exprimait une honte intense (lunettes noires, cheveux sur le visage et gestes évasifs) ; elle arriva très péniblement à dire ce qu'elle ressentait comme sa plus grande honte : sa relation affective avec un des personnages du monde concentrationnaire. Suivirent successivement des sentiments de culpabilité et de honte par rapport à sa culpabilité. C'est seulement beaucoup plus tard, lorsqu'elle avait déjà récupéré son intégration et les niveaux plus mûrs de son fonctionnement psychique, qu'elle arriva à exprimer à travers des rêves et des souvenirs une honte jusque-là inabordable : le fait de s'être adaptée et de s'être laissée conditionner à des formes d'agir et de penser, au cynisme et à l'inhumanité de la situation concentrationnaire.

Pour une autre patiente, sa plus grande humiliation était le sentiment de dépersonnalisation qu'elle avait vécu pendant la période de son arrestation ; longtemps après, elle a pu situer sa honte paniquante dans la pénible réminiscence d'une situation de violence sexuelle, qu'on pouvait découvrir déjà dans ses rêves symboliques, mais qu'elle n'arrivait pas à mettre en mots.

Si nous essayons d'inclure le concept de honte dans le contexte de la régression vers la position ambiguë, on peut dire que la honte dans son aspect de «honte signal» indique au Moi le risque de devenir ambigu et imprécis par rapport à ses valeurs, à ses idéaux du Moi et à ses exigences surmoïques ; alors que la «honte paniquante» représente le danger massif de l'invasion par l'ambiguïté : l'angoisse catastrophique devant la perte de l'identité.

Dans notre travail thérapeutique, il ne s'agit pas d'éliminer les sentiments de honte, mais de leur donner toute leur valeur dans la reconstruction et l'affirmation de la propre identité. Elle est le signal d'un désir profond d'incorruptibilité et de cohérence, et en tant que telle, elle est structurante.

Pour nous opposer à l'imprégnation par la sournoise inhumanité de

notre temps et à notre tacite acceptation de l'inacceptable, serait-il possible de transformer le malaise de nos émotions de base en des signaux utiles ?

Je dirai, pour me résumer, que les patients qui ont subi des conditions extrêmes (disparition, camps de concentration, torture) posent aux psychanalystes des problèmes d'élaboration et d'éthique fondamentaux. En prenant comme cadre référentiel le modèle théorique de Bleger, nous pouvons dire que ces patients ont subi une «régression vers l'ambiguïté» et une «occupation» de leur monde interne par le système torturant et le tortionnaire qui le représente. A travers le processus thérapeutique, le patient entreprend le travail de se séparer et de se différencier de l'«occupant» interne, dans une pénible élaboration personnelle. Par rapport à l'objet corrompateur, la relation avec le thérapeute représente un objet alternatif que le patient utilise pour récupérer sa ligne identificatoire et son projet vital.

Certains sentiments dans le contre-transfert tels qu'une désespérance, un sentiment de «perte de sens» dans la conviction thérapeutique, ainsi que des sentiments de honte et de dégoût chez l'analyste peuvent être considérés comme des indices ou signaux spécifiques du type d'expérience interne à laquelle ont été amenés ces patients. Les sentiments de honte éprouvés par le patient sont compris comme l'expression d'un désir profond d'incorruptibilité et de cohérence.

## 6. *La transmission de l'horreur*

par Maren ULRIKSEN-VIGNAR

*« Accessible, proche et non perdue, restait, au milieu de tout ce qu'il avait fallu perdre, cette seule chose : la langue. Elle, la langue, restait non perdue, oui, en dépit de tout. Mais il lui fallut alors passer ses propres absences de réponse, passer par un terrible autisme, passer par les mille épaisses ténèbres d'une parole meurtrière. Elle est passée sans se donner de mots pour ce qui avait eu lieu. Mais elle passa par ce lieu de l'Événement. Passa et put de nouveau revenir au jour, enrichie de tout cela. (...) parler, pour m'orienter et apprendre où je me trouvais et où il me fallait aller pour que quelques réalités s'ébauchent pour moi. C'était, nous le voyons, événement, mouvement, cheminement, c'était l'essai pour gagner une direction.*

Extrait de l'allocution de Brême,  
Paul Celan. Citation de Maurice Blanchot

Ces dernières décennies, la terreur et la répression politique ont frappé des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants latino-américains. La prison, la torture systématique, les disparitions

«forcées», l'exil et la misère accrue ont déchaîné une souffrance dont on ne mesure pas encore la portée. Cette souffrance, advenue lors d'expériences que l'on peut situer dans le registre de l'horreur, de l'expérience limite, laisse des marques traumatiques.

Souvent l'extrême violence de l'agression subie n'a pas permis qu'elle soit pensée et symbolisée par ceux qui l'ont vécue. L'horreur s'introduit et s'inscrit dans le psychisme comme marque, sans pouvoir s'articuler à un récit signifiant qui puisse rendre compte de la nature de cette irruption. On peut reconnaître les effets destructurants sur le psychisme et la potentialité pathogène de la catastrophe sociale et ses multiples formes de violences.

Le travail clinique en Amérique latine et en exil avec les enfants des adultes touchés par cette agression nous interrogent sur les effets de transmission du traumatisme dans la deuxième génération. C'est pour cette raison que les divers organismes d'accueil des victimes de la répression se préoccupent de donner une place privilégiée à l'écoute de la souffrance de leurs enfants.

Mais il est encore trop tôt pour reconnaître les effets à long terme de cette violence. C'est seulement rétroactivement, à partir du travail analytique avec un adulte qu'on pourra découvrir ce que du traumatisme reste et agit comme répétition ou comme destin dans la deuxième génération.

La persécution politique si massive et profonde en Amérique latine n'est pas comparable au génocide du peuple juif dans la Deuxième Guerre mondiale, ni au génocide des Arméniens. Mais on peut y reconnaître l'utilisation du même type de méthodes répressives comme la menace permanente de mort et torture, la disparition des corps des assassinés, la manipulation du discours et de la vérité, ainsi que la mise en place dans les prisons politiques d'un monde concentrationnaire systématisé et organisé pour détruire l'homme. Cet ensemble de méthodes est proche de «la réalisation d'un univers psychotique» que décrit I. Grubrich-Simitis (1979) à propos de la combinaison des conditions extrêmement traumatiques des prisonniers des camps nazis.

Depuis 1960, nombre de travaux ont été publiés sur les effets inscrits dans la deuxième génération résultante de l'expérience des

camps de concentration nazis et de la persécution de leurs parents, notamment les travaux de J. Kestenberg (1980), N.C. Auerhahn et E. Prelinger (1983), Auerhahn et D. Laub (1984), I. Grubrich-Simitis (1979, 1984) et D. Pines (1986). Dans le même registre, on peut situer les travaux de J. Altounian (1978, 1986) et H. Piralian (1987) à propos des effets du génocide des Arméniens. Les auteurs sont d'accord sur le fait que le génocide et la persécution détruisent la capacité et la fonction parentale, et que les enfants prennent en charge des conflits psychiques qui appartiennent à la réalité vécue par les parents.

Les marques de l'horreur, comme nous allons les repérer plus loin dans un matériel clinique, peuvent agir au-delà de la première génération pour infléchir et orienter une destinée.

Nous allons repérer plus loin, dans le matériel clinique de l'analyse d'une jeune femme sud-américaine, des fragments de l'horreur de l'Holocauste vécus par les parents qui resurgissent dans le psychisme et dans l'agir de la fille, lorsque sa vie est ébranlée par le régime dictatorial. Un télescopage entre le psychisme des parents et celui de leur fille se fait jour. L'écoute analytique de cette souffrance et de ses traces, nous renvoie à l'histoire contemporaine, et par là nous interroge sur la place du psychanalyste et les liens de la théorie et de la pratique avec le champ politique.

Face aux grands événements politiques et sociaux, l'individu s'efforce de trouver une cohérence, un sens logique. Quand l'histoire frappe directement son groupe, sa famille, sa personne, il lui est nécessaire pour son intégrité psychique de se repérer par rapport à cette réalité violente qui le submerge.

L'incontrôlable déroulement de nouveaux faits de la réalité sociale, en marge des décisions individuelles, pousse à un travail d'agencement, et de recherche de sens, fonction essentielle d'investissement de la réalité par le psychisme.

Le non-sens est toujours provoqué d'abord par celui qui exerce la terreur. C'est le cas de l'organisation même des camps de concentration et d'extermination nazis, où le non-sens est exemplaire dans la réponse d'un gardien au «pourquoi» déchirant d'une prisonnière d'Auschwitz : «*Hier ist kein warum*» («Ici le pourquoi n'existe pas») (N.C. Auerhahn et E. Prelinger, 1983).

Ces derniers temps en Amérique latine, la logique de la guerre des dictatures, en rupture avec la légalité et les valeurs démocratiques antérieures, constitue une perte de repères qui plonge les citoyens dans «l'insensé». Il n'y a, dans les pratiques répressives, aucune légitimité, si ce n'est celle dont s'est emparé le bourreau par sa position asymétrique de pouvoir et d'impunité. L'autre est éliminé d'emblée et n'existe que comme objet-déchet.

La dissimulation systématique de la logique idéologique de l'opresseur induit aussi le non-sens ; les ordres comminatoires, les menaces répétées au long des jours, sont destinés à confondre et à intervertir l'origine de l'agression, afin que la responsabilité apparaisse comme provenant de l'agressé.

L'escamotage des mobiles, la disqualification de l'opposant, la persécution de celui qui peut dévoiler le vrai visage du régime, sont les premières étapes d'une politique qui vise l'élimination de toute contestation. L'ultime étape de dégradation des normes essentielles du droit est représentée par la disparition «forcée» ; le disparu (mort juridique du séquestré, parce que personne ne peut connaître le lieu de détention, ni obtenir aucune information sur son destin) est l'exemple maximal de l'horreur. La perpétuation de la disparition agit comme l'injonction psychotisante du non-dit, et comme prescription à la famille pour qu'elle assume l'acte de nommer mort le disparu.

Pendant la période de dictature dans le sud de l'Amérique latine, il était fréquent d'entendre les groupes touchés par la répression raconter maintes fois les détails de ce qui était arrivé lors d'une flambée de persécution. Répétition excitante, chargée de sentiments d'effroi, comme si cette circulation de la parole avait le pouvoir de conjurer la menace, de permettre le partage de la peur, de rompre l'isolement et d'alléger la détresse. Elle est aussi recherche du sens de la violence.

Le militant peut, parfois, se confronter à cette violence d'État avec plus de lucidité et moins d'angoisse que l'homme de la rue, dans la mesure où il est capable de se référer à un lieu d'identification dans la contradiction du système. L'idéal politique ancré dans le système de valeurs et les identifications permettent l'affirmation narcissique, la reconnaissance qu'on est inclus dans le social et qu'on y participe soit par ressemblance, soit par opposition.

Dans les situations de persécution et d'instabilité permanentes, il est essentiel de maintenir la continuité de l'être et l'affirmation de l'unité du soi menacé ; le sujet va s'appuyer sur l'idéal du Moi qui devra être sauvegardé à tout prix. Ce besoin narcissique de conserver l'identité apparaît souvent, à travers un retour aux fantasmes de toute-puissance et d'union sans faille à une mère idéale, dans un discours extrêmement rigide et triomphaliste s'exprimant dans un idéal, dans des projets et des organisations politiques.

Celui qui se déclare sans opinion, qui ne trouve pas des points d'appui identificatoires dans le corps social, apparaît plus fragile quand il est touché par la violence et la persécution. Nous avons tous connu des gens sans aucun engagement politique qui, lorsque leur famille ou même un voisin ont été touchés, ont réagi, se sont organisés et sont parfois même devenus militants. S'élever contre l'injustice engendre un point d'origine, un point de départ à partir duquel une histoire est reconnue et peut se transmettre, contrairement à la victime qui ne peut se détacher de la violence subie.

Être happé dans la position de victime, position passive du sacrifié, prolonge l'épouvante de l'agression subie et ne permet pas de se considérer comme partie intégrante de l'histoire sociale. La rupture des liens internes qui sous-tendent le fil d'une histoire produit une incapacité à penser l'expérience, une difficulté à reconstruire les idéaux antérieurs et une absence d'histoire à transmettre aux générations suivantes.

Être victime, c'est occuper cette place particulière d'un lieu d'exclusion de l'histoire ; on ne peut rien dire, on ne peut pas nommer l'agresseur, on est dans la fatalité où tout peut advenir. Les victimes continuent à vivre l'épouvante, marquées par l'horreur, en silence, dans un non-savoir-dire où ne restent que des bribes de discours, morceaux énigmatiques. Chaque fois qu'une interrogation se pose, le sentiment insupportable d'avoir été choisi comme victime devra être mis à distance et refoulé.

L'horreur, incluse dans le psychisme s'exprime furtivement, par l'appréhension ou la peur d'un geste, du regard, ou plus durablement par le symptôme somatique. La méfiance va contaminer tout le champ relationnel, y compris avec ses propres enfants. Ce sont ces marques non-signifiées qui vont se transmettre aux enfants.

La trame de ces signes ne s'organise pas en récit et, au-delà d'une apparente cohérence, dans les interstices se font jour le vide, le silence, les trous.

Dans ce cas de figure, il n'y aurait pas rencontre entre un état psychique et un événement traumatique, mais irruption violente, qui laisse comme marque une blessure ouverte, hémorragique, expression de douleur. Cette blessure peut s'exprimer à travers le symptôme comme plainte interminable. On peut aussi, par le déni, évacuer d'un même mouvement la douleur psychique et la possibilité de symbolisation, transformant ainsi l'excès en négativité (J.B. Pontalis, 1977*b*). Inscription négative — un trou — en attente de le symboliser (F. Gantheret, 1973). Qui mieux qu'un enfant peut occuper ce lieu de capture (L. Bleger et M. Ulriksen, 1987).

L'activité de penser, la capacité de discrimination et de synthèse, comme celle de stabilité spatio-temporelle, unies à l'estime de soi-même, toutes fonctions liées au narcissisme, sont profondément bouleversées dans des situations de menace extrême. L'organisation de la personnalité est fragilisée par l'extrême souffrance ; les défenses adaptatives cèdent et leur fonctionnement doit s'ajuster à la survie. La catastrophe sociale brise le projet collectif, objet hautement investi, aimé et souvent idéalisé. La modification du statut de l'objet, la désorganisation de la trame symbolique et du lien social induisent le désespoir qui entraîne l'écroulement de l'idéal du Moi (S. Ginestet-Delbreuil, 1982), et troublent la capacité de symbolisation. Chez certains analysants, on peut observer que la catastrophe a mis en marche un processus d'incorporation massive, non discriminée, qui remplace partiellement l'introjection.

La violence vécue est incorporée au monde fantasmatique, et l'histoire personnelle se réorganise à partir de ce noyau traumatique. Ce qui caractérise ce mouvement est que l'agresseur, incorporé comme un tout mal discriminé, fait collusion et réapparaît comme constituant originaire de la fantasmatique œdipienne et pré-œdipienne (M. Ulriksen-Vignar, 1985). L'angoisse déclenchée par l'écroulement interne et externe — idéal et projet — mobilise des défenses extrêmes, telles que le clivage et le déni, qui fonctionnent efficacement pour méconnaître l'altérité de cet autre agresseur. Il y a toujours un effet de brutalité qui va au-delà des limites de

l'imaginable ; même chez celui qu'on croirait préparé à subir la violence, l'excès inattendu le déborde. Une telle violence, effrénée mais agissant rationnellement et froidement, comme une machine, manipule l'homme pour le transformer en objet, le réduit à l'état de chose.

On peut observer que cette violence produit l'ébranlement du système défensif et la rupture et fragmentation des fonctions moyennes. Cette démolition (M. Vignar, 1978), même si elle n'est que temporaire, produit des effets durables, comme si le psychisme était occupé, investi, par une souffrance, une blessure telles qu'elles ne laisseraient que peu de place, un faible reste d'énergie libidinale disponible pour de nouveaux investissements. On s'approche des agissements de la pulsion de mort et de sa fonction désobjectalisante (A. Green, 1986). Retournement sur soi, occuper sa vie à soigner sa blessure, seraient un reste actif de la violence subie.

Le déni et le clivage sont à l'origine de l'enfermement dans la répétition et l'incapacité de dialectiser en conflit la violence. Pour qu'il y ait conflit, il faudrait pouvoir nommer l'agresseur et le reconnaître comme extérieur et séparé. Dans l'expérience clinique, la traversée de l'horreur n'apparaît pas dans le récit. Ces indices se manifestent dans la discontinuité du discours, dans la banalisation des faits, dans les symptômes du corps, dans l'effritement des projets, dans les deuils et les vides laissés par les morts et les disparus.

Par ailleurs, l'appareil répressif met systématiquement en action la machinerie de la torture. L'attaque du corps, destinée à le marquer pour le soumettre, comme le marquage du bétail pour assurer sa propriété, est aussi des traces de l'horreur. Tatouages d'un chiffre dans les camps, traces de brûlures de cigarettes, cicatrices, perte des dents, fractures et déformations, dans les lieux de détention, en sont les traces visibles de la surface corporelle. Il y a celles qu'on ne voit pas, celles qu'on évite de montrer et qu'on vit solitairement : ce sont les inscriptions qui ont percé la frontière défensive du corps, qui ont visé à changer l'identité dans son origine. Manipulation, pénétration brutale, humiliante des lieux du corps où s'organisent les limites du dehors et du dedans, du moi et du non-moi, espace du secret, du plaisir. C'est là où le bourreau veut

marquer le corps de l'autre pour s'en rendre maître et exercer son emprise.

Une fois passés les épisodes de l'horreur, des traces demeurent. La qualité des objets intériorisés s'en trouve modifiée : changement qui évoque, dans le silence qui suit la bataille, un grand champ dévasté, constitué de morceaux de corps. Ce champ de bataille fascine et fixe l'attention. La contemplation du désastre est un moyen de recherche du sens de ce qui est arrivé, recherche d'indices qui témoignent de la place de chacun quand il était vivant et intact ; ce parcours est aussi la reconnaissance de ce qui reste pour pouvoir reconstruire un lieu propre à chacun.

Il n'y a pas encore, aujourd'hui, en Amérique latine, de commémoration pour les morts et les disparus des régimes de dictature. Il n'y a pas de reconnaissance. Il manque l'acte simple de nommer celui qui est mort en combattant, et de dire pourquoi il est mort : « *Mort pour la patrie ?* ». Il y a un effacement du nom et de la cause pour laquelle il est mort. La mort violente est désignée comme naturelle ou accidentelle, ou, pire encore, comme « non advenue ».

Qu'est-ce qui est attaqué avec la disparition du corps, avec le « non-venu » de la mort ? Quand tous les moyens de contrôle sont mis en œuvre pour taire la mort, pour ne pas la signifier, la dictature vise la destruction de la mort elle-même comme structure symbolique permettant la transmission (H. Piralian, 1987)<sup>1</sup>.

Nous voulons mettre en évidence la tentative perverse de rendre impossibles les cérémonies fondatrices de la collectivité humaine, tels les rites de la mort et de la naissance, ainsi que celle de détruire l'espace de parole, par le mot d'ordre de silence et l'effacement des traces du meurtre. Nommer les morts et leur accorder une place dans le combat social est un acte d'inscription symbolique, c'est-à-dire un acte de reconnaissance d'une existence humaine et de sa

---

1. A propos du silence et du vide juridique autour du génocide arménien, H. Piralian écrit : « Au-delà de la vie, c'est la mort elle-même qu'ils essaient de détruire, comme structure symbolique permettant la transmission. L'horreur c'est donc, au-delà de la vie, des vies enlevées la perte de la mort elle-même ». « Ainsi peut-on dire que la visée de ce meurtre est celle, par-delà les sujets singuliers, de la mémoire signifiante, de cette mémoire signifiante collective qui structure l'humanité d'un groupe, et qui y inscrit ses membres. Meurtre qui, détruisant l'avant et l'après, fait qu'il ne peut plus y avoir ni passé, ni futur ».

faculté d'être pensant et désirant. Le martyr de la torture et la mort seraient ainsi liés aux valeurs de la vie et à sa défense. Le trauma serait la méconnaissance, la non-inscription de l'individu dans l'histoire, dans le langage.

«Accepter cette mort serait participer à son effacement de l'ordre humain» (H. Piralian, 1987). Les proches des disparus ne peuvent, faute d'enterrer les corps, que s'offrir eux-mêmes comme tombeaux. Le disparu est incorporé et conservé comme mort-vivant (W. Baranger, 1961-1962), le deuil est suspendu, gelé. Un enfant peut bien devenir celui qui va soulager le parent en prenant en charge, en héritage, la projection de l'objet mort-vivant. Ceci est une inscription fragmentaire, en dehors du langage. Elle ne résout en rien l'absence d'inscription symbolique et de mémoire.

La mémoire est restaurée à travers le processus collectif d'inscription ; mémoire sociale qui écrit dans son histoire les noms de ses morts, ses victimes et ses bourreaux. Cette mémoire n'est pas une abstraction. Essai de reconstitution de la vérité historique et des faits occultés, elle crée un lieu d'inscription qui donne sens à tout ce que le régime de terreur a tenté de gommer et d'éliminer.

Nous n'avons encore aucun monument aux morts au sud de l'Amérique latine. Il y a quelques années, à Lonquén, au Chili, un cimetière clandestin a été trouvé dans une mine de chaux abandonnée. Spontanément, le site s'est transformé en lieu de pèlerinage où vieux et jeunes, hommes et femmes, allaient déposer une fleur ou simplement se recueillir et contempler en silence cette parcelle de terre où la pensée et la mémoire de l'horreur pouvaient se poser. Peu après, la dictature clôturait les lieux avec des barbelés et dynamitait la vieille mine.

La réappropriation collective de l'histoire et de la mémoire s'étend comme un épais réseau dans tous nos pays, par le biais des organisations politiques, syndicales, religieuses, et des mouvements des Droits de l'Homme. Cette revendication essentielle pour le destin collectif et individuel s'écrit encore avec le sang de nouveaux prisonniers torturés et assassinés (Amnesty International, 1986).

L'élaboration psychique individuelle est possible, quand la reconnaissance et l'inscription de l'horreur se font collectivement. Quand l'histoire collective est reniée, répudiée et que ses traces

sont effacées, le destin de ceux qui sont en vie ou vont naître, semble plus difficile, plus tragique, et le chemin de récupération plus long (J. Altounian, 1978). Pour que l'expérience soit au service du travail de la mémoire — remémoration, élaboration et oubli — elle doit être inscrite dans le registre des représentations et du langage.

Nous avons essayé d'évoquer quelques cheminements de l'horreur qui peuvent faire éclater le fonctionnement psychique et son ancrage dans la géographie libidinale du corps. L'expérience de l'horreur est un paradigme de ce qui constitue un attentat à la capacité de penser, et pourtant marque le psychisme mais ne permet pas le travail de mémoire. Ce travail peut, parfois et partiellement, être pris en charge par un descendant.

## I. Y A-T-IL TRANSMISSION DE L'HORREUR ?

*«Déporté dans l'étendue à la trace sans faille»*

Paul Celan, *Strette*

Le travail analytique sous un régime de dictature en Amérique du Sud, et après un exil en France, nous a amené à constater dans la clinique un large éventail de réponses face à la terreur d'État. Nous pouvons faire l'hypothèse que, quand il n'y a pas d'élaboration ni de représentation de la violence subie, il se produit d'une part rupture et perte dans la transmission de l'histoire familiale et sociale, et d'autre part, l'horreur inscrite comme excès innombrable dans le psychisme des parents va forcer son inscription dans le corps et le psychisme de la génération suivante et va agir comme ligne de force, comme axe qui oriente un destin. De cette expérience, je vais ébaucher quelques idées sur les mécanismes qui sous-tendent la transmission de l'horreur, d'une génération à l'autre.

Nous avons signalé qu'une des conséquences de la terreur subie peut être la perturbation de la fonction parentale. Les parents attendent, avec la naissance d'un enfant, que la revalorisation narcissique, l'affirmation de la vie et la confiance dans l'avenir soient récupérées. L'enfant est la preuve que la vie n'est pas épuisée et

que le pouvoir n'a pas été tout-puissant dans ses projets de mort. Il représente un contre-poids, une contre-épreuve aux séries de meurtres, des pertes et des deuils des parents. Mais, les parents, ont-ils pu faire ces deuils ? Y a-t-il eu la possibilité d'élaboration de diverses situations limites qu'ils ont vécues. On a reconnu les effets à long terme des génocides. On sait aussi que les deuils pour les disparus ont un caractère particulier de rester en suspens, inachevés.

Une mère peut-elle, dans ces conditions, avoir confiance dans sa capacité de protéger son enfant d'un danger ? Si elle-même est traversée par des deuils en suspens, habitée par ses morts-vivants, comment va-t-elle accueillir et transformer des angoisses de morts projetées par son enfant ? Que devient la capacité de rêverie de la mère, si elle-même blessée, est occupée à se soigner, à consoler ses proches incorporés et endommagés ?

A ce sujet, deux aspects signalés par W.R. Bion (1952) nous aident à penser la transmission. L'angoisse de mort de l'enfant non acceptée ni transformée par la mère, demeure dépouillée de toute sa signification et elle est réintrojectée par l'enfant comme une terreur sans nom. Par ailleurs, le petit, incapable encore d'employer les données de sens ni d'organiser les sensations de soi, utilise la capacité de rêverie maternelle pour retrouver des formes de pensée qui organisent son expérience. Quand la mère ne peut pas accomplir cette fonction, c'est la fonction de corrélation qui se trouve compromise. La conscience rudimentaire de l'enfant est poussée à prendre en charge ces tâches que la mère ne peut pas assumer.

Un investissement vital pour l'enfant suppose que les parents représentants du monde extérieur ouvrent pour lui un nouvel espace et qu'il soit reconnu comme différent et séparé (P. Aulagnier, 1985). C'est ce nouvel espace qui est en péril si les parents, en l'occurrence la mère, n'arrive pas à conclure ses deuils, à abandonner leur passé et pourtant à se séparer. Par contre, l'enfant, appelé à prendre en charge l'excès de souffrance de la mère, va être poussé à se télescoper dans la fantasmagorie de la mère, et face au vide psychique par l'absence de parole signifiante de la souffrance, va incorporer et créer lui-même des contenus psychiques morcelés et fragmentaires (N.C. Auerhahn et E. Prelinger, 1983). L'enfant va aussi s'introduire dans la constellation traumatique des parents.

Il viendra à la place des morts donner satisfaction à la mère, permettant ainsi le clivage et la mise en demeure des deuils. L'illusion de réparer les pertes à travers l'enfant va s'effondrer au moment où, devenu adolescent, il va revendiquer son autonomie (D. Pines, 1986)<sup>1</sup>. A travers les enfants, on a pu nier et mettre à distance la destruction ; la séparation avec les fils adultes submerge les parents dans des sentiments de douleur insupportables, catastrophiques.

Le vide laissé par la génération précédente est une suppression de l'enracinement générationnel ; chaque nouvelle séparation reproduira ce vide comme crainte de l'effondrement (D.W. Winnicott, 1974).

L'enfant a plusieurs fonctions pour les parents. L'une est de servir de contenant, de bord aux angoisses excessives de l'adulte, sorte d'inversion de position dans la lignée où l'enfant deviendra parent de son parent. Une autre est celle d'accueillir des contenus insupportables de la fantasmagorie des parents, contenus morcelés, transformés, déplacés, non articulés. Cette fonction de mandataire de la réalité vécue dans le passé par les parents, va traverser l'enfant sans qu'il puisse l'organiser ni la situer par rapport à un passé. J. Kestemberg (1980)<sup>2</sup>, décrit, «au-delà de l'identification», la «transposition» au monde du passé, processus d'incorporation par les enfants de l'affect dépressif et des objets perdus des parents. Cette fantasmagorie où l'enfant se submerge par «transposition», va s'exprimer sous la forme d'une envie, d'un symptôme, de terreur d'un comportement, d'une parole de certitude, tous signes d'un contenu, signes non métaphorisables (I. Grubrich-Simitis, 1984). Le corps est aussi inclus dans ce processus de «transposition». Les images du corps de la mère passent directe-

---

1. L'auteur décrit la décompensation de deux femmes, survivantes de l'holocauste, au moment où leurs enfants deviennent adultes et autonomes. Le deuil de cette séparation les oblige à se confronter avec la destruction de leur monde passé, avec la séparation des figures importantes assassinées dont le deuil est resté en suspens, ainsi qu'avec la culpabilité de leur propre survie.

2. «Il est possible que la transposition dans le passé puisse servir à sauver les objets aimés des parents, pour lesquels il n'acceptaient pas la mort» (p. 796). En contraste avec le deuil qui amène à l'identification avec l'objet perdu et son désinvestissement progressif, «la transposition dans le passé et l'introjection des objets du passé inconnus pour le patient, n'amènent pas au désinvestissement des objets, et l'identification avec des objets inconnus a une qualité sombre».

ment, points d'identification inaperçus par l'enfant, et le marquent dans ses attitudes, ses gestes et les symptômes somatiques.

Le crime réalisé impunément — génocide et disparitions — constitue un attentat aux capacités de parentalité de ceux qui survivent ; plus encore quand l'agression provient de l'État, censé être le garant du fonctionnement de la Loi et de l'interdit de meurtre. Une vaste interrogation s'ouvre en ce point quant aux difficultés du père géniteur à assumer la représentation de la loi et à poser les interdits, après avoir été lui-même victime du projet pervers et meurtrier de l'État.

Le thème universel de la vie et la mort imprègne le quotidien et pénètre la plupart des changements au cours du développement de l'enfant. Cela constitue à la fois une base pour le pathologique et une source de la force du Moi et de la sublimation.

Le travail de l'enfant, en tant que sujet, est celui de transformer les traumatismes du passé en projet de vie ouvert à l'avenir. La mise en œuvre de ce projet est la récupération de la vie interrompue dans la lignée générationnelle (M. Tort, 1986). L'œuvre inclut la réintroduction de ce passé dans le champ de la parole. Pour que la marque qui lui vient de la génération précédente puisse être élaborée par le patient, et le déni levé, patient et analyste doivent pouvoir ensemble reconnaître et nommer le traumatisme provenant d'un agresseur extérieur réel (I. Grubrich-Simitis, 1984) <sup>1</sup>.

Dans l'approche de l'horreur, nous trouvons difficile d'utiliser le bagage théorique et technique acquis dans des temps plus confortables de stabilité sociale et politique. Face au risque d'une écoute ouverte, l'analyste peut se retrancher derrière des formules théoriques toutes faites, pouvant aller jusqu'au grotesque ou même à la tromperie, ce qui l'entraîne à un dérapage éthique proche de l'escamotage de la réalité des dictatures.

L'analyste devra se dépouiller de son savoir-faire habituel afin de pouvoir accompagner le désir d'analyse du patient ; désir de se

---

1. L'auteur décrit comme nécessaire et spécifique dans l'analyse des enfants de survivants de l'Holocauste une «phase d'acceptation conjointe de la réalité de l'Holocauste» ; cette acceptation a une fonction de preuve psychique de réalité sur des événements qui ont traumatiquement altéré la vie des parents, mais néanmoins ils appartiennent au passé. C'est aussi une reconnaissance de l'impossibilité ni d'une maîtrise ni d'une réparation de ce qui est advenu.

dégager de la répétition mortifère dans laquelle il est pris, désir de retrouver la confiance dans la vie, la confiance dans l'autre.

Le temps et l'espace qui organisent l'écoute psychanalytique, et la présence de l'analyste qui en est sa garantie, permettent que ce travail de mémoire se développe. Avant de pouvoir être articulée en histoire, l'analyse commence par l'interrogation de la souffrance d'un destin de répétition, et continue par un travail de déchiffrement des restes.

## II. L'HISTOIRE, UNE HISTOIRE, À PROPOS D'UNE ANALYSE

*«Odeurs d'automne, muettes, l'étoile-fleur, intacte, fila entre lieu et abîme, par ta mémoire»*

Paul Celan, fragment de poème.

On ne doit pas oublier que la population de l'Amérique latine s'est élargie depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par des vagues successives d'immigration provenant, pour la plupart, d'Europe. Le dernier grand courant d'émigration est en rapport direct avec la pauvreté et la persécution raciale, liées aux deux grandes guerres mondiales. Ceux qui partaient, ceux qui ont survécu, ont trouvé une terre d'accueil, un lieu d'appartenance. S'enraciner et recréer un projet, rétablir une famille, refaisaient renaître l'espoir d'avoir récupéré un avenir non menacé.

Cette population d'émigrés et de réfugiés d'origines les plus diverses a dû adopter une nouvelle langue, le castillan de l'Amérique du Sud. Ils ont appris naturellement la nouvelle langue, langue d'accueil (J. Altounian, 1986) sur laquelle ils ont laissé l'empreinte de la langue perdue, métissage qu'on retrouve dans l'argot du tango ou dans l'expression de «*gauchos judios*» donnée aux juifs installés sur les terres d'Argentine et d'Uruguay depuis 1900.

Que des juifs, des Européens se déclarent avant tout Latino-américain, Chilien, Argentin ou Uruguayen, suppose qu'ils ont dû s'approprier une langue, une culture, une histoire, ce que la simple lecture de la longue liste de noms de disparus argentins peut mettre en évidence. Dans la population frappée par la répression politique, nombreux sont les enfants de ces immigrants. Violence donc, qui

vient répéter une histoire de persécution exercée sur leurs parents et leurs aïeux, juifs, Arméniens, Espagnols, Italiens, minorités sociales et religieuses.

L'analyse d'une jeune femme sud-américaine, à Paris, m'a permis de réfléchir sur ce que la dictature en Amérique latine pouvait redoubler et réveiller de l'histoire des persécutions de générations précédentes et, en même temps, de renforcer ma conviction que l'analyste ne doit participer ni au déni ni au silence lorsque la vie, la culture, l'humanité sont menacées.

Marguerite avait 29 ans quand elle fait une demande d'analyse. Installée à Paris depuis peu, elle travaille et suit des études universitaires. «Je ne supportais plus là-bas», dit-elle à propos de la dictature en place depuis des années dans son pays. Elle décide son départ peu après l'exil de son analyste. Elle ajoute : «Je ne pouvais pas faire autre chose que partir».

Dès le début, elle insiste sur un thème : elle se demande combien de temps elle va rester en France ; elle devra être de retour chez elle, c'est-à-dire chez ses parents, en Amérique du Sud dans deux ou trois ans. Deux ou trois ? Elle dit : «C'est une différence abyssale entre deux et trois ans... mes parents sont vieux.» La peur de la mort de ses parents pendant son absence est ressentie comme une fatalité, une fois dépassé ce laps de temps.

Elle manifeste aussi, souvent, sa crainte d'une relation affective avec un homme. «J'ai une sorte de terreur face à une proposition définitive : une terreur de me compromettre avec quelque chose d'irrévocable, de rentrer et de ne pas pouvoir sortir. J'ai trop peur de me détruire. On rentre, mais sortir ? C'est terrible !». Ces phrases ont percé mon écoute ; je les ai enregistrées, elles étaient un premier aperçu de l'horreur. Ce n'est que bien plus tard que je les ai situées comme une parole de survivant de camp d'extermination, qu'infiltrait sa parole et son désir de vie<sup>1</sup>. Elle se sent souvent

---

1. Un exemple similaire nous est apparu pendant la psychothérapie d'une fille de onze ans, française, petite-fille des disparus dans les camps nazis. Un jour angoissée, à propos de sa mère déprimée, elle dit : «Madame, je vois que ma mère est malade, elle ne peut pas bien respirer, elle va attraper une maladie des poumons... C'est à cause de la cheminée de l'usine qui est en face et qui jette de la fumée tout le temps, la fumée rentre à la maison ; je ferme les fenêtres et les volets, mais elle rentre partout. J'ai dit à mon père qu'il faut déménager ailleurs.»

contrainte à parler et à agir d'une façon inexplicable pour elle. Sa vie prenait une direction parfois opposée à des projets formulés consciemment. Que vit-elle comme contrainte, comme servitude ? Bien qu'elle désire rester plusieurs années en France, elle dit : « Je ne peux faire autrement, quelque chose me pousse à rentrer... » S'agit-il de la compulsion de répétition ? Est-ce une identification ? Est-ce la trace d'un reste ?

En alternance avec des périodes de travail analytique classique, des modalités particulières de présentation du matériel viennent perturber l'analyste et l'obligent à un travail attentif et prudent, d'écoute, sans interprétation. Ce matériel se présente comme une fausse note dans la tonalité de l'analyse ; fragmenté et fragmentaire, il s'énonce comme un puzzle en désordre, avec des pièces manquantes, peut-être perdues à jamais. Ce sont des débris de phrases ou des mots, hors contexte, transperçants et percutants, même angoissants pour l'analyste ; c'est aussi l'absence ou la confusion de dates, de données, de noms.

J'ai mis du temps avant de pouvoir appréhender ces morceaux comme un ensemble de représentations et comme un code pouvant être analysé. Dès que je la vois, mon attention est attirée par son allure accablée, comme si elle traînait un poids. Ses épaules sont courbées, sa démarche est lente et son visage terne sourit à travers un pâle regard. En même temps, elle est là, toujours prête à s'interroger, désireuse de travailler, sans plainte, discrète sauf dans son corps qui irradie de l'amertume. Quoique jeune, elle exprime une certaine sérénité qui n'arrive ordinairement qu'avec l'âge et le passage du temps.

De cette présentation nous pouvons faire ressortir deux aspects : d'une part ces éléments de langage désarticulés et morcelés ; et d'autre part, la qualité du climat contre-transférentiel, soit la sensation de vide et de trou, soit un trop-plein débordant.

La première version de son histoire ne semble pas très différente de celle d'autres jeunes Latino-américains. A 20 ans, elle découvre l'amour, elle ose explorer la sexualité. Son « fiancé » s'engage dans les luttes d'étudiants et peu après il est arrêté et torturé. La dictature le maintient en prison depuis 7 ans à cause de son militantisme dans un groupe politique d'opposition. Elle lui a rendu visite à la

prison régulièrement tous les 15 jours pendant presque trois ans, jusqu'au moment où elle ne peut plus s'y rendre ; elle interrompt les visites et le quitte. Elle parle de tout ça comme d'une histoire déjà ancienne, comme d'un souvenir quelconque. Entre temps, le pouvoir de la dictature occupe tous les domaines de la vie civile. Elle se voit contrainte de quitter son poste d'enseignante et de changer de travail. Elle ne peut plus continuer ses études universitaires, les salles de classe sont fermées. Plus tard, elle commencera une analyse, interrompue après un an par l'exil précipité de son analyste.

De ses origines, elle dit peu de choses. Sa famille est juive, originaire de Pologne. Son père et sa mère se sont connus au moment de leur départ, peu avant que la guerre n'éclate. Les grands-parents maternels et la grand-mère paternelle, et d'autres parents, qui devaient rejoindre le reste de la famille, sont restés, et ont disparu, les uns à Auschwitz, les autres, peut-être, dans d'autres camps. Cette histoire morcelée, incomplète, des faits du passé, restera telle quelle, comme intouchable, jusqu'à très peu de temps avant la fin de l'analyse.

Quelques jeunes de la famille partis en Amérique latine n'ont rien apporté avec eux. Il n'y a pas de photos de famille, ni d'objets transmis en héritage. Il ne reste comme mémoire que ce que les survivants, la mère et le père de Marguerite, peuvent lui dire de leur passé, de leur enfance, de leurs propres parents. Mais ils ne disent rien ; autant la mère que le père tuent la parole. On reconnaît un des effets du meurtre du génocide où l'agresseur tout-puissant a effectivement tué la possibilité de dire.

Marguerite, enfant, a sûrement entendu parler de la guerre, des camps, mais chez ses propres parents, la représentation de cette histoire est impossible, et encore moins métaphorisable. Pendant son enfance, ses parents étaient assez pauvres. Son père n'a jamais progressé dans le commerce, malgré l'aide économique de son beau-frère. Ils étaient la branche pauvre d'une famille aisée. Les autres, l'oncle maternel, de même que des cousins arrivés après la guerre, ont fait fortune.

Nous pouvons inférer de ses souvenirs d'enfance que Marguerite a dû se confronter à la souffrance permanente de ses parents. A l'in-

térieur de la famille, en particulier avec sa mère, la communication verbale a toujours été pauvre. Elle parle très peu d'elle-même, de ses idées, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle aime. Marguerite a très peu de souvenirs de manifestations d'affect et de chaleur de la part de sa mère quand elle était petite. Les mots qu'elle rapporte sont des plaintes ou des reproches, comme si de la qualité libidinale de la parole d'une mère à son enfant, il n'y avait rien eu, ou il n'était rien resté. Absence de mots, absence de mémoire des plaisirs dans le maternage de cette mère survivante, orpheline de guerre. On a l'impression qu'elle a contemplé en silence les pleurs et les litanies de sa mère dont les paroles sont oubliées. Témoin silencieux, elle n'a jamais pu formuler pour elle, dans ses moments de détresse et de peur, une demande.

L'amertume surgit pendant l'analyse autour de ces souvenirs ; et elle fait un mouvement de recul. Ce qu'elle veut oublier, sa maison, condense le climat de son enfance. C'est le long couloir gris humide et peu ensoleillé qu'elle traversait pour arriver chez elle, quelques pièces d'une vieille maison où sa mère dépressive l'attendait.

Son père, silencieux, conciliant envers sa mère mais affectueux, a été pour Marguerite une figure bénéfique de refuge affectif mais peu sécurisant en tant qu'incapable d'arrêter les débordements de plainte sans fin de sa femme, souvent exprimés autour de l'argent. Eux deux peuvent parler des problèmes d'argent, argent placé, mal placé, perdu ou gagné, tout en excluant la mère. Relation d'amour père-fille, certes ; mais en même temps, délogée de sa place de fille, elle est introduite comme adulte-tiers capable de penser et de donner des conseils aux conflits des parents ; enfant perdue dans une bagarre d'accusations à propos de l'argent, symptôme d'un autre manque.

Plus tard, quand elle grandira, elle deviendra très proche de son unique frère, de neuf ans son aîné, le seul de la famille avec qui elle peut parler. Lui, professionnel, brillant, n'a pas encore réussi à construire une famille.

Ses souvenirs d'enfance sont teintés des images de tendresse d'une voisine âgée, chez qui elle avait pris l'habitude d'aller prendre le thé, un gâteau, de recevoir une caresse. Pendant l'analyse, elle

correspond encore avec elle et lors d'un retour en vacances dans son pays, elle lui rend visite, «C'est une amie, comme une grand-mère ; je voulais la voir avant qu'elle ne meure». Relation privilégiée, tolérée par la mère, mais aussi secrète, parce que rien n'est dit. Au niveau de la parole qu'elle énonce, il n'y a pas de lien entre ces deux femmes, deux pôles d'organisation de sa vie psychique et affective maintenus séparés.

Son intelligence lui a permis de construire, dès sa petite enfance, une organisation particulière, où tout est fait pour éviter les conflits qui feraient réapparaître la haine. Le clivage de l'amour, de la haine et des objets investis permet la séparation dans le psychisme et dans le monde extérieur de territoires qui peuvent s'ignorer.

Son comportement adapté «en et pour la famille», est séparé d'un autre, silencieux, secret, comme l'amour pour la vieille voisine. Cela fait penser à la vie dans une «double réalité», décrite par J. Kestemberg (1980), dans le cas d'une fille de survivante de l'Holocauste.

Cette «double réalité» va surgir consciemment après l'adolescence. A la fin de ses études secondaires, elle organise son autonomie et son investissement ailleurs, les conflits avec sa mère éclatent violemment. Les reproches s'adressent directement à elle. Les exigences que Marguerite accomplisse une carrière courte et rentable et un mariage juif, sont maintenant des revendications criées ouvertement par la mère. A cette époque, la mère est dépressive par périodes ou somatise des maladies qui l'amènent sans cesse à consulter les médecins (D. Pines, 1986). Marguerite achève une formation courte, elle travaille et aide financièrement ses parents, comme si elle s'était pliée aux désirs de sa mère. Elle fait l'économie d'un conflit en gardant le silence sur la vie qu'elle mène parallèlement : études universitaires longues, une relation amoureuse avec un étudiant non juif et militant dans l'opposition.

Quand son ami est fait prisonnier politique, subit la torture pour ensuite rester des années en prison, elle lui rend visite régulièrement, pendant trois ans. Rendre visite à un prisonnier dans ces conditions suppose prendre beaucoup de risques pour elle-même ? Jamais rien n'a été dit à ses parents qui semblent eux, de leur côté, préférer tout ignorer sur le drame que vit leur fille.

Revenons aux premiers mois d'analyse qui tournent autour de son adaptation en France, de ses études, du changement de langue, de la difficulté de faire de nouvelles connaissances. Parfois elle lance des nouvelles télégraphiques au sujet de son ancien ami, des phrases comme : «Je devrais écrire à la mère de C.» «J'ai su qu'on l'avait retiré de la prison, on ne sait pas où il est... il est sûrement dans une caserne...». «Sa sœur m'a écrit, mais cela me laisse indifférente. Elle a du mal à comprendre que je n'ai plus rien à voir avec lui». Je suis intriguée et même perturbée par ces rares informations, dites sur un ton distant qui me fait violence. Je garde le silence pour que mes réactions contre-transférentielles liées à ma propre condition d'exilée n'interfèrent pas avec le déroulement de son travail analytique. Mais les nouvelles sont là, «à l'horizon», comme une pancarte dépliée que je ne peux pas ne pas apercevoir (L. Bleger, 1984a).

Peu à peu, pendant la première année d'analyse, les séances seront remplies de rêves : deux, trois, quatre chaque semaine, souvent en rapport avec la mère, ou le père. Elle dit : «C'est un matériel de premier ordre pour un analyste, n'est-ce pas ?» C'est vrai, c'est un plateau abondant, il y en a pour tous les goûts : objets et pulsions partielles, oralité dévoratrice, envie, haine, pêle-mêle avec des «sauces» diverses ; rêves dans lesquels des dents envahissent tout, son corps, sa bouche, sa gorge, et se multiplient tout autour, des dents qui tombent ou poussent par milliers.

Je retiens un rêve : elle se tient à côté de sa mère dans une diligence tirée par quelqu'un ; on ne sait pas si c'est un cheval ou une personne ; celui qui conduit le frappe avec un fouet et le harcèle pour qu'il aille plus vite. Qui est le personnage qui tire la voiture ? Ce rêve m'a d'abord interrogée sur le transfert. Quelle était ma place ? Elle avait souvent parlé, avec un certain mépris de l'usage de la théorie par les analystes : s'attendait-elle à ce que je la fouette avec un placage théorique ? Au niveau du fantasme, le rêve m'avait inquiétée : ils sont emportés tous par un conducteur anonyme et sauvage qu'on ne sait pas arrêter. Plus tard, nous avons fait le rapprochement de cette image avec l'ambivalence et la haine scindées envers ses parents par la charge de devoir les porter, depuis sa naissance, comme si elle était soudée à leur destin, à leur histoire. Le conducteur, était-il le cocher de la mort ?

Dans un deuxième rêve, il y a un banquet au deuxième étage, où toute la famille, les riches, sont réunis ; on voit les fenêtres allumées de la fête. Entre temps, elle et sa mère balayaient le trottoir ; il ne leur reste à manger qu'un morceau de lézard. Ici encore, une figure composée mère-fille ressort, figure dévalorisée où les deux sont soudées dans un même destin.

Ce qui m'a frappée, c'est le contraste entre son corps souvent immobile, sa voix monotone et la production onirique excessive, chargée, pleine, signe d'une activité inconsciente, violente et incontrôlée dont la signification restait insaisissable. J'étais témoin de ce débordement, qui me rendait anorexique, à la limite du dégoût. Il aurait fallu être non pas un seul, mais une foule d'analyses, multitude d'oreilles, et de bouches, pour penser et dire quelque chose. J'étais seule, donc débordée et excédée.

Pourtant la mise au dehors, dans l'espace de la séance, de ce trop-plein qu'elle portait seule jusque-là, a fait de ces rêves le prologue d'un travail analytique.

Un jour, à partir d'une lettre qu'elle avait reçue de la mère de C., Marguerite va commencer à effeuiller ses souvenirs. Elle dit :

« Tout est si absurde. Ça fait huit ans qu'il est en prison. Au début il avait une peine de trois ans, il a de nouveau été jugé, ils ont ajouté encore trois ans. Je me suis sentie complètement indifférente à cette nouvelle. Je suis sur-saturée. Je n'ai presque pas parlé de lui ici, mais ces derniers jours, les souvenirs me reviennent. Tout ce que j'ai avalé ; je l'ai entièrement écrasé. En prison, C. a été réduit à un état infra-humain... En lui rendant visite, peu à peu, j'ai vu qu'il changeait, la peau desséchée, le crâne rasé, le visage fatigué, vieilli et, pire que tout, cette odeur terrible : une odeur acide, de vieille chose, d'humidité, de déchet. C'était insupportable. L'homme que j'avais connu était mort. Après trois ans de visite, l'éloignement était total. Et entre nous, la vitre, le téléphone ; le corps est séparé, jamais plus je n'ai pu le toucher ; et cette énorme dégradation physique. Les lettres se sont aussi modifiées, et lui ne dit plus rien, réduit à une chose morte ; en plus, supporter le côté sadique de la visite, la révision, l'attente, le mépris, les humiliations, les manipulations ; que de mauvais moments j'ai passés, moi et les autres personnes ! Ah ! — dit-elle — C'est l'usure de tout ! »

Elle pleure pour la première fois, doucement, et elle ajoute : « Ça fait mal ». C'est elle qui parle d'une dégradation à tous les niveaux de la personne aimée, aimante, familière, qui se transforme en

quelqu'un, non seulement d'étrange et d'étranger, mais en un objet d'horreur. C'est ce point de saturation qui m'a fait réfléchir, et pour cela j'ai dû faire appel à un certain savoir sur le réel de la prison dont elle parle. Je me suis demandé pourquoi elle voit C. de cette façon, alors que beaucoup de familles de prisonniers — sans nier les conditions inhumaines de la vie en prison — pouvaient reconnaître la capacité d'organisation et de résistance des détenus. Comme elle-même l'avait dit, C. faisait partie de ces groupes qui réussissaient à penser, à vivre et à lutter en dépit des mauvais traitements.

A quoi correspond l'amour qui s'écroule et se transforme en répugnance, en haine ? Quel est ce processus de transformation de l'objet, d'objet vivant en objet moribond ? «Ça fait mal» dit-elle, mais il n'y a pas que la douleur ; la douleur semble soutenable. Il s'agit de tout autre chose qui produit l'usure, la lente destruction, c'est un processus actif et actuel. Quand elle parle, c'est comme si on assistait à une scène de désagrégation d'un corps, dans le moment même de la séance. Y participent la vue, ce qu'elle a vu, et l'odorat, perceptions qui semblent ressurgir d'un autre lieu, d'un ailleurs et non de cette prison en béton, glacée et aseptisée.

C'est à l'intérieur de Marguerite qu'il y a usure, comme une brûlure, une chose vieillie, morte. Le départ en Europe est une tentative pour échapper à la présence psychique du prisonnier qu'elle a quitté depuis quatre ans. Le départ de l'analyste rend encore moins supportable le vécu de ses propres objets endommagés, abîmés. Partir, s'éloigner, constitue un effort énorme pour mettre au dehors, loin, chez lui — le fiancé prisonnier — dans le pays opprimé, parmi ceux qui restent, ce qui lui fait mal et la submerge. Une nouvelle tentative pour se séparer, se défaire, cliver. Mais prendre congé, se séparer de cette horreur qui s'est fait chair en elle, n'est pas possible, et tout effort de s'en délivrer dans la fuite ne fait que renforcer le trop-plein. Cet excès, cet en-plus qui contraste avec une prudence contenue va être le point d'où un fil, qui donnera sens à la trame de son histoire, pourra être tiré.

C'est alors, à partir de la réalité de la destruction des liens, tant au niveau social que sur le plan individuel — à travers l'attaque de la personne aimée et investie — que la violence fait irruption dans le sujet. Consciemment, cette violence sociale peut être pensée, et

Marguerite peut en parler de façon intelligente. Mais c'est dans l'absence de distance entre la réalité du social dans laquelle son ami se trouve inclus et ce débordement psychique que se perd la possibilité de rendre compte. L'excès qui est resté en dehors du champ sémantique, contamine et infiltre le présent. La violence provenant du social a éveillé quelque chose qui la dépasse. Le paradoxe est que la réalité politique et sociale ne justifie pas en soi cet excès ; seul le monde de la réalité psychique peut en rendre compte ; cet excès est répétition de violence non symbolisée par les parents et les aïeux, violence inscrite et enfouie comme horreur qui fait retour à partir du traumatisme des marques sur le corps du bien-aimé (N. Abraham et M. Torok, 1978). Les revenants de l'horreur s'actualisent par rapport au prisonnier et à l'analyste.

La «contamination» du champ analytique par ces restes est réparable dans des signes épars que je vais essayer de situer :

— Dans le corps, qui se donne à voir dans la présentation de Marguerite, comme si tout fonctionnait à l'économie, sa voix basse, souvent entrecoupée, son allure affligée, qui avec les autres indices deviendra l'enveloppe d'une charge trop lourde.

— Dans la tonalité affective du récit, où l'on repère le pessimisme, le manque de perspective, comme si une catastrophe avait déjà signé l'avenir. Plus subtil, reconnaissable dans le sentiment contre-transférentiel : le découragement.

— Dans les limites du temps d'analyse, l'énigme posée dès le départ comme l'impossibilité de continuer au-delà de trois ans. Ce laps de temps devient signifiant quand elle rappelle le doublement de la peine de trois ans assignée à son ami et l'arrêt des visites après trois ans. On retrouvera encore ce même chiffre plus tard, soudé à son histoire familiale.

— Un élément important en rapport avec le choix de l'analyste. Elle a choisi une analyste femme, exilée et qui parle sa langue, quelqu'un qui aurait peut-être traversé une expérience similaire à la sienne, une femme qui aurait un registre déjà ouvert pour accueillir ce trop-plein. Il y aurait un savoir rudimentaire, une recherche tâtonnante sur ses marques.

— Les rêves. Leur nombre et leur contenu réactualisent des conflits anciens, une relation fusionnelle avec la mère ; une union avec

une figure dévalorisée et une séparation accompagnée d'une violence meurtrière. Il y a toujours une victime, agressée, perdante, dévalorisée. Comme nous l'avons souligné, la quantité et la multiplication des contenus des rêves produisent un débordement et une occupation (*Besetzung*) de l'espace des séances et de la tête de l'analyste. Plus tard, nous avons pensé que ces morceaux de corps et ces milliers de dents pourraient bien être, comme les images qui restent des crématoires, les traces des aïeux, des millions de Juifs disparus.

— Dans les fractures du discours où nous avons repéré tout au début des phrases lapidaires, pessimistes, affirmatives et hors contexte. La relecture, bien plus tard, nous a fait penser à des restes, morceaux déchirés d'un vécu terrorisant que constituent autant l'expérience de la torture que celle des camps d'extermination. Nous verrons apparaître d'autres ruptures dans le discours à la fin de l'analyse, par exemple des confusions et des trous dans la mémoire concernant les dates ou les prénoms.

— Un dernier élément correspond à une qualité particulière dans la perception de la personne aimée. Son corps, marqué par la torture et la prison, fonctionne comme signe d'appel à une inscription de l'horreur qui, tel un spectre, va activer les processus de destruction, de cadavérisation de l'objet aimé et investi.

Reprenons quelques éléments de l'histoire récente de la patiente. A partir du moment où son premier analyste est forcé de s'exiler, elle ressent aussi l'urgence de fuir le lieu de l'horreur, le lieu du meurtre de son monde interne, en tant que désinvestissement du vivant et de la vie. Le premier mouvement de retrait, «Je ne peux plus aller lui rendre visite à la prison», signale un point de saturation où C. n'est plus reconnu comme être vivant, mais perçu comme fou, délirant dans son illusion de combat ; il sera abandonné comme s'il était déjà mort. Dans le monde extérieur social, le discours politique fonctionne comme une réalité toute-puissante qui détruit ses liens d'amitié, de travail et d'appartenance universitaire. L'analyse, ultime rempart où une reconstruction du passé puisse être tentée dans l'échange avec un autre, sera elle aussi annihilée par ce même pouvoir. Nul ne semble être capable de lui échapper.

Le départ en France de Marguerite se produit quand elle est au bord

d'une déstructuration subjective. Lors des derniers mois passés dans son pays, des fantasmes inquiétants la perturbent, l'angoisse monte, elle se sent dans une solitude extrême, des rêves de pauvreté et de misère se répètent, et de plus en plus des scènes de violence éclatent entre elle et sa mère. L'intrusion de la violence sociale ouvre une autre scène.

L'éloignement a comme fonction de sauver sa propre vie. Marguerite ne peut pas négocier avec la dictature, elle ne peut accepter le contrat pervers du silence et de l'oubli. Elle ne peut pas non plus s'identifier aux idéaux du résistant, des familles des prisonniers et disparus ou des militants clandestins. Le repli narcissique n'est plus efficace. S'éloigner serait ouvrir une parenthèse, espace d'entre-temps, pas plus de trois ans, pour s'occuper de cette scène ouverte à nouveau, mais qui ne se refermera que si elle la reconnaît comme lui appartenant, comme intériorité.

C'est dans les circonstances de répression politique de la dictature que la terreur actuelle fait collusion, sorte d'emboîtement avec la persécution subie dans l'histoire familiale.

L'organisation défensive du Moi et la protection par le clivage s'effondrent quand le régime dictatorial, à travers la torture et la prison de son ami, fait irruption dans son espace psychique. Nous pouvons repérer la collusion entre l'angoisse traumatique actuelle vécue à travers l'attaque contre son fiancé et la menace vis-à-vis d'elle-même, et les angoisses et les contenus psychiques de deuils demeurés en suspens des disparus, non ensevelis, morts-vivants dans le psychisme de la mère.

Condition nécessaire pour la mise en place d'un travail analytique, cette séparation, l'espace d'un océan, a permis que Marguerite distingue ce qui est dedans de ce qui est en dehors. Dedans sont inscrites ses origines qu'elle devra dissocier de son histoire à elle, pour ne pas rentrer dans une confusion qui la déborde, et qui brise la capacité contenante de ce psychique. L'exil volontaire est une mise à distance de l'horreur et un essai de création d'un espace infranchissable pour tout ce que là-bas, dans le pays, représente la répétition dans le réel de l'engloutissement dans une souffrance sans répit.

J'avais été frappée par le poids du contexte familial qui m'était

apparu lors d'un week-end passé dans une maison de campagne d'une des amies de ma patiente. Elle rencontre là des grands-parents, ce qui a pour effet de déclencher chez elle une importante angoisse. «Mais pourquoi tout ce qui a affaire à la famille m'évoque la mort ?, dit-elle. Cette énorme maison presque vide... et la vieille armoire de la chambre, le portrait des aïeux... pourquoi ce poids du familier si ce n'est pas ma famille ? Ce n'est pas clair. C'est le poids du passé, de la mort. Ah ! comme je me souviens de ma maison là-bas quand j'étais gamine, le couloir gris, humide, quelle tristesse !»

Dans sa troisième année d'analyse, Marguerite est inquiète ; la situation politique de son pays n'a pas changé, mais elle se sent poussée, obligée de retourner là-bas. Ses parents sont vieux, elle craint qu'ils ne meurent. En même temps elle hésite : «Je ne peux pas y aller. Tout est détruit.» A l'époque, nous sommes au mois de mai et un jour elle se souvient du soulèvement du Ghetto de Varsovie. Quelques jours après elle dit : «Rien ne s'est passé. Je n'ai rien rêvé. J'ai acheté un livre sur l'histoire des Juifs en Pologne, sorti juste après l'anniversaire du Ghetto. J'en avais trouvé un avec des photos de 1930, en Pologne. Je ne connais rien de cette histoire. C'est vraiment un trou. J'essaie de retrouver mes origines. J'avais suivi des cours d'histoire, mais j'ai tout oublié.» Elle continue en disant combien il a dû être douloureux pour ses parents, juifs, d'être obligés d'émigrer juste avant la Grande Guerre. Je lui demande de préciser les dates. Elle dit ne pas savoir. Elle continue à parler de la «*guerre de 33*». Encore deux trois, dis-je. Elle situe alors l'âge de son père, l'âge de sa mère et de son frère né juste avant la guerre. Mais elle n'arrive pas à se rappeler. La guerre en 33 ou en 40 ? Non, de 33 à 45 ? Ou c'est plus tard ? A l'évidence, elle n'ignore pas les dates de la guerre, mais elle ne peut pas se les remémorer, comme si elle luttait entre son effort pour réintroduire ces événements et celui pour les faire disparaître. «C'est étrange, dit-elle. Je suis née à la fin de la guerre, en 48, que de choses étranges tout ça».

Il avait déjà été dit vaguement qu'une grande partie de la famille maternelle avait été tuée par les nazis en Pologne, durant la guerre. Il en avait été parlé en famille, apparemment. Sa mère et son frère aîné ont été les seuls à pouvoir quitter la Pologne, tous les autres y

sont restés. Une fois la guerre finie, trois jeunes cousins survivants des camps sont apparus en Suède, et ils ont rejoint le reste de la famille en Amérique du Sud. Du côté paternel, la grand-mère a aussi disparu dans un camp ; le grand-père est mort quelques années avant la guerre ; d'autres cousins et membres éloignés de la famille ont aussi disparu. Il n'y a pas de traces. Il y a aussi celui dont on ne parle pas, le seul, le premier amour de jeunesse de sa mère : il serait mort, peut-être dans des conditions mystérieuses.

Le frère de Marguerite est né un peu avant le début de la guerre. Quand il avait huit ans, il dit à ses parents : «Mais quand vous mourrez, je resterai tout seul si vous n'avez pas d'autres enfants.» Marguerite commente : «Entre mon frère et moi il y a juste une guerre. Incroyable ! Tout ce que j'ai lu de cette époque, tout cela je l'ai oublié. Je suis née en 48. J'ai l'impression qu'avec moi, le récit de cette histoire se perd. Mes parents détiennent ce récit, le témoignage historique, mais pas moi ; cela n'a pas passé jusqu'à moi ; je n'ai pas de mémoire. Il y a des informations qui ne passent pas, quelque chose est bloqué. Là, je pense à mes enfants. Comment vais-je rétablir la chaîne de l'histoire de la famille ?». C'est la première fois qu'elle se permet de parler de «mes enfants» comme projet. Elle ajoute : «Et lui, mon frère, tout seul, quel poids mort pour lui, quel poids que mes parents ! C'est pour cela qu'il a demandé un frère ou une sœur.» Ce fut à ce moment-là qu'elle évoqua ses deux prénoms juifs — jamais utilisés — qui étaient ceux de ses grand-mères. Elle-même porte un prénom espagnol, courant, qui cache dans ses phonèmes les prénoms yiddish des deux grand-mères disparues.

A la fin de la guerre, les parents attendaient des nouvelles. Quelqu'un reviendra-t-il vivant ? Deux ans après, trois survivants arrivent ; en 1948, presque trois ans après la fin de la guerre, Marguerite naîtra. Elle a pu en parler tout à la fin de son analyse ; elle est rentrée chez elle à la date qu'elle avait fixée : juste avant trois ans ; pas plus de trois ans.

Quelques semaines avant son départ, elle dit : «C'est absurde, cela n'a pas de sens ; je ne sais pas pourquoi mais je dois partir». Ce qui était énigmatique dans un premier temps se révélait être le poids de cette histoire de trois générations ; la répétition du traumatisme subi par les aïeux et par les parents est devenue chez elle, l'héri-

tière, compulsion à la répétition. Les deux-trois ans d'analyse, l'interruption du troisième cycle universitaire sont pure répétition.

Trois survivants réapparaissent deux ans après la guerre ; deux ans pendant lesquels les parents attendent le retour de leurs propres parents. Elle est conçue entre deux et trois ans après la guerre, quand l'espoir de retour des trois survivants s'éteint. Elle est née donc trois ans après la guerre. Trois aïeux disparus dont elle porte, presque en secret, les prénoms de deux d'entre eux. Le «trois» la constitue comme limite. Elle ne peut rendre visite à son ami plus de trois ans ; au-delà, c'est insupportable, insoutenable ; en trois ans son ami se transformera au point d'aller rejoindre sa famille morte dans les camps.

De cela nous avons parlé, dans la limite de la durée qu'elle a pu consacrer à son analyse. Face à la force qui la poussait à partir, elle n'a pas pu reculer son départ. Beaucoup de questions n'ont pu être énoncées.

L'histoire passée, inscrite chez ses parents, dans leur corps, leur vie, et surtout dans la relation hostile mère-fille, revient en force redoublée par la violence du régime de dictature. Concevoir cette fille — dont le désir s'est exprimé par la bouche du fils — est en quelque sorte faire revenir au monde un substitut de deux-trois disparus. Marguerite représente un acte actif, un deuil non résolu, non élaboré, non symbolisé. En Amérique du Sud, cette histoire des origines archaïques s'organise et prend consistance ; elle engouffre la patiente dans la fusion avec ses parents, union mortifère qui ne permettra pas l'étayage nécessaire à son individuation. Des phrases évoquent cette soudure : «Je suis comme une tarée... Je travaille de façon décharnée... tout renforce l'enfermement de la mort». «Entre le transitoire, la France et le désespoir, là-bas, tout est décousu, effiloché».

Nous pouvons penser que, inconsciemment, Marguerite correspond à un double de l'autre-disparu, et qu'elle est venue se loger à la place de ces morts. C'est elle qui, par hasard, va naître et va occuper cette cavité vide pour lui donner sens (tel un objet-fétiche ?). Les corps sans sépulture, fantômes erratiques dans le psychisme de la mère, vont se figer dans le corps de la fille.

L'analyse devra dévoiler le secret des restes, les chiffres qui la

traversent et la marquent, afin que Marguerite puisse s'extraire de ce lieu assigné à vie, comme si c'était une tombe. Mais ce n'était pas à elle que cela était destiné, elle passait là, par hasard, au moment de sa naissance.

Se prendre soi-même pour celui à qui l'on s'adresse, à qui l'on demande quelque chose, c'est être adoré (P. Delaunay, 1984). Cette divinisation narcissique emprisonne dans le double de l'autre, ce fantasme à son tour occulte la faille radicale de la reconnaissance de soi comme un autre séparé, comme un Moi non spéculaire.

Les parents de Marguerite survivent au génocide. Quelle transmission de leur histoire peuvent-ils faire à leurs enfants quand eux-mêmes étaient destinés à être annihilés, êtres infra-humains voués à être détruits, brûlés, niés dans leur existence même. Ils ont échappé au projet d'extermination du peuple juif. Mais ils portent en eux la tentation de détruire, plus loin que la vie de leur groupe et de leurs parents, la structure symbolique de l'inscription de la mort. Ce rite de passage d'une génération à l'autre, rend possible la transmission d'une histoire, d'un mythe, d'une généalogie, d'un savoir sur sa propre mort, du désir d'immortalité soutenu dans l'imaginaire de la courroie générationnelle, dans un avant des ancêtres et un après — un avenir — des jeunes.

Les marques du traumatisme non élaboré ni par le collectif ni par la généalogie se transmettent comme compulsion à la répétition. L'héritage de ces restes, récupérés dans une nouvelle langue d'accueil, permet la restauration du temps historique et déploie un chemin possible à la rupture générationnelle et à l'appropriation du destin individuel.

La violence de cette séparation nécessaire à la vie ne doit pas se confondre avec celle du régime politique qui exclut l'autre pour l'enfermer dans son système meurtrier.

# *7. Travail du clinicien, terrorisme d'État et avenir des psychanalystes*

par Vicente A. GALLI

## I. INTRODUCTION

Les institutions sociales, qui nous constituent comme sujets, acquièrent leur structure par la contradiction et le conflit. L'histoire et le présent de l'humanité sont faits d'un mélange hétérogène. Les brillants progrès du génie et de la créativité — dans la transformation des limitations instrumentales, dans notre organisation sociale, dans l'expérimentation, l'investigation et la multiplication des domaines du savoir sur les choses, les énergies, les trames constitutives de l'essence humaine, du langage et de l'abstraction — ont engendré des utilisations empiriques et techniques qui ont transformé les réalités. Elles ont fait naître de nouveaux problèmes et permis de nouvelles avancées. Les mêmes progrès sont aussi exploités, dans leurs multiples formes, pour détruire, assujettir et dominer. Guerres, expansions et hégémonies génératrices d'exclusions et d'anéantissements de groupes majoritaires ou minoritaires en forment les caractéristiques habituelles et invariables. Ces deux pôles, ou leurs interpénétrations constantes, sont aussi bien présents dans les grands mouvements et dans les productions de l'humanité que dans le quotidien de chaque individu.

En tant que psychanalystes, nous avons affaire à tout cela. La psyché est l'histoire organisée de cette structure pulsionnelle qui

fonctionne au présent. Les histoires sociales, les histoires individuelles et les contextes du moment s'entrecroisent et se lient ; ils se convertissent en causes efficaces inconscientes : désirs, identifications, désidentifications, transmissions de sens et de valeurs. Ils se transforment aussi en projets d'avenir qui visent à surmonter les insatisfactions et les tensions des désirs irréalisés, conflits d'idéaux, souvent recouverts d'idéalisations substitutives.

Le bagage conceptuel et les méthodes d'intervention de la psychanalyse constituent, dans le cadre de sémantisations délimitées et d'actions restreintes, l'une des façons de représenter et d'engendrer des affects qui peuvent se transformer en avatars communs à tous les individus. Nommer les affects et les liens de parenté, comprendre ses objets-supports initiaux, interpréter des symptômes, des histoires, des mythes, des légendes, des symboles et des langages : pour diminuer les souffrances, des possibilités distinctes sont établies en fonction de leur effet qui a ou a eu une existence réelle ou fantasmatique pour le psychisme.

Dans plusieurs pays latino-américains, lors de ces dernières années, des situations particulières de violence politique et de contrôle social se sont créées par le moyen de la panique. Elles ont été maintenues par des organismes d'État, dont le rôle premier doit être de garantir le droit, de s'occuper des cadres normatifs et organisateurs des communautés en perpétuelle transformation. Dans certains de nos pays, les théories psychanalytiques ont fourni un apport appréciable à l'ensemble des disciplines qui étudient les conséquences sociales, psychologiques de l'horreur institutionnalisée. Parallèlement, elles ont permis d'élargir les interrogations générales qui portent sur le travail du clinicien-psychanalyste et sur son cadre conceptuel, grâce à l'investigation des conditions particulières de sa pratique dans une situation de terrorisme d'État et dans ses conséquences immédiates.

En Argentine, nous sommes actuellement dans une période féconde et difficile de reconstruction et de consolidation démocratique. L'un des aspects de cette tâche est la ré-évaluation des modes institutionnalisés de production et d'utilisation des connaissances. Réfléchir sur le présent et l'avenir des psychanalystes dans leur contexte historique fait partie de cette tâche et oriente cette étude. Il s'agit d'idées en cours de développement, nées de ce

mélange d'espoir et de crainte qui crée l'inachevable recherche de ce qui est proprement humain.

## II. A PROPOS DU TRAVAIL DU CLINICIEN

On peut qualifier l'activité du thérapeute en situation analytique de *travail clinique*, en raison de sa proximité avec les concepts du travail du rêve, travail du mot d'esprit et travail du deuil (S. Freud, 1900 ; 1905 ; 1915). Ces concepts appartiennent à la catégorie des idées liées au travail de l'appareil psychique et aux destins de la pulsion. Ces productions spécifiques du psychisme impliquent des opérations inconscientes dont les effets peuvent être connus, partageables ou interprétables. Dans le cas du travail du clinicien, ces effets sont modelés et régulés par les caractéristiques de la méthode, par les buts de son application, les particularités de ses acteurs et par les conditions historico-sociales sous-jacentes au développement de la méthode (Galli, 1983).

L'attention flottante (Freud, 1912) et la théorisation flottante (Aulagnier, 1984b) constituent la contre-réponse du thérapeute à la règle fondamentale proposée à l'analysé. Pour l'un et l'autre, l'abstinence et la non-réalisation factuelle des désirs forment les piliers sur lesquels se fonde le curieux jeu de la situation analytique, jeu qui n'en finit pas d'être réellement construit, chaîne de paradoxes ; lieu où, dans la dimension de la parole, se déploie tout ce qui est propre à l'humain, y compris ce qui n'a jamais été nommé et ne pourra l'être en dehors de cette situation de parole particulière ; lieu où se répètent, se découvrent, s'annulent et se créent des structures, où circulent des vérités dont la portée — dans la formulation verbale et le temps de validité qui sont les leurs — ne coïncident pas strictement avec celle des concepts théoriques.

Les vérités produites sont en relation avec la reconstruction — dans le temps de l'ici et maintenant — d'histoires de fantasmes, de réalités et d'interprétations. Ce parcours se construit plutôt à travers les défilés désordonnés du rêve, de la fantaisie, de la libre association et des propos inattendus qu'à travers la logique du processus secondaire.

Le langage abstrait de la métapsychologie et le langage naturel du

colloque interpersonnel sont différents. Ce dernier est un langage spécifique, construit dans le but de se référer, sous une forme génératrice, aux connaissances empiriques de la vie, bien que recréé comme objet théorique de configuration distincte, selon ce qui est privilégié dans chaque découpage. Néanmoins, il s'agit d'un langage utilisé entre les possesseurs de son secret. Le langage utilisable dans la situation clinique est, lui, personnel. Ce qui le rend spécifique, c'est qu'il cherche, à chaque instant, à être adéquat et direct : pour l'analysé, dans ce qui motive sa demande ; pour l'analyste, du fait que, jamais, il n'est certain de pouvoir atteindre son savoir ou si ce dernier peut se transformer et s'utiliser dans chaque histoire particulière, chaque moment de sa vie.

Un secteur spécifique de la clinique psychanalytique est constitué par le champ des psychoses qui continuent de former un domaine fertile en controverses. Dans la psychanalyse contemporaine, on maintient la vieille division entre les critères d'appartenance des psychoses et leur champ d'utilisation. A un pôle extrême, se trouvent ceux qui les excluent complètement ; à l'autre pôle, il y a ceux qui les incluent, en dehors de tout doute. Entre les deux, il existe une gamme étendue de positions conceptuelles et de pratiques. La discussion doctrinaire se révèle intéressante et fructueuse bien qu'elle soit généralement bâtie à partir d'un glissement essentiel qui consiste à chasser ces positions du lieu qui les origine et leur donne leur existence dramatique. Ce lieu est celui du psychanalyste confronté, dans la pratique clinique, aux effets que les psychoses produisent en lui (Galli, 1982).

Une des caractéristiques du *travail du clinicien* réside dans le fait que le thérapeute ne peut utiliser la méthode psychanalytique dans ses dimensions d'investigation et de questionnement que s'il la pratique sur lui-même, en permanence. C'est ce qui est contenu dans l'affirmation freudienne à propos de ce qu'aucun analyste ne parvient, dans les cures qu'il mène, «au-delà des limites que lui imposent ses propres complexes et résistances intérieures» (S. Freud, 1910a).

Dans son lien à l'analysé, psychotique ou non, le psychanalyste élabore non seulement les contre-transferts et les répétitions, nées de la relation transférentielle à l'histoire de ce patient, mais il

fournit aussi des contre-transferts et des répétitions propres, activés par la relation analytique (Racker, 1960). La relation transférentielle peut survenir de façon asymétrique ; elle peut être, pour l'analysé, d'une intensité absolue, tandis que pour l'analyste ce type d'auto-analyse est présent dans toutes les cures, dans les pratiques cliniques partagées et dans la réflexion théorique. Ne pas se créer d'obstacles à la pratiquer sur soi-même en tant qu'outil favorise la seule possibilité de produire des actes psychanalytiques valables, en s'éloignant du danger de réitérer des interprétations routinières ou de réciter des théories.

Lorsqu'il s'agit d'une relation à prédominance psychotique, ce qui la constitue, fait retour ou se répète, correspond à des «problématiques identificatoires originaires» (P. Aulagnier, 1975).

Diverses théories, qui ont trait à la genèse et au développement des psychoses, englobent les problématiques identificatoires fondamentales et usent de formulations variées. Il existe des auteurs qui les considèrent comme une pathologie spécifique du narcissisme (Freud, 1914 ; Rosenfeld, 1974) et ceux qui les établissent, en tant qu'effet de pathologie, en étapes symbiotiques (Mahler, 1972 ; Bleger, 1967). D'autres auteurs ont mis l'accent sur l'importance des angoisses de base et leur métabolisation déficiente de la part de la mère ou substitut (Klein, 1946 ; Bion, 1972). Lacan, lui, les a formulées comme étant un effet de la forclusion de signifiants fondamentaux. Des auteurs tels que Winnicott (1971) les ont expliquées sous forme de cristallisation de l'échec environnemental afin de créer un espace de fantaisie et de jeu. Piera Aulagnier (1975) les a décrites comme une production engendrée par l'impossibilité d'un tiers porte-parole à soutenir le «projet du Je futur», distinct d'une excroissance de l'image du narcissisme maternel, de la complicité paternelle dans son mouvement de rejet, passif ou violent, vis-à-vis de son rôle de référent-garant du discours culturel. Toutes ces formulations cherchent à expliquer les psychoses par les effets des causes mentionnées produits sur la structure et le fonctionnement de l'appareil psychique ; la difficulté à accéder à l'angoisse de castration selon le modèle névrotique (Freud, 1925) en est le complément habituel.

Pour le psychotique, la catastrophe identificatoire représente un état quasi permanent, l'existence elle-même devient une croyance

fragile et aléatoire, parfois seulement signifiée, tragiquement, par un sentiment total de persécution, astreint à la déchirure par la perception d'être étranger à des certitudes qui, chez les autres, les unifient. En même temps se dressent les *certitudes délirantes* qui offrent une tâche monumentale de réinterprétation et de compensation, sortes de tentatives de réinsertion substitutive, d'apaisement à ce monde écrasant. Elles constituent le premier profil auquel se confronte le thérapeute lorsqu'il rencontre un patient psychotique et que cette rencontre perdurera.

Le travail psychanalytique avec des patients psychotiques ne cesse d'être une tentative pour rendre connaissable l'inconscient et pour nommer l'innomé ; ceci afin de saisir l'histoire singulière dans la production présente symptomatique et pouvoir ouvrir la fente tant attendue d'un futur différent. Tâche qui, en envisageant les problématiques du degré de compréhension du langage employé, de ce qui reste en dehors de lui et de ce qu'il abrite comme restitution délirante de réalités excessives, se rapproche du déchiffrement des «refus primordiaux» (Freud, 1927).

### III. LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE PENDANT ET APRÈS LE TERRORISME D'ÉTAT

*«Alors seule peut nous tranquilliser l'affirmation que le processus culturel est la modification dont le processus vital fait l'expérience sous l'influence d'une tâche imposée par Eros et incitée par Ananké, la contrainte objective (le réel) ; et cette tâche est la réunion des êtres humains isolés en une communauté liée de façon libidinale»*

(Freud, 1929)

Le terrorisme d'État peut se définir comme un «exercice criminel du pouvoir, par l'intermédiaire de la répression clandestine et en marge de toute norme juridique» (Strassera-Moreno Ocampo, 1985). Il engendre des atteintes chez ses victimes directes, des effets terribles, affreux. Il faut ici ajouter que les dictatures qui le pratiquent ou le pratiqueront connaissent et recherchent ces atteintes

tes. Les souffrances des victimes directes attestent des objectifs clairs quant à l'effet multiplicateur dans la totalité du tissu social, dans toute la population.

Tortures, assassinats, disparitions, exils et rapt d'enfants ne sont que d'anciennes armes de domination et de possession, par l'intermédiaire de la panique. Elles seront définies comme des *Actes de Génocide* par l'Assemblée Générale des Nations Unies en 1948 ; ceci en relation avec les crimes du nazisme et en reprenant les antécédents de situations préalables similaires — même si quantitativement elles se révèlent moins nombreuses — de l'histoire de l'humanité. «Les Actes de Génocide sont ceux commis dans l'intention de détruire totalement ou partiellement des groupes nationaux, ethniques, raciaux et/ou religieux. Ils sont répertoriés en :

- a. assassinats des membres du groupe ;
- b. dommages sérieux causés sur le corps ou sur le psychisme du groupe ;
- c. conditions de vie infligées délibérément au groupe, calculées pour engendrer des dommages physiques complets ou partiels ;
- d. mesures destinées et imposées pour empêcher les naissances dans le groupe ;
- e. transferts forcés d'enfants du groupe à d'autres groupes», (Nations Unies, 1948).

Le terrorisme d'État peut se définir également comme l'utilisation d'actes de génocides engendrés et dirigés par le pouvoir étatique et ses forces de sécurité envers les habitants du propre pays.

Les systèmes tyranniques-assassins qui vont au-delà des méthodes habituelles et légales de contrôle social, ont recours à l'anéantissement en tant qu'instrument courant. Ils recherchent l'amputation des facteurs constitutifs des conflits sociaux comme façon concrète de dénégation ou de refus de leur existence. Ce qu'on appelle les «politiques d'extermination» apparaissent comme des tentatives de faire disparaître jusqu'aux traces de vie, d'idées et d'institutions, inadmissibles aux yeux du pouvoir. Il se produit une violente transformation *alloplastique* du monde extérieur, qui imite la transformation perceptuelle *auto-plastique*, opérée par le Moi dans les psychoses lorsqu'il construit la représentation de la réalité avec des

dénis primordiaux des registres inadmissibles pour l'auto-estime et le narcissisme (Freud, 1924).

Dans ces notes, j'utilise des modèles psychopathologiques pour penser les effets sur les individus et les groupes soumis au pouvoir réel «fou» des systèmes-génocides d'un gouvernement. On peut en tirer des enseignements pour comprendre les appuis inconscients exploités par les organisations du pouvoir bien avant l'existence des concepts psychanalytiques.

Dans le langage courant, les centres clandestins de détentions seront dénommés des «suceurs» ; les «sucés», ceux qui, dans les opérations para-politiques ou militaires, étaient «levés» de leurs maisons, de leurs lieux de travail ou dans la rue, «sucés» par une bouche effrayante et toute-puissante, avec plusieurs destins possibles. Régresser en tant que survivants à la torture, cassés ou non, mais toujours marqués par des vécus non partageables (Vignar, 1986) ; «blanchis» lorsqu'ils passaient en des lieux de détention reconnus officiellement et en qualité de détenus politiques ; «disparus» lorsqu'on avait plus de traces de leurs destins ; «morts» lorsqu'apparaissaient leurs cadavres, toujours imputés à des heurts entre groupes «extrémistes», dus à des vengeances ou trahisons. Observons la plainte des victimes directes des familles et des amis atteints par la violence corporelle, la dépossession de l'espace privé de mots et de pensées propres ; les ruptures d'identité, les deuils spéciaux, dus à des disparitions qui ne permettent pas la différenciation entre l'«avant» et l'«après» du lien à l'objet aimé mort (Dunayevich et Pelento, 1985) ; la destruction des origines de la culture et de ses institutions (Freud, 1913) ; les exils migrants (autre forme de disparition par carence d'affectueuses embrassades et des larmes des adieux) ; les exils internes, comme moyen de survivre dans le propre pays par absence de contacts avec les référents, groupes et actions antérieurs.

Tous les habitants du lieu où se produisent ces événements sont contrôlés par la panique et deviennent victimes du système. Le tissu social est affecté dans sa totalité, avec chaque confession réelle ou supposée d'un torturé, on tait des milliers d'individus. La torture est une «opération massive de sécrétion du silence» (E. Gomez Mango, 1986). Avec les disparus et les exilés, disparaîtront des pans et des espaces de vie psychique et d'histoires des familles,

des institutions (Galli, 1984), les systèmes tyranniques-assassins dominant non seulement par la force des armes, tortures, morts, disparitions mais aussi par leur infiltration dans chaque relation sociale et interpersonnelle, à travers l'effet d'intimidation multiplié par la spéculation et la répétition des règles de violence et de silence.

La terreur comme «contrainte objective (le réel)» (Freud, 1930) tend à faire partie structurellement des conditions d'échange. Elle est en elle-même un opérateur persuasif pour convertir tous les habitants d'un vaste camp de concentration. Rien n'est sûr, en raison du danger de mort que courent les opposants — réels ou opposés — et les détenteurs du pouvoir qui doivent s'endurcir pour se protéger. Dans toutes les organisations sociales, le pouvoir de tuer et le risque de condamnation à mort pèsent sur chaque individu, qui court un risque personnel et brandit lui-même une menace vis-à-vis des autres. Un parent, un ami ou un voisin peut être un délateur, volontaire ou non. Les délateurs peuvent être ceux que l'individu compromet ou dénonce, même si c'est à tort ; ou ceux qui se laissent attirer par la destruction proche si l'autre réalise ou pense quelque chose d'interdit.

Simultanément, le discours du pouvoir s'organise autour de caractéristiques comme la rationalité et la dénégation ; discours descriptif de normes et d'énoncés impératifs, avec des verdicts qui influent le cours prévisible des idées et des actions, sans espace de liberté qui autorise l'acceptation ou le refus (Lavandera, 1985b). Il occulte des informations essentielles ou ment, escamote les thèmes fondamentaux par des éléments secondaires, banals ou accessoires, répète des formulations simplificatrices et des consignes stéréotypées. C'est le discours de ceux qui semblent être les maîtres du pouvoir et du temps, les gardiens de la «sécurité nationale» qu'ils se doivent de défendre des différentes menaces. Il donne une image d'ordre sans failles ni insécurités et prend appui sur la tradition des hommes illustres morts, des notions d'«identité nationale» idéalisée, déjà réalisée dans quelque mythe lointain dont ils seraient les continuateurs et les racheteurs.

La menace, entretenue par les mots et réalisée concrètement dans ce qui est occulté — mais qui finit par être connu et circuler en dehors du discours officiel — pèse, par de graves sanctions, sur

tous ceux dont les idées ne concordent pas avec ce discours sur la réalité sociale. Il s'agit d'un double message qui devient confusional : actes de génocides, carence du droit, terreur ; l'individu se trouve sans défense possible. Parallèlement, il y a le discours du pouvoir qui se veut rationnellement protecteur. Ne rien faire ni penser quoi que ce soit de différent protège la vie mais endommage silencieusement les idéaux, les projets et l'auto-estime. Faire, penser, s'opposer : autant d'actes qui impliquent la perception de la peur, de la douleur, de culpabilités contradictoires et de la difficulté pour différencier la persécution réelle des fantasmes de persécution.

Les effets psychiques engendrés par un contexte historique aux caractéristiques décrites sont nombreux et complexes. Le dilemme «aliénation ou mort» (P. Aulagnier, 1979) se rapproche de la problématique psychotique : persécuté/persécuteur, que définit la paranoïa. Il existe cependant une différence primordiale : il ne s'agit pas d'un délire, ni pour le persécuteur ni pour le persécuté. Une réalité sociale a été construite qui, par la dimension de la rupture d'avec les référents organisateurs de bases des règles de convivialité et la perversion des légalités connues, se transforme en catastrophe sociale (J. Puget, 1986).

Les catégories psychanalytiques habituelles se révèlent utilisables mais néanmoins insuffisantes. On constate les carences que comportent les conceptualisations qui excluent le contexte macrosocial du moment en tant que causalité efficace, en constante synchronie avec l'historique, le sexuel, le fantasmatique et le linguistique de chaque histoire individuelle.

Un des effets psychiques spécifiques, très répandu dans la population, reconnu par des différents auteurs, concerne l'aliénation de la pensée, l'aliénation des registres perceptuels et des projets d'avenir. Le danger externe et la position spéculaire, mue en possibilité active à l'intérieur de l'individu (puisque c'est lui qui peut anéantir, soumettre, terroriser) font que l'on éprouve du mal à croire en la réalité objective qui devient difficile à saisir et à comprendre (Aulagnier, 1979).

Terreur et horreur s'allient pour que la présence du danger se vive comme lointaine, comme une menace réservée aux autres. Un

nouveau pas est franchi dans la dénégation lorsqu'on croit que ces autres n'existent ni n'existeront pas. Les vicissitudes de leur vie et de leur destin grossissent la liste de ce qui doit disparaître avec les enterrements clandestins anonymes ; ceux qui « n'existeront pas » parce qu'ils n'ont plus de nom et qui, en même temps, sont les fils de « mères folles » qui ne cessent plus de les réclamer.

Une composante essentielle de l'aliénation concerne le tort causé à l'activité moïque de création de la temporalité et du futur en tant que supports primordiaux de l'auto-reconnaissance différenciée (Aulagnier, 1975). Il s'agit d'une tâche permanente pour le Moi à partir du moment où a lieu son avènement, source constante de conflits avec ses idéaux, menace de non-existence ou d'échec, possibilité anéantie d'une meilleure adéquation avec ses aspirations, voie d'espoir qui se fait le moteur perpétuel de développements multiples. L'aliénation s'empare de ces prises de possession. L'instance tyrannique s'impose en tant que maître du temps futur que le Moi aura à vivre. L'obstruction de la rêverie qui touche la réalité sociale va de pair avec une obstruction semblable du futur personnel, différent de celui qui est posé par l'obéissance au pouvoir.

La réalité sociale possède des caractéristiques de catastrophe sociale. Tout le monde peut en être affecté, y compris les psychanalystes, leurs institutions et leurs cabinets.

Lorsque le travail clinique du psychanalyste se déroule avec des psychotiques ou des patients gravement perturbés, celui-ci peut s'échapper et se réassurer par son projet d'avenir et son univers personnel, distincts de ceux de l'analysé, même s'il est ébranlé par ses ancrages identificatoires. Il est mû par la volonté d'aider à la représentation de catastrophes émotionnelles ou micro-sociales survenues dans l'enfance de l'analysé, répétées de plusieurs façons tout au long de sa vie, sur lesquelles l'analysé a construit des interprétations délirantes ou produit une symptomatologie psychosomatique ou des conduites destructrices réitérées. Le nœud central est configuré par d'innombrables expériences originaires irréprésentables pour le Moi qui, au moment des événements traumatiques, n'est pas encore formé, ou qui a souffert de perturbations qui ont entravé l'évolution liée à ses objets pare-excitation initiaux.

«Expérience originale de souffrances primitives» (Winnicott, 1974), ou «excès de violence du discours du tiers-parlant ou du couple parental» (Aulagnier, 1975) sont des histoires qui apparaissent péniblement et douloureusement lorsque les traitements psychanalytiques peuvent les reconstruire après avoir déjoué les tentations de dissimuler, derrière une façade psycho-névrotique, ce qui relève de troubles aggravés de la structuration. Dans ces traitements-là, des manifestations *de crainte de la catastrophe ou de l'effondrement* ont lieu régulièrement quand surgit du sens qui permet de comprendre une «étrange catégorie de la vérité : ce qui n'a pas encore été soumis à l'expérience et dont on craint l'avènement».

«Il s'agit de quelque chose qui a été vécu dans le passé» (Winnicott, 1974). Il faut construire un souvenir pour quelqu'un qui ne se trouvait pas là, afin qu'il en fasse l'expérience, même s'il en a la trace dans son histoire identificatoire. La seule façon de provoquer cette «réminiscence» consiste à faire expérimenter et percevoir, pour la première fois, à l'analysé ces événements du passé dans le présent de la relation transférentielle. Il pourra les oublier aussitôt et récupérer ses rejets parmi les échecs du refoulement mais à présent liés à des représentations verbales et à des réminiscences d'affects perçus.

Ce sont là des phases difficiles qui peuvent faire échouer ou interrompre beaucoup de traitements qui, par ailleurs, courent le risque de devenir quelconques et directs. L'apparition de l'historique-catastrophique dans le lien transférentiel s'exprime à travers d'intenses manifestations de violence et de reproches non formulés, de souffrances et de découvertes qui s'inscrivent dans des nuances idiosyncrasiques pour chacune des deux parties. Ce qui est traumatique par excès de stimulation ou par carence, l'insuffisance moïque de l'enfant dans sa phase de dépendance ou mort, s'élaborent par morceaux, au rythme des réalités du présent. Il s'agit de moments du travail clinique pendant lesquels l'analyste, de façon évidente, s'occupe des «retours» et des répétitions d'ancrages identificatoires originaires propres.

Lorsque la pratique clinique du psychanalyste est confrontée à l'horreur quotidienne — torturés, survivants des camps de déten-

tion, nombre de familles de disparus, ou n'importe quel autre co-détenu «du camp de concentration» — la catastrophe fait partie du présent. La garantie fantasmatique, la garantie de l'expérience antérieure s'éclipsent et ne peuvent plus entraîner, chez lui, de réminiscences de réassurance et de différenciation. Il ne sait pas s'il survivra, s'il aura à s'exiler — même contre sa volonté — ou s'il continuera à penser. Pratiquer l'analyse, dans ces conditions-là, c'est se trouver dans le champ clinique face aux effets de la réalité contextuelle qui le concernent également, qui concernent ses objets d'amour, ses institutions. C'est ici le lieu où s'originent les discussions et les affrontements à propos de l'appartenance ou non des réalités sociales au champ de la psychanalyse ; discussions qui ont engendré, et continueront d'engendrer, des questions sur la responsabilité sociale du psychanalyste et sur les composantes particulières de l'éthique de la véracité en chaque espace-temps historique singulier.

L'analyste et l'analysé, mêlés à une même réalité sociale, superposent leurs mondes (Puget et Wender, 1982) : les référents habituels de la sécurité du cadre ne fonctionnent plus : persécutions réelles et surcharge de fantasmes infantiles de dépendance ou de mort, méfiance envers la permanence du secret, constitutif du cadre thérapeutique, difficulté à différencier les silences nécessaires des silences complices, à différencier la parole qui permet la liaison de la parole comme écho de la violence, à nommer des affects difficilement dicibles. L'analyste et l'analysé peuvent se compléter pour s'interroger et fouiller partiellement l'horrible. Ils peuvent s'allier dans le lent et exclusif parcours de reconstructions infantiles qui les placent dans le registre du régressif ou de théorisations idéalisées a-temporelles.

Aider les *victimes directes* du terrorisme d'État, sur le plan psychanalytique, dépend — et a dépendu — des options personnelles du psychanalyste, de sa position politico-idéologique préalable, ou encore d'une décision *a posteriori*, stimulée par les événements survenus à des patients déjà en traitement ou qui consultaient pour la première fois et dont les demandes manifestes étaient cristallisées sur d'autres souffrances ; ou enfin d'une métabolisation personnelle recouvrant l'impact global de la période spéciale (Braun de Dunayevich et Pelento, 1987 ; Vignar, 1986 ; Gomez Mango,

1986 ; Kordon et Edelman, 1983-1986 ; Balneario Solis, 1986 ; etc.).

Pour habiter le «camp de concentration» que devint la société argentine, chaque psychanalyste — au même titre que tout autre individu — fut marqué par les signes de la terreur et il établit ses propres moyens de défense, en une résonance avec la façon dont il s'est constitué comme sujet et dont il a construit ses représentations sociales ; celles-ci ont été constamment actualisées par le travail psychanalytique avec d'autres habitants du même lieu, soumis eux aussi à ses inductions aliénantes similaires. Chercher à ce que des pans entiers de vie psychique ne disparaissent pas, mêlées aux morts sans sépulture, a été — et reste — une tâche spécifique. Il s'agissait aussi de récupérer les morts, si toutefois ils s'étaient perdus, de maintenir la capacité d'investir le futur personnel et celui des objets d'amour, sans soumission et sans fusion avec le projet établi par le pouvoir à partir d'usurpations et de monopoles excessif, jusqu'à la lassitude. Inévitablement, cela implique de contrôler les peurs et les risques, les déchirements et les désarrois ; il a fallu évaluer les fragilités et les replis narcissiques comme manière de nourrir des expériences et des liens dans des situations antérieures de cris et d'échec, supporter l'ambivalence de vouloir savoir et aspirer à ne plus percevoir, à ne plus exister pour éviter les affects de haine et de terreur.

Dans ces dernières années, les tâches ont concerné également le recouvrement de l'organisation démocratique, la mise en représentation officielle de l'horrible, grâce à la mise en jugement des hauts responsables des actes de génocide. La période de catastrophe est révolue. Ses effets perdurent néanmoins dans toutes les institutions sociales. Il est maintenant possible de comprendre et de rendre compte des différences qui existent entre le temps du terrorisme d'État et le temps du présent. Il y a eu des manifestations indiscutables dans toutes les institutions sociales ; la clinique psychanalytique n'en est pas épargnée. La récupération de ce qui est aliéné, poussée et aidée par le contexte social de la transition de l'autoritarisme à des formes nouvelles de droit et de démocratie, induit des souffrances présentes et réactives des désespoirs antérieurs, qui n'ont pu prendre corps à un moment donné.

L'aliénation est un accident silencieux de la pensée, produit par la

terreur. La reconnaître et la surpasser se révèle une tâche impossible sans la perception de la douleur de ce qui est perdu, de la peur endurée et des projets amputés. Il est nécessaire de travailler sur les rejets et la constance des soumissions, des violences, des distorsions éthiques pour parvenir à nommer l'aliénation.

Dans la clinique psychanalytique, mais aussi dans d'autres productions sociales, on a pu observer qu'il existe, chez les individus, une *crainte de perdre la terreur* (Galli, 1984). C'est une crainte de perdre la terreur en tant que silence aliéné de la pensée et de peur de son apparition, assimilable à un vécu présent qui provoquerait des représentations et des souffrances nouvelles, qui réveillerait des espoirs et des créativité perdus.

Tant que nous ne construirons pas des conceptualisations plus précises, nous utiliserons des équivalents issus du savoir clinique sur la crainte de l'effondrement et sur la catastrophe du microcosme individuel c'est-à-dire sur le passé des psychoses ; mais ce sont là des représentations auxiliaires, utiles à la compréhension des difficultés de perception de la catastrophe macro-sociale.

Travailler psychanalytiquement pendant et après le terrorisme d'État constitue une preuve de la véracité de nos pratiques et de notre bagage conceptuel et témoigne de leur degré d'adéquation aux nécessités sociales qui peuvent manquer de demandes manifestes. En tant que telle, c'est un champ de recherche inépuisable.

#### **IV. A PROPOS DE L'AVENIR DES PSYCHANALYSTES**

Il y a près d'un siècle que la psychanalyse est née. Le champ de connaissances inauguré par Freud nous apparaît aujourd'hui encore nouveau ; il s'alimente de reformulations perpétuelles de sens qui orientent et font s'entrecroiser la production théorique, la recherche, les pratiques cliniques et leurs applications.

En tant que psychanalystes, notre identité se constitue à travers nos appartenances à des groupes qui se différencient par de petites ou de grandes nuances à travers nos affrontements de doctrines et de styles. Nos instruments conceptuels nous permettent de rechercher des explications au moyen de divergences. Nous nous livrons à des

interprétations sauvages de ce que nous considérons comme des déviations par rapport aux dits concepts. Lorsque nous nous penchons sur ces discussions et sur ce qui les motive, nous constatons avec étonnement la densité et la finesse des raisonnements suivis. Nous avons néanmoins des réactions de stupeur face à des répétitions qui ont engendré une certaine entropie et un certain découragement. Les positions doctrinaires et institutionnelles auxquelles le siècle a assisté furent la source de renouvellement et de stimulation. Les mêmes positions peuvent se transformer en mythes générateurs d'adhésion qui rappellent celles requises dans le domaine religieux.

Nous sommes habitués à évaluer et à décrire l'apport de la psychanalyse dans le champ de la culture. Il nous est plus difficile de repérer les impacts produits sur la psychanalyse par les transformations sociales, économiques, politiques et scientifiques du siècle. Il nous est également peu aisé d'évaluer les tributs payés pour la légitimation sociale de notre existence et de notre activité comprise comme exercice professionnel régulé par les conditions du marché des services. A ces malaises s'ajoute notre faible perméabilité à utiliser les systèmes explicatifs des autres disciplines ; nous nous privons d'enrichir la compréhension de notre rôle social et des normes d'organisation institutionnelle.

Ces isolements partiels sont certainement en rapport avec la facilité d'adoption des théories et des protocoles cliniques qui ne prennent pas en considération les macro-contextes environnementaux et les moments historiques spécifiques. Une telle attitude éveille des soupçons sur les racines idéologico-professionnelles qui se dissimuleraient dans nos paradigmes et nos méthodes.

La catastrophe sociale que nous avons vécue nous a beaucoup aidé dans la prise de conscience accrue de ces limites. La recherche de voies alternatives à de nouveaux problèmes entraîne nécessairement des effets sur l'ensemble de notre travail.

Penser les questions au présent renvoie aux divers passés ainsi qu'à des interrogations sur l'avenir. Que seront les psychanalystes du *xx<sup>e</sup>* siècle ? Qu'arrivera-t-il à ceux qui, appliquant la méthode psychanalytique, continueront de se pencher sur les divers contextes

historiques du monde dans lequel ils vivent, avec ses transformations incessantes et précipitées ?

Une tentation évidente dans les productions psychanalytiques de n'importe quel pays consiste à s'éloigner de la démarche clinique pour adhérer à des systèmes signifiants sur-valorisés, sortes de pansements rituels. En sens opposé, on peut opter pour des utilisations opportunistes de ces concepts valorisés qui appartiennent à d'autres domaines du savoir et qui sont empruntés sans les modifications ni les élaborations indispensables : idéologisations, sociologismes et politicismes dans lesquels se perd l'épaisseur spécifique à chaque champ conceptuel. Oscillant entre ces différents pôles, les psychanalystes contribuent par un large éventail de créations et de découvertes aux interrogations des hommes. Ils ont élargi les possibilités de traitement efficaces des souffrances psychiques même s'ils ne répondent pas aux nécessités sociales les plus cruciales.

Les expériences du terrorisme d'État que connaissent plusieurs pays latino-américains, ont rendu plus intense l'influence de la trame sociale du moment sur la dialectique du psychisme individuel et des organisations culturelles. Cette influence ne peut être ignorée, d'autant qu'elle s'est exercée dans le champ clinique. Beaucoup de psychanalystes partagent ce point de vue; d'autres réfutent l'importance de ces facteurs sur notre pratique et notre réflexion.

Pour reprendre l'interrogation sur le devenir des psychanalystes du xxi<sup>e</sup> siècle, je proposerai un modèle de polarisation exagérée qui, dans la caricature de ses traits, aidera à penser cette question. D'un côté, se trouveront ceux qui continueront d'évoluer dans des institutions circulaires, en s'appuyant sur des modèles théoriques et des traits d'identité idéalisés. Ils utiliseront le champ clinique comme un lieu de confirmation et de validation des théories. Ils mesureront quantitativement l'impact de la culture en fonction des tournures sémantiques propres qui se propageront.

De l'autre côté, se trouveront ceux qui considéreront la psychanalyse comme un champ de théories et de pratiques spécifiques appliqué au traitement du psychisme. En même temps, ils prendront en considération les réalités sociales dans des caractéristi-

ques propres à chaque lieu et à chaque temps. Ils seront enthousiasmés à l'idée que le projet thérapeutique se développe sur un mode créatif où l'analyste se met en jeu, court des risques et se transforme. Pour eux, les théories seront des opérateurs précieux mais non sacralisés. Être analyste est une aventure qui se reconstruit, oscille, recule ou grandit dans chacun de ces mouvements.

La présence de la psychanalyse dans les cultures leur semblera très importante en tant qu'apport de connaissances et moteur des échanges entre les groupes humains dans leur recherche de la vérité et des issues aux répétitions. Mais ils n'écarteront pas l'influence de l'histoire et du présent sociaux sur la psychanalyse. Ils valoriseront certainement les transformations qu'entraînent chez l'analyste, dans ses institutions et dans ses intérêts, les contextes historiques spécifiques de l'environnement auquel il participe. Ils se reconnaîtront un rôle d'*élaborateurs de la culture*<sup>1</sup>.

---

1. La formulation «élaborant de la culture» fut introduite par Ariel Dorfman lors d'un travail dans un des groupes du «Séminaire International» sur les «Conséquences de la Répression dans le Pôle Sud» (Balneario Solis, 1986).

## 8. *Ruptures catastrophiques et travail de la mémoire*

*Notes pour une recherche*

par René KAËS

Ma contribution à cet ouvrage appelle quelques remarques préalables. A la différence de mes collègues qui viennent de dire comment ils ont été confrontés aux violences que l'État de dictature a imposées à leur vie et à leur pratique de psychanalystes, je n'ai pas vécu la même expérience. La souffrance par laquelle ils ont été saisis, la nécessité de vivre et de penser l'histoire singulière, la leur et celle de leurs patients quand elle se trouve brisée par l'irruption de l'Histoire collective, je n'y ai pas été soumis comme eux. A quel titre parlerai-je ?

Quand l'idée de ce livre se mit en place, au retour d'un séjour à Buenos-Aires en août 1985, je n'avais pas d'autre projet que celui de contribuer à publier les recherches de mes collègues qui avaient été directement concernés par les effets de la violence d'État sur la pratique de la psychanalyse, et qui avaient orienté leur réflexion sur ce que la psychanalyse peut nous dire de cette violence-là.

J'avais été invité en Argentine par les organisateurs de la Première Rencontre Internationale de Psychodrame et de Psychothérapie de groupe. Deux ans à peine après la démocratie retrouvée, ils parlaient publiquement de ce qu'ils avaient vécu, ils confrontaient devant et avec leurs collègues venus d'autres pays des Amériques et d'Europe, ce qui de leurs expériences quelquefois déjà décrites

et diffusées dans des publications nationales et internationales, ne pouvait qu'être dit et entendu. Plusieurs d'entre eux retrouvaient leur famille et leurs amis, pour la première fois après l'exil. Chacun était témoin et acteur de cette rencontre. Et ceux qui venaient d'ailleurs, et qui n'avaient été ni témoins directs ni exilés, étaient sollicités de dire ce qu'ils entendaient, comme ils l'entendaient. C'est dans cet esprit que j'avais, comme d'autres l'ont fait, publié un article à mon retour en France, pour dire ce que j'avais vu et entendu. Au cours de ce voyage, j'avais eu l'occasion de rencontrer des collègues psychanalystes, des psychodramatistes et des thérapeutes de groupe. Hors du Congrès, j'avais eu des entretiens avec des personnes dont les proches avaient disparu ou avaient été torturés ; j'avais parlé avec des Mères de la Place de Mai, avec des membres de l'équipe d'aide psychologique aux familles de disparus, avec des universitaires. Je les écoutais ; ils m'interrogeaient sur les recherches qui pourraient les aider à élaborer leur propre expérience.

En parlant avec ces personnes, j'étais frappé par certaines de leurs préoccupations : il leur fallait à tout prix faire savoir, et ne pas oublier, ne pas perdre la mémoire de ce qui était arrivé et de ce qui ne devait plus arriver : *nunca más*, jamais plus. Ne pas perdre la mémoire de ceux qui avaient disparu. Il fallait lutter contre l'insidieux et anesthésiant brouillard de l'oubli, contre le refoulement de l'insoutenable qui, déjà, faisait son œuvre : déjà, en effet, certains parlaient d'oublier, ou déniaient que les «disparus» aient disparu.

Lorsque se précisa le projet de cet ouvrage, Janine Puget me demanda d'en assumer avec elle la co-direction et de collaborer par un texte au travail collectif. J'acceptais, cherchant la voie de ce que ne serait ni un commentaire, ni un complément, ni une interprétation de leurs contributions originales, mais plutôt une série de réflexions soutenues par ce que m'avaient appris mes rencontres à Buenos-Aires et par certaines de mes recherches. Je pouvais espérer établir avec eux un contact que n'abolirait pas l'écart d'une expérience différente. Cette voie définie, il me revint à l'esprit un passage du scénario écrit par Marguerite Duras pour *Hiroshima mon amour* : à Emmanuelle Riva qui répète qu'elle «a tout vu à Hiroshima», son amant japonais répond qu'elle n'a «rien vu à Hiroshima». Dans l'amour qui le sauvegarde de la remémoration,

et tant que la séparation ne les aura pas rendus à leur histoire singulière, il ne saura rien de ce qui fait dire à la Française, dans ce transfert de mémoire, qu'elle a tout vu à Hiroshima. Tout ? Assez pour que toute la violence de l'Histoire qui brise sa propre histoire trouve à se représenter dans celle d'Hiroshima. Elle est Nevers, il est *Hiroshima*. La catastrophe qui a bouleversé sa vie, l'amour tué à Nevers ne prennent pas seulement *sens* à Hiroshima. Ils se signifient à travers Hiroshima, *après coup*.

## I. RUPTURES CATASTROPHIQUES ET RÉALITÉ PSYCHIQUE

### 1. SUR LA POSITION DU SUJET DANS LES ENSEMBLES TRANSSUBJECTIFS<sup>1</sup>

Une des tâches de la recherche psychanalytique contemporaine est de penser les formations et les processus de l'inconscient du sujet singulier dans les ensembles transsubjectifs. Dans ces ensembles, le sujet tient sa place de l'économie, de la topique et de la dynamique qui organisent une réalité psychique partagée, que pour sa part il contribue à constituer et qui, pour une part décisive qui ne dépend pas de lui, le constitue. Nous percevons aujourd'hui plus précisément que la structure psychique d'un sujet, sa souffrance et son aliénation ne peuvent, dans certains cas, être comprises, analysées et soulagées que de les rapporter et de les articuler aux fonctions ou aux valeurs qu'elles ont prises, et qu'elles continuent de prendre pour un (ou plusieurs) autre(s) sujet(s), comme lui partie prenante et partie constituante d'un ensemble transsubjectif.

Cette perspective de la psychanalyse a mis en évidence des configurations psychiques *bifaces* doublement organisées et signifiantes : et dans l'ensemble transsubjectif, et dans l'espace psychique propre à chacun des sujets. L'Idéal du Moi et les identifications sont, comme Freud l'a souligné, des formations et des processus de cette sorte ; leur double position métapsychologique les destine à

1. Je reprends en les réajustant les hypothèses que j'ai développées dans *Le pacte dénégatif. Éléments pour une métapsychologie des ensembles transsubjectifs* (1988).

accomplir des opérations de liaison entre le sujet et l'ensemble, à structurer l'un et l'autre, corrélativement, dans des organisations qui demeurent *hétérogènes*, non réductibles l'une à l'autre, sinon par un effet imaginaire.

Il est d'autres formations analogues à l'Idéal du Moi. Celles dont l'origine, la structure et la fonction tiennent à la liaison entre les sujets d'un ensemble et cet ensemble. Ainsi : la communauté du *renoncement pulsionnel mutuel* dont procède conjointement l'avènement de la communauté de droit et la possibilité de l'amour (Freud) ; le *contrat narcissique* qui fait tenir ensemble l'énoncé de l'origine commune et l'inscription du sujet singulier dans une continuité généalogique (P. Aulagnier) ; ce que j'appelle *pacte dénégatif*, qui assure, à côté du refoulement conjoint, le rejet requis pour être-ensemble.

Ces formations et ces processus *intermédiaires* peuvent être analysés dans le cadre d'une métapsychologie transsubjective. L'objectif de celle-ci est de rendre compte, par des concepts pertinents dans l'espace théorique de la psychanalyse, des formations et des processus de l'inconscient dont l'organisation et les fonctions concernent conjointement chaque psyché singulière et les ensembles transsubjectifs qui les contiennent, les soutiennent et les structurent. Les formations intermédiaires que j'essaie de décrire et de mettre à l'épreuve sont des formations de passage de la réalité psychique du sujet singulier et de la réalité psychique de l'ensemble ; elles sont communes à chacun de ces ordres de réalité, elles y fonctionnent et y produisent des effets selon des modalités différentes.

S'il n'est pas toujours nécessaire, pour avoir accès à ce niveau de la réalité psychique transsubjective, de pratiquer des aménagements du dispositif psychanalytique, les conditions de leur formation et de leurs effets (économiques, topiques, dynamiques) sont souvent mises en évidence lorsque le dispositif d'analyse met en présence les sujets de l'ensemble. Ainsi, la thérapie conjointe d'une mère et de sa fille psychotique délirante révèle le surinvestissement hallucinatoire par la fille des représentations non refoules et conjointement niées par la psyché maternelle. Le destin corrélatif de ce qui pour chacune témoigne du négatif et que soutient l'alliance dénégatrice de la mère et de la fille apparaît alors :

la fille se voue à représenter ce qui ne lui est pas arrivé à elle, mais à sa mère qui, n'ayant pu le refouler, induit chez sa fille ce qui aurait été son propre délire (M.-Th. Couchoud, 1986).

A propos d'un autre type de lien, j'ai montré quel pacte dénégatif soutient et maintient le lien homosexuel de Freud et de Fliess lorsque le premier fait porter à l'hystérie d'Emma Eckstein, au prix de leur méconnaissance maintenue, la responsabilité du sang versé par le second dans l'épisode de l'opération des cornets nasaux de leur patiente commune : pour voir «ça», et n'en rien savoir. Le pacte dénégatif et l'alliance dénégatrice permettent de comprendre comment, dans les modalités névrotiques et psychotiques du refoulement, se constitue ou achoppe à se constituer, pour les sujets singuliers, en raison de l'enjeu de leurs liens, la fonction refoulante (R. Kaës, 1987).

D'autres travaux que j'ai conduits sur la chaîne associative groupale — sur l'axe synchronique de la transsubjectivité — montrent, comme Freud l'annonçait à la fin de *Totem et Tabou*, dès les premières pages de *Pour introduire le Narcissisme* et dans *L'homme Moïse*, que ce qui se transmet, ce n'est pas seulement le positif. Nous savons mieux aujourd'hui que ce qui se transmet, dans la transsubjectivité des générations, des couples et des groupes, c'est ce qui fait défaut, ce qui manque, ce qui n'a pas reçu d'inscription, ce dont l'inscription a été empêchée, ce qui a été nié, refoulé ou forclos : au prix d'un meurtre silencieux, au prix d'un blanc, d'un trou, d'une éclipse de l'être.

Un autre courant de la recherche psychanalytique contemporaine tente de rendre compte de l'organisation de la vie psychique lorsque surviennent des événements de la réalité sociale et historique qui exposent le sujet à des déstructurations majeures, et le confrontent à une anxiété primaire menaçante pour l'intégrité de son appareil psychique. Certes, les rapports de la réalité psychique et de l'événement traumatique externe sont un objet de débat dès l'origine de la psychanalyse. Mais Freud en déplaçant à juste titre l'accent sur le fantasme, n'a jamais pour autant abandonné l'idée de l'historicité des événements et de leur destin dans la réalité psychique. Il nous reste toujours à les articuler.

Comme d'autres psychanalystes, à d'autres moments de l'Histoire,

mais dans une conjoncture analogue, les psychanalystes argentins ont été confrontés à traiter les rapports entre la réalité psychique et la réalité sociale autrement que par les oppositions, les distinctions, ou les clivages qui soutiennent les points de vue habituels sur ces questions. Ces points de vue ne leur étaient d'aucun secours, et ils pouvaient même être dangereux pour leur pratique et pour leur pensée théorique. Ils ont eu et nous avons encore à penser l'*incidence* intrapsychique des bouleversements et des ruptures multiples qui affectent l'organisation et le fonctionnement de l'appareil psychique lorsque surgissent des catastrophes sociales et historiques. Elles mettent en péril la survie de l'espèce, les identifications du Moi à l'humain, la vie psychique elle-même ; et cela concerne, dans des registres différents, les guerres modernes, l'holocauste, les génocides, les dictatures sanglantes, la menace nucléaire.

Toutes les macro-catastrophes ne produisent pas des effets identiques chez tous les sujets, et il en est de plus restreintes (par leurs dimensions sociales et historiques) qui développent des effets dévastateurs analogues. De telles incidences sont à penser, et d'abord dans les cures où la rencontre de l'Histoire avec l'histoire d'un sujet (torturé, contaminé, emporté hors de ses limites quand des parents ont disparu, ou ont été tués dans les chambres à gaz) confronte l'analyste à ne pas se faire complice d'un second meurtre, en rabattant sur la scène du fantasme la scène de l'Histoire, en acceptant d'entendre que la mémoire de ce qui n'est pas arrivé au sujet lui-même, ou ce qui n'a pas laissé de trace dans sa mémoire, est pour lui le mémorial d'un impensable.

L'incidence de la réalité historique est aujourd'hui mieux reconnue dans son rapport à la réalité psychique, dans les conséquences potentiellement psychotisantes que le télescopage collusif entre leurs espaces hétérogènes peut entraîner chez certains sujets <sup>1</sup>.

## 2. TRAUMATISME ET CATASTROPHE PSYCHIQUE

Une théorie trop générale du traumatisme ne rend compte que partiellement de ce type d'expériences. Il est cependant utile de rappor-

1. Cf. sur ce point, les travaux de P. Aulagnier (1975, 1984b) et de M. Enriquez (1984, 1987).

ler qu'elle en exprime des caractéristiques fondamentales. Je prends appui sur la définition que propose R. Diatkine : «Le traumatisme peut être considéré comme l'effet d'une excitation violente, survenant dans une situation telle que le psychisme du sujet n'est pas en mesure d'abaisser la tension ainsi provoquée, soit par une action ou une réaction émotionnelle immédiate, soit par une élaboration mentale suffisante» (1982, p. 91). R. Diatkine envisage deux cas de figures différents quant au destin psychique du traumatisme. Dans le premier cas, l'expérience insupportable rencontre un désir inconscient. Le jeu des forces pulsionnelles et du moi est déséquilibré, il provoque dans un premier temps l'effraction du système pare-excitation, puis dans un second temps un refoulement massif et l'exaltation du contre-investissement. Après une certaine latence, des symptômes et des inhibitions plus ou moins mutilantes apparaissent.

Le second cas de figure est celui où «un événement subi et non préparé par un travail psychique met directement en danger la survie psychique ou réelle du sujet. C'est alors le thème de la mort qui est inclus dans la répétition, qu'il s'agisse directement de la situation dangereuse (ce qui est souvent le cas pour les traumatismes de guerre), ou de la mort imprévue d'êtres chers, renvoyant à la mort du sujet, parce que celui-ci se trouve dans l'impossibilité d'élaborer le deuil dans de telles conditions» (*ibid*, p. 92). L'excès de sollicitation libidinale était en cause dans le premier cas de figure ; dans le second il s'agit de l'antagonisme narcissisme/pulsion de mort.

Des situations diverses peuvent être comprises entre ces deux cas de figure : elles sont traumatiques parce que les équilibres dynamiques et économiques du sujet ont été bouleversés par elles sans qu'il soit possible d'y faire face.

R. Diatkine admet que lorsque l'événement a été traumatisant pour les autres et que l'expérience est réfléchi par eux sur le sujet, le concept de traumatisme devient plus flou : «Cependant le rôle des circonstances non élaborables dans l'organisation psychique est indéniable». Un événement qui aura été traumatisant pour les parents pourra avoir un effet traumatique pour l'enfant s'il se trouve confronté à leur désorganisation, à leur processus de répétition et à leur projection, sans en faire une élaboration psychique :

«à la zone de silence du moi des parents qui ne remplissent pas, sur certains points particulièrement angoissants, leur rôle d'étayage et de pare-excitation... L'ombre de l'événement est présente, non élaborable» (*ibid.*, p. 94).

Les travaux de Winnicott sur les agonies primitives et la crainte de l'effondrement, ceux de Masud Khan sur le traumatisme cumulatif, ceux de W.R. Bion sur le changement et l'angoisse catastrophiques ont une double caractéristique : ils se fondent sur une compréhension des formations, des processus et des angoisses archaïques de la vie psychique, tels que l'analyse de la psychose et aujourd'hui celle de l'autisme y donnent accès ; ils mettent en cause, d'une manière non mécanique, les rôles négatif et positif de l'environnement psychique — ou de l'ensemble transsubjectif — dans la formation ou dans l'issue de ces expériences catastrophiques.

La notion de catastrophe psychique permet de prendre en considération diverses situations où le recours au seul déterminisme interne du traumatisme ne peut suffire à rendre compte de manière satisfaisante des conditions de sa formation et de son devenir. Une catastrophe psychique se produit lorsque les modalités habituelles de traitement de la négativité inhérente à l'expérience traumatique s'avèrent insuffisantes, et notamment lorsqu'elles ne peuvent être utilisées par le sujet en raison des qualités particulières du rapport entre la réalité traumatique interne et l'environnement. Par exemple, les projections massives détruisent les fonctions étayantes, contenant et perlaboratives de l'environnement transsubjectif ; ou encore, ce que chez un parent est conjointement non refoulé et nié n'offre à l'enfant d'autre issue que le délire, dans une alliance dénégatrice commune dont les effets sont spécifiques pour chacun des sujets de l'ensemble (ainsi sur la fonction refoulante).

Dans de nombreux cas, on peut évoquer une collusion à effet potentiellement psychotisant entre la réalité interne (le fantasme) et la réalité historique (hypothèse développée notamment par P. Aulagnier, 1984b). D'autres cas de figures sont observables. La catastrophe psychique survient en rapport avec l'inertie psychique de l'ensemble (ou d'une partie de l'ensemble) transsubjectif, et cette défaillance par défaut de contention, d'étayage, et d'élaboration psychique, en raison de sa violence, accroît la détresse et accentue les vécus de désintégration et de mort. Winnicott et Bion

l'ont largement montré. Tout se passe comme si le sujet traumatisé était alors attaqué de surcroît par ce défaut d'hébergement de l'appareil psychique dans les espaces transsubjectifs de l'ensemble.

Concourent aux mêmes effets, en les aggravant, les situations où, au traumatisme vécu par un sujet, vient «s'ajouter» une véritable attaque émanant d'autres sujets de l'ensemble et visant le narcissisme endommagé. En effet, une constante de la catastrophe psychique est la dépendance narcissique et la violence corrélative qui s'exercent sur les relations réciproques des sujets singuliers et de l'ensemble dont ils sont les sujets constituants. Dans cette conjonction, il ne s'agit pas à proprement parler d'un simple «ajout» traumatique, mais d'une véritable co-production traumatique, qui affecte l'ensemble de l'espace psychique partagé : le sujet traumatisé est lui-même traumatisant pour ceux qui avec lui partagent un espace contenu dans les limites d'une enveloppe narcissique commune, transsubjective et co-inhérente à chacune de ses psychés constituantes. On peut dire que le trauma vécu par l'un prend valeur de rappel traumatique insupportable et de blessure narcissique *impensable* pour l'autre (pour tels autres). Ce qui chez chacun est demeuré inélaboré et *impensable*, maintient dans une répétition projective, c'est-à-dire dans un espace psychique intermédiaire entre l'interne et l'externe le sujet traumatisé à l'origine du rappel traumatique. C'est sur ce sujet que s'effectue, avec une certaine efficacité sadique, la projection du négatif par ceux dont la zone traumatique qui leur est propre a été réveillée. La catastrophe psychique tient son effet désorganisateur et mortifère de ce que le sujet se trouve placé dans l'impossibilité de faire séjourner ni dans son propre inconscient, ni dans celui de quelque autre la charge et la représentation du traumatisme, en raison de la destruction des contenants internes et externes. La projection est elle-même entravée par le renvoi dénégateur, en miroir abyssal, ressource qu'il pourrait trouver dans des contenus projetés.

La clinique des groupes et des couples, des familles et des institutions nous confronte à de tels agencements catastrophiques, aux retournements sans fin de la négativité. Il en est ainsi dans un groupe de soignants lorsque, par inertie de l'activité psychique ou par excès de projection sadique, l'un des leurs est attaqué au moment où (du fait même que) il a subi un traumatisme. Ou encore

lorsqu'un thérapeute attaque un de ses patients, au moment où (et du fait même que) il est confronté à vivre un traumatisme. La plupart des situations dites paradoxales tiennent leurs caractéristiques et leurs effets catastrophiques de traits analogues. Tel adolescent dont le père (pour des raisons qui lui sont propres) meurt subitement est rendu responsable de cette mort, comme si ces fantasmes avaient eu réellement cette toute-puissance sur la réalité. Tout se passe comme lorsqu'on tire sur une ambulance, avec cette précision que l'ambulance est insupportable à ceux qui tirent parce qu'elle est devenue l'image de leur propre mort.

Ainsi se précise la notion de catastrophe psychique : elle survient dans la co-production collusive d'événements traumatiques qui ne parviennent à s'inscrire et à s'élaborer ni dans l'espace intrapsychique ni dans l'espace transsubjectif. Le drame catastrophique reste en effet « en perpétuel défaut d'énoncé ». (H.P. Jeudy, 1982, p. 116) et d'abord de représentation, parce que les lieux et les fonctions psychiques et transsubjectives où il pourrait se constituer et se signifier ont été abolis ; leur disparition est en soi un surplus traumatique. Les processus générateurs de la mémoire et, par là, d'une possibilité d'historisation, n'ont pas pu être mis en œuvre. Ne peuvent pas non plus s'opérer les rejets projectifs ou les dépôts dans les formations collectives, sociales, culturelles, qui assument, outre leurs fonctions dans leur ordre propre, des fonctions psychiques ou métapsychiques : ces fonctions sont de prédispositions signifiantes, de méta-défense, de repères identificatoires. Nous avons alors affaire à des situations où la catastrophe psychique se renforce d'une catastrophe sociale.

### **3. CATASTROPHE SOCIALE ET DÉSINTÉGRATION DU CADRE MÉTAPSYCHIQUE**

Certains événements nous interrogent au plus vif — car il y est question de la mort — sur les relations entre la réalité psychique et la réalité sociale. Cette interrogation se produit lorsque l'écart entre ces deux ordres de réalité hétérogènes, que le cadre de la psychanalyse permet habituellement et nécessairement de distinguer, semble s'être évanoui, au point que nous vivons l'expérience étrange et inquiétante d'une confusion des limites entre le dedans et le dehors. La violence sociale se confond avec la violence psy-

chique, ou bien ce qui arrive du dedans s'étend sans discontinuité à l'environnement social. Nous pouvons nous protéger en partie de cette interférence annihilante par un sévère clivage, qui ne répond pas pour autant à la nécessité vitale de distinguer l'ordre des choses et d'établir l'ordre des causes.

De tels phénomènes mettent en cause d'une manière constante et selon des modalités qui restent à préciser, une *désagrégation du cadre*, au sens défini par J. Bleger lorsqu'il en fait le dépôt des aspects non-moi ou de la partie psychotique du sujet, et une *désintégration des formations métapsychiques* qui soutiennent tout à la fois les conditions de la vie psychique et celles des ensembles transsubjectifs. L'effondrement conjugué de ces deux limites étayantes caractérise les situations de *catastrophe sociale* : entendons par là l'annihilation (ou la perversion) des systèmes imaginaires et symboliques prédisposés dans les institutions sociales et transgénérationnelles : énoncés fondamentaux qui régissent les représentations partagées, les interdits, les contrats structurants, les places et les fonctions intersubjectives, l'économie des rapports narcissiques, des renoncements pulsionnels, des pactes dénégatifs et défensifs ; rites régulateurs des passages vitaux, de la vie à la vie, de la vie à la mort, de l'amour et du deuil, lieux de mémoire, représentations imaginaires et symboliques de l'origine et des figures fondatrices.

Lorsque les garants métapsychiques sont détruits et qu'ils ne peuvent recevoir en dépôt ou en projection, dans leur fonction psychique de cadre, ce qui ne peut être accepté et métabolisé par la psyché, lorsqu'ils ne sont plus en mesure d'assumer le rôle de pare-exciteur externe ni celui de prédisposer des processus et des formations utilisables pour la représentation et la sublimation, la violence qui est libérée (déliée) par cette désagrégation se retourne contre l'ensemble lui-même, contre certains de ses sujets, ou contre un ennemi extérieur. Les fonctions psychiques de ces formations métapsychiques sont dramatiquement mises en défaut de réduire et de traiter une partie de la négativité inhérente à la vie psychique.

L'attaque sociale sur les formations intermédiaires transsubjectives provoque une incertitude foncière sur la réalité interne et externe, la paralysie de l'activité interprétative du Je (hors l'issue

du délire), l'abolition des fonctions para-excitatrices et signifiantes, une perte des étayages identificatoires sur les repères de l'ensemble. Les situations de catastrophe sociale provoquent de tels effets de rupture dans le travail psychique de liaison, de représentation et d'articulation. La pensée est entravée par la difficulté de nous représenter la violence associée à la rupture catastrophique. Alors que, comme Freud l'a souligné, les catastrophes naturelles solidarisent le corps social, les catastrophes sociales le désagrègent et le divisent.

En Argentine, la notion de catastrophe sociale s'est spécifiée par des traits particuliers de la violence qui s'y est exercée sous la dictature : volonté de destruction physique et psychique d'une partie de la population civile, notamment par le moyen de la torture et de la disparition. La violence s'est accrue avec la négation soutenue par le pouvoir militaire à propos de sa propre violence.

En s'attaquant à une partie de la société pour la faire disparaître, l'État totalitaire désagrège les fondements de l'ensemble social, et il détruit les formations et les processus de la vie psychique qui s'étaient sur l'ensemble social, sur ce que j'ai appelé les fondements métapsychiques de la psyché. Au jeu mobile des représentations et des relations, il impose le mode paranoïaque de la causalité unique<sup>1</sup>. Il se débarrasse de l'auto-agression contre une partie de la société, à laquelle il s'identifie par la projection de l'idée du complot subversif et par l'imposition d'un idéal de pureté sociale (doctrinale, raciale,...).

Tout comme le premier acte des tortionnaires est toujours de briser les rythmes temporels fondamentaux de la vie (J.P. Moreigne, 1987), le premier acte de la violence sociale catastrophique est d'établir la terreur par la désarticulation du processus de la pensée. C'est pourquoi, l'abolition de l'ordre symbolique donne à l'objet disparu le statut affolant d'une représentation fantomatique dans le psychisme. L'angoisse que suscite la terreur ne peut être ni refoulee ni projetée, ni se lier à des représentations de choses et de mots, ni trouver des représentations et des objets dans le symbolisme

---

1. Sur la question de la causalité paranoïaque, cf M. Enriquez, 1984, *Au carrefour de la haine*, et mon ouvrage (1980) sur *L'idéologie. Études psychanalytiques*.

linguistique et social<sup>1</sup>. L'attaque contre l'identité de l'espèce (génocide) et de la société (torture, disparition) est une attaque contre l'originnaire et contre l'ordre symbolique ; elle inclut nécessairement l'attaque contre le cadre métapsychique.

#### 4. LA DESTRUCTION DES FORMATIONS INTERMÉDIAIRES : PACTES, CONTRATS ET ALLIANCES TRANSSUBJECTIVES

La catastrophe sociale ne vient donc pas seulement poser le problème de la distance et de l'articulation entre l'individuel et le social, entre l'histoire intime et l'histoire collective. Elle porte atteinte aux *formations intermédiaires* qui assurent et les conditions de la vie subjective et les conditions de la vie sociale et culturelle. Je veux parler des alliances inconscientes scellées par les formations de l'Idéal, la communauté du renoncement pulsionnel, le contrat narcissique et les pactes dénégatifs qui en sont les fondements et en constituent les processus de base. Je présenterai brièvement trois de ces formations :

— La première formation est décrite par Freud lorsqu'il introduit, dans *Malaise dans la Civilisation*, la notion d'une *communauté de droit* consécutive au *renoncement* imposé par contrat à la violence pulsionnelle. Freud souligne les compensations et le bénéfice obtenus en échange de la contrainte et du renoncement aux accomplissements de la violence pulsionnelle. «L'homme civilisé a fait l'échange d'une part de bonheur possible, contre une part de sécurité». Cet échange forme la base de la vie en commun. Freud écrit : «La puissance de cette communauté en tant que droit s'oppose à celle de l'individu flétri du nom de force brutale. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation a fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre» (1929, trad. fr. p. 44). Plus loin, il écrit : «le résultat final doit être l'édification d'un droit auquel tous, ou du moins tous les membres susceptibles d'adhérer à la communauté, aient contribué

---

1. Sur l'attaque des fonctions langagières et symboliques, par le système de la torture, de la disparition ou de l'exil, cf. E. Gomez-Mango (1987).

en sacrifiant leur impulsion instinctive personnelle, et qui, d'autre part, ne laissent aucun d'entre eux devenir la victime de la force brutale à l'exception de ceux qui n'y ont point adhéré.» (*ibid.*).

La communauté en tant que droit protège contre la violence de l'individu, impose la nécessité et rend possible l'amour. Ce que Freud décrit est un biface : renoncement pulsionnel et avènement de la communauté de droit ont une fonction et une signification dans l'espace psychique singulier et dans l'espace psychique des groupements sociaux et institutionnels. Il nous décrit tout à la fois l'assise psychique de la fondation juridique de l'institution et de l'affiliation légitime de ses sujets à un ensemble social. Mais il ne nous dit pas comment les individus peuvent se protéger contre la violence de la communauté elle-même. Celle-ci l'exerce vis-à-vis de ceux qui «n'ont point adhéré à la communauté» en tant que droit. Lorsque la communauté désavoue son fondement, elle entraîne la violence généralisée entre ses sujets et contre ses sujets.

— La seconde formation est décrite par P. Castoriadis-Aulagnier (1975). Nous en trouvons les prémices chez Freud dans l'article de 1914 sur le narcissisme. Trois idées sont à retenir : la première est que l'individu est à lui-même sa propre fin et qu'il est en même temps membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti ; la seconde est que les parents constituent l'enfant comme le porteur de leurs rêves de désir non réalisés et que le narcissisme primaire de celui-ci s'étaie sur celui des parents ; la troisième est que l'idéal du Moi est une formation commune à la psyché singulière et aux ensembles sociaux. P. Castoriadis-Aulagnier introduit la notion de contrat narcissique pour souligner que chaque sujet vient au monde de la société et de la succession des générations en étant porteur de cette mission d'avoir à assurer la continuité de la génération et de l'ensemble social. Il est porteur d'une place dans un ensemble et, pour assurer cette continuité, l'ensemble doit à son tour investir narcissiquement cet élément nouveau. Ce contrat assigne à chacun une certaine place qui lui est offerte par le groupe et qui lui est signifiée par l'ensemble des voix qui, avant chaque sujet, a tenu un certain discours conforme au mythe fondateur du groupe. Ce discours inclut les idéaux et les valeurs ; il transmet la culture de l'ensemble social. Ce discours, chaque sujet d'une certaine manière doit le reprendre à son compte.

Ce modèle éclaire ce qui se produit dans les ruptures catastrophiques ; elles mettent en cause les deux versants du psychisme : celui qui concerne le sujet dans sa singularité, celui qui concerne l'ensemble dont il est partie prenante. La catastrophe sociale constitue une menace pour le lien avec l'ensemble, dans la mesure où le sujet pourrait n'y plus tenir sa place ; par conséquent, elle met en cause en le détruisant l'ordre commun sur lequel s'est fondée narcissiquement sa propre continuité. Cette configuration a des conséquences pour les catastrophes psychiques ; elles surviennent lorsque le sujet d'un ensemble *n'est plus (ou n'est pas)* en mesure d'y prendre la place à laquelle il est appelé par l'ensemble et d'y trouver les conditions narcissiques fondamentales qui rendent possible le maintien de sa vie psychique.

La catastrophe psychique est un vécu de désintrinsication narcissique et libidinale du lien qui ne laisse subsister que les composantes léthales de la pulsion de mort. Le sujet meurt psychiquement de cette désintrinsication du lien transsubjectif qui renforce la désintrinsication des liens et des énergies intrapsychiques, avec lesquelles, pour ce qui concerne ses formations et ses processus les plus indifférenciés et vitaux, elle tend à se confondre. On pourrait dire qu'il y a catastrophe psychique lorsque, du point de vue du narcissisme toujours fondamentalement mis en péril dans ces situations, le sujet est atteint dans le double statut que Freud lui reconnaît : en tant qu'il est à lui-même sa propre fin et en tant qu'il est membre d'une chaîne (d'un ensemble) à laquelle il est assujéti.

— La troisième formation est ce que j'ai appelé le *pacte dénégatif*<sup>1</sup>. J'entends par là ce qui, dans tout ensemble transsubjectif, est voué d'un commun et inconscient accord au destin de la dénégation, du déni, du désaveu, du rejet, de l'enkystement et/ou du refoulement : pour que le lien s'organise et se maintienne dans sa complémentarité d'intérêt, pour que soit assurée la continuité des investissements et des bénéfices liés à la subsistance de la fonction de l'Idéal. Ce prix du lien est cela même dont il ne saurait être question entre ceux qu'il lie, dans leur intérêt mutuel, pour satisfaire à la double économie croisée des sujets singuliers et de la

1. R. Kaës, 1987 : Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs, in : A. Missenard, G. Rosolato et coll., 1989, *Le Négatif, figures et modalités*, Paris, Dunod.

chaîne dont ils sont membres. Le pacte dénégatif apparaît ainsi comme la contreface et le complément du contrat narcissique <sup>1</sup>.

Je souligne ainsi deux polarités du pacte dénégatif : l'une est organisatrice du lien et de l'ensemble transsubjectif, l'autre est défensive. En effet, chaque ensemble particulier s'organise *positivement* sur des investissements mutuels, sur des identifications communes, sur une communauté d'idéaux et de croyances, sur un contrat narcissique, sur des modalités tolérables de réalisations de désirs, ..., et *négativement* sur une communauté de renoncements et de sacrifices, sur des effacements, sur des rejets et des refoulements, sur un «laissé de côté» et sur des restes. Le pacte dénégatif contribue à cette double organisation. Il crée dans l'ensemble du non-signifiable, du non-transformable, des zones de silence, des poches d'intoxication, des espaces-poubelles (R. Roussillon, 1987) ou des lignes de fuite qui maintiennent le sujet étranger à sa propre histoire. Nous en repérons les effets dans les couples, dans les familles, dans les groupes et dans les institutions.

On admettra que toute modification dans les alliances, contrats et pactes met en cause la structure du lien de l'ensemble transsubjectif et des sujets eux-mêmes. Réciproquement, toute modification de la structure de lien se heurte aux forces qui soutiennent les alliances, le contrat et le pacte comme composante irréductible du lien, de l'ensemble et des sujets.

Or les catastrophes sociales provoquent la dislocation de ces alliances et entraînent un certain nombre de conséquences sur la vie psychique et sur la vie sociale : le contexte social, écrit J. Puget <sup>2</sup>, devient incohérent, incompréhensible et insaisissable. Les règles qui gouvernent l'interdépendance groupale autour de la vie et de la mort, du délit et de sa pénalisation ne sont plus reconnues. Le sentiment de culpabilité perd son ordre causal historico-génétique et se transforme en culpabilité sociale. Le discours autoritaire qui émane des organismes détenteurs du pouvoir adopte une logique causale basée sur des hypothèses fausses, il s'appuie sur des valeurs éthiques qui promeuvent des actions de corruption et des actes pervers.

1. Voir note, page précédente.

2. Dans cet ouvrage, p. 12.

Si l'on se reporte maintenant aux analyses de W.R. Bion et à celles de J. Bleger, on comprend mieux que toute situation catastrophique, en mettant en cause l'intégrité et la continuité d'un système, attaque le fondement même de la vie psychique. Ce sont les bordures et l'arrière-fond métapsychiques qui sont détruites, c'est-à-dire leur fonction de *cadre* à la fois *dépositaire* des parties psychotiques de la personnalité, *garant* externe de la capacité de symbolisation, *conteneur* de l'identité, et *structures étayantes* des processus de pensée et de sublimation. Le travail de la mémoire, dans ces conditions, se révèle particulièrement entravé ou détruit.

##### 5. SUR LES FONCTIONS PSYCHIQUES DU GROUPE DANS LES SITUATIONS DE RUPTURE CATASTROPHIQUE

Les réunions de groupe, même celles que le pouvoir légitime, sont toujours suspectées par les totalitarismes. C'est une de leurs constantes. Les petits groupes sont par eux accusés d'être des foyers de subversion, de fomenter des attaques contre l'unité et l'intégrité du corps social auquel l'État totalitaire s'identifie et qu'il cherche à rendre à lui-même identique. L'un et l'autre doivent coïncider dans l'imaginaire de l'État qui se représente non comme le symbole, mais comme la métonymie du «corps» social.

Mais il y a une raison plus profonde à l'attaque contre les groupes. Le groupement et le groupe constituent pour ses membres, notamment lorsqu'ils se trouvent confrontés à vivre des ruptures catastrophiques, un recours et une ressource d'étayage, d'enveloppe, de défense et de soutien narcissique partagés. Tous les totalitarismes ont en commun, qu'ils prônent la prévalence de l'Individu ou celle de la Société, de réduire le sujet singulier à la condition d'élément isolé, anonyme, objet partiel asservi à un Ensemble (social ou idéologique) auquel est dévolue la fonction de maîtrise omnipotente. Le sujet de la réalité psychique, dans la double dimension de son *Je* et de son affiliation à un *Nous*, qui le constitue héritier dans la trame de ses identifications et de ses repères d'identité, est l'obstacle qui oppose à l'emprise de la violence d'État la résistance la plus tenace : disloquer les ensembles et désagréger les liens qui soutiennent le sujet dans les situations de rupture catastrophique a été un objectif de la dictature en Argentine.

Les activités de groupes thérapeutiques ont été spécialement réprimées durant les années de la dictature : pourchassés, interdits, ou dissous parce que soupçonnés d'être des foyers de subversion sociale. Dans les hôpitaux, le démantèlement des services qui avaient eu recours à de tels dispositifs fut silencieux, ou rationalisé d'une manière auto-répressive. La pratique privée subsista, non sans difficultés, parce qu'il fallait vivre et maintenir dans toute la mesure du possible, un lieu de parole et de travail psychique, contre le silence et la terreur. Mais que devenaient ce travail et cet espace lorsque l'intrusion brutale de l'ordre militaire dans l'espace d'une séance — pour arrêter un thérapeute, un psychanalyste ou un patient — faisait éclater le dispositif de travail psychique ? Lorsque s'installait la crainte de l'intrusion, comment parler librement, sur le divan ou en groupe et comment, côté fauteuil, maintenir une «attention également flottante» quand pèsent le silence, le soupçon, la peur ? Quel ordre symbolique peut se maintenir quand un proche, un patient, un thérapeute, un psychanalyste disparaissent réellement, dans le silence social et psychique total ? Quand cette disparition redouble, dans son obscénité, les fantasmes de disparition et la culpabilité qui s'y attache ?

Que la persécution ait porté tout particulièrement sur les pratiques psychanalytiques de groupe donne à réfléchir sur le danger spécifique que représentent pour une dictature le dévoilement de l'inconscient et les effets de subjectivation qui se produisent lorsque ce travail s'effectue dans un dispositif approprié ; lorsque sont mis à jour ce que Freud appelait «les fondements scabreux» (sexuels) de la vie psychique sur lesquels repose la vie sociale ; ou lorsque apparaissent les étayages que le groupe est en mesure d'apporter à la sauvegarde de la pensée et de l'activité psychique. La pratique psychanalytique groupale est alors dénoncée comme une menace : contre ces dévoilements se sont liguées les forces sociales idéologiques et politiques de la répression avec celles du refoulement.

Hors de tout dispositif technique intentionnellement mis en place à des fins thérapeutiques ou, *a fortiori*, d'analyse, le groupe accomplit, dans les situations de crise et de catastrophe, la plupart des fonctions métapsychiques que j'ai évoquées <sup>1</sup>.

1. Cf. R. Kaës. Introduction à l'analyse transitionnelle, in : *Crise, rupture et dépassement* (1979).

Dans son témoignage sur les comportements individuels et de masse dans les camps de concentration nazis (1943), Bruno Bettelheim décrit, pour l'avoir connue, une de ces situations de détresse extrême dans lesquelles la rupture de la continuité narcissique et dans les relations d'objets menace mortellement la capacité de maintenir une activité psychique de liaison.

Dès le début de son étude, Bettelheim précise que la décision d'entreprendre une observation systématique du comportement de ses compagnons et du sien propre dans ce type de situation n'a certainement pas eu pour mobile le désir de satisfaire un intérêt scientifique, mais essentiellement la nécessité de survivre. Ce travail, écrit-il, a été «un mécanisme mis en œuvre par lui, et à dessein, afin de pouvoir, grâce au moins à une activité intellectuelle, être mieux armé pour supporter la vie des camps (...) un comportement créé personnellement par l'auteur et fondé sur son propre passé, sa formation et les sujets auxquels il s'intéressait.» (éd. fr. 1972, 70). On notera que le premier bénéfice de cette activité était, significativement, une restauration narcissique et un rétablissement du plaisir du fonctionnement psychique. Le plaisir d'étayage était mutuellement entraîné : stimulés par l'intérêt que Bettelheim leur portait, réconfortés dans leur amour-propre, et percevant probablement l'intérêt que Bettelheim se portait à lui-même, les prisonniers parlaient d'eux-mêmes et éprouvaient du plaisir à cette activité de soutien.

Bettelheim a minutieusement décrit l'état de détresse initiale des prisonniers des camps : perte brutale des droits civils, incarcération illégale, choc des premiers actes de torture. Devant le traumatisme extrême, les individus réagissent différemment et ne disposent pas des mêmes ressources. Bettelheim a discerné des différences significatives dans les comportements des prisonniers, en fonction de leur classe socio-économique et de leur capacité de prendre appui sur une idéologie, une culture, un idéal puissant et cohérent. Ceux qui ne pouvaient pas ainsi protéger l'intégrité de leur Soi ne trouvaient pas la force de résister aux nazis, ils ne pouvaient comprendre ce qui leur arrivait : «Ceux qui trouvaient dans leur vie passée une base qui leur permettait de dresser un rempart capable de protéger leur Moi s'en tiraient mieux que les autres» (*ibid*, p. 79).

Toutefois, et ici encore Bettelheim en donne de nombreux exemples, l'étayage sur des objets de pensée, sur l'activité même de la mentalisation, supposait la possibilité de trouver un étayage sur le groupe actuel, et d'autant plus en l'occurrence que les nazis avaient pour objectif la désintégration de l'individu lui-même : «La façon la plus efficace de briser cette influence était de former des groupes démocratiques de résistance composés de personnes indépendantes, mûres et sûres d'elles, dont chaque membre renforçait sa capacité de résistance en s'appuyant sur tous les autres. Sans ces groupes, il était extrêmement difficile de ne pas se soumettre au lent processus de la désintégration de la personnalité provoquée par la pression constante de la Gestapo et du système nazi.» (*ibid.*, p. 105).

Ce témoignage n'est pas isolé, et l'on connaît maintenant l'extrême importance de l'étayage groupal dans les situations de crise : le groupe, notamment, y assure la gérance collective des fonctions de la mémoire et de l'oubli, il articule le passage de la fantasmatisation à la parole, au mythe. Il maintient l'appui vital sur la croyance partagée.

## II. LE TRAVAIL DE LA MÉMOIRE

### 1. MÉMOIRES

Nous avons plusieurs mémoires. Distinguons en trois : celle du sujet dans la singularité de son histoire ; celle de l'espèce, ce que Freud désigne comme l'héritage archaïque de l'humanité ; celle des ensembles transsubjectifs, qui soutient notre identité et nos appartenances à des groupes. Toutes ces mémoires interfèrent les unes avec les autres, mais chacune possède sa configuration et sa logique propres : leurs différences apparaissent dans leur association avec les formations hétérogènes des autres mémoires.

Dans chacune de ces mémoires, une distinction fondamentale s'impose entre le temps historique et le temps psychique. Freud l'établit à propos de la mémoire individuelle. Au temps historique, celui de la succession des événements ordonnés dans la chronologie, il oppose le temps psychique : «Le trait caractéristique du

passé psychique est donc que, contrairement au passé historique, il n'est pas annihilé par ses successeurs : il se maintient parallèlement à ce qu'il est devenu, soit de façon purement virtuelle, soit dans une simultanée réelle». Entre le temps historique et le temps psychique, il y a à la fois connexion, contradiction et incompatibilité.

La conception freudienne de la mémoire est une conception mutative. Il écrit à Fliess le 6 décembre 1896 : «Je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subsistent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une réorganisation, une réinscription». (J. Guillaumin (1977) a souligné que cette conception n'a pas varié ; elle s'est précisée au cours des différentes étapes de la formation de la théorie. L'évolution de la pensée de Freud insiste cependant de plus en plus sur «l'impossibilité de convertir intégralement en expérience imagée du passé et à ramener dans le discours conscient une certaine partie de la névrose» (J. Guillaumin, *op. cit.*). Les deux textes de 1937 (Constructions dans l'analyse et Analyse sans fin et analyse avec fin) insistent encore sur l'impossibilité d'une remémoration exhaustive, sur la nécessité de la construction, et sur la prééminence de la compulsion mortelle : tout le passé ne peut être transformé en souvenir.

Nous n'avons pas qu'une seule mémoire individuelle, mais plusieurs : celle du fantasme, mémoire de ce qui n'a jamais été (F. Gantheret, 1977), celle de la vérité, mémoire de ce qui a été, celle du corps, mémoire de ce qui a été trop fortement ressenti pour être suffisamment élaboré, et mémoire de ce qui n'a pas été vécu pour se laisser oublier (J. B. Pontalis, 1977a). Toutes ces mémoires, elles aussi, se combinent et interfèrent constamment, ou prévalent l'une sur l'autre.

M. Enriquez, (1987) a distingué deux formes de mémoire et d'oubli : une mémoire préhistorique, immémorable et inoubliable qui se présente sous la forme d'une amnésie non liée, inorganisée ; une mémoire oublieuse et mémorable qui est une amnésie obéissant à l'action des processus secondaires.

Travail de la mémoire : l'appareil psychique est essentiellement un

appareil de transformation dont les résultats sont des produits spécifiques agencés par les économies propres au travail du rêve, au travail du deuil, au travail de la pulsion, travail de la mort. Le travail complexe de la mémoire est de désocculter ce qui a été effacé, réprimé ou refoulé ; il est aussi de refouler et de maintenir dans l'oubli et le silence ce qui ne peut être toléré ; il est enfin de resignifier à partir du présent la mise en perspective du passé. Dans la cure, ce que le sujet peut dire de son histoire est cette construction dont on ne peut saisir les preuves mais seulement les effets, et qui s'opère dans l'*après-coup*.

Mais avant de pouvoir être articulée en histoire, l'analyse commence par l'interrogation de la souffrance d'un destin de répétition et elle continue par un travail de déchiffrement des restes, écrit M. Ulriksen-Vignar dans cet ouvrage.

Lorsque la remémoration des événements ou des fantasmes fondamentaux de l'enfance n'est pas possible, l'analyste peut proposer une construction conjecturale, hypothétique, et entraîner une force de conviction capable de suppléer à la défaillance de la mémoire historique (Freud, *Constructions dans l'analyse*, 1937b ; Pontalis, 1977a, p. 222).

## 2. MÉMOIRES ET RUPTURE CATASTROPHIQUE

Je soulignais plus haut que dans les catastrophes psychiques, si le refoulement ne se produit pas, les processus constitutifs de la mémoire et la possibilité d'une re-mémoration sont entravés, et par là même l'accès du sujet à son histoire.

Certains événements, en effet, ne font pas trace dans l'expérience, sinon comme un non-événement, un blanc qui ne doit rien à l'inhibition ou au refoulement. Il en est ainsi de certains comas, de certains traumatismes. Seule l'*absence* de trace, le trou dans la mémoire sont investis et peuvent se représenter, le plus souvent à travers leur transit dans l'espace psychique d'un autre sujet.

De tels traumatismes sont des lieux d'emprise : ce qui n'a pas pu être refoulé et demeure nié, un autre sera voué à le représenter, en quelque sorte dans un espace externe, rejeté hors de soi mais représenté dans l'espace d'un autre qui, pour des raisons qui lui sont propres, l'inclut dans sa mémoire. Cette issue intersubjective est

une alternative à la répétition intrapsychique : il n'y a ni remémoration, ni élaboration, mais délégation à former et à induire chez l'autre une construction qui fonctionne comme l'écran externe-interne d'une mémoire impossible. Ces formations sont à distinguer des souvenirs sociaux qui, suggérés par l'entourage en lieu et place de représentations du passé d'enfance, «proviennent d'identifications relativement superficielles aux images des autres, parfois investies qui leur manquerait» (J. Guillaumin, 1977, p. 144). Extérieurs au Moi, ils sont eux aussi inauthentiques, mais ils n'accomplissent pas les mêmes fonctions vitales que les souvenirs délégués dans la mémoire d'un autre.

Dans la plupart des cures psychanalytiques ou des psychothérapies rapportées par nos collègues qui ont eu à traiter des sujets traumatisés dans une situation de catastrophe sociale : torturés, parents ou enfants de disparus,... il a fallu que l'analyste se transforme en mémoire de son patient pour reconstruire ce qui demeurerait en silence (J. Puget). «Pour que vivre n'implique pas l'oubli, le thérapeute doit se faire un temps, le mémorial de cet autre conservé, gelé», écrit F. Richard (1986, p. 120) <sup>1</sup>.

Il s'agit là, en fait, de deux démarches différentes : dans un cas, il s'agit de produire un récit, une construction à la limite de la fiction, de reconstituer une version possible du passé qui, parce qu'il n'a pu s'inscrire en représentation mais a laissé des traces, ne dispose pas des énoncés pour se remémorer. Dans le second cas, il s'agit de maintenir le signe, la trace de l'existence de l'autre, dont l'oubli priverait le sujet de sa propre origine. Telle est la fonction du mémorial : il représente l'Autre, dans la généalogie, pour une histoire personnelle qui ne rejette pas l'Histoire collective, au lieu de s'y superposer et de la détruire.

Mais quand il s'agit de l'horreur subie, comment travaille la mémoire ? Quels effacements sont nécessaires à la survie post-traumatique, quel silence ne peut être que maintenu, et accepté par le psychanalyste ? <sup>2</sup>

1. Cf. aussi J. Stejn (1986) ; J. Kristeva (1986) et l'exposé de l'analyse de Sarah par M. Enriquez (1987, p. 97-105).

2. Marcelo Vignar dans cet ouvrage, p. 52-53, pose et développe cette question cruciale. Cf. également l'ouvrage sous la direction de H. O'Dwyer de Macedo (1988), *La Psychanalyse sous la terreur*, publié au moment où ce chapitre était écrit.

### 3. MÉMOIRE INDIVIDUELLE ET MÉMOIRE COLLECTIVE

Nous ne pouvons pas considérer de travail de la mémoire seulement sous l'angle du processus individuel, *a fortiori* dans les situations de catastrophe et de violence sociales.

La mémoire collective est étroitement dépendante d'une expérience vécue intégrée à l'histoire d'un groupe, elle se définit, pour une part, par rapport à elle. Ceux qui n'ont pas partagé cette histoire ne peuvent pas communiquer avec cette mémoire. Pour des raisons qui tiennent à la nécessité de maintenir la continuité narcissique du lien entre ses membres, le groupe établit ces références mémoriales communes et partagées : elles soutiennent le contrat narcissique et le pacte dénégatif inhérents à la vie commune ; elles contribuent à la formation de l'identité de chaque sujet.

Dans la mesure où le pacte dénégatif participe à la fonction refoulante, il est générateur d'oubli et de mémoire. Mais, lorsqu'il se fonde sur le déni, il contribue à l'effacement des traces, il attaque l'activité de remémoration et de liaison. Reprenant la notion de pacte dénégatif, M. Enriquez (1987, p. 112) souligne que «les problématiques psychiques organisées autour du déni, en maintenant hors-topique psychique et non seulement hors conscience, ce qui pour elles constituent l'impensable et la source de blessures narcissiques irréparables, sont porteuses de trous de mémoire et de désinvestissements qui s'avèrent loin d'être constructifs. L'instance refoulante est, là encore, particulièrement défaillante dans la mesure où, pour ne pas avoir à prohiber la transgression des interdits, elle vise à l'instauration d'un pacte dénégatif soutenu par un contrat narcissique plus ou moins pervers.»

Il reste que le pacte dénégatif accomplit aussi une fonction refoulante transsubjective au service de la constitution de la mémoire. Sa formule, jamais énoncée, pourrait être : «Ne te souviens pas de ce qui pourrait mettre en péril notre lien et qui est plus précieux que le rappel de ce qui est arrivé, car ce qui est arrivé pourrait nous mettre en péril dans notre lien». Sous cet aspect, le pacte dénégatif soutient le contrat narcissique. Il contribue à la formation des souvenirs-écrans communs : des *mythes*, souvenirs-écrans des peuples (Freud).

Le pacte dénégatif participe aussi à la répétition de l'expérience

catastrophique et du traumatisme. Les couples, les familles, les groupes<sup>1</sup> et les institutions, les sociétés répètent, selon des mécanismes qui tiennent à leur ordre propre ; elles gèrent dans le même mouvement des répétitivités psychiques qui y prennent appui et les entretiennent. Ainsi les mythes, les rites, les idéologies, les reproductions de l'identique. Mais ici encore il importe de distinguer, pour en articuler les passages, l'économie intrapsychique, l'économie transsubjective, et l'économie sociale de la répétition.

Une partie des représentations collectives forment un ensemble d'énoncés sur les origines. Elles prédisposent des signifiants et du sens communs, elles sont la mémoire et comme les cicatrices des sociétés. Ces formations de la mémoire *et de l'oubli* résultent elles aussi d'un travail psychique et d'un travail social de transformation, l'un soutenant l'autre<sup>2</sup>.

Comment s'articulent les rapports entre la mémoire des sujets singuliers avec les «cadres sociaux de la mémoire»? Comment les groupes transforment-ils le passé commun en souvenirs individuels, et le passé singulier en souvenirs sociaux? Quelles fonctions psychiques accomplit la mémoire collective? Avançons quatre propositions.

1. La mémoire collective enregistre dans des récits ou dans des monuments des expériences vécues par la communauté et significatives pour elle, c'est-à-dire pour ses membres en ce qu'ils sont liés entre eux, à la communauté et par la communauté. En tant qu'ensemble collectif, la communauté occupe une certaine place dans les représentations et les investissements des sujets qui en sont partie constituante et, pour une part, constitués ; elle est le contenant métapsychique partagé qui reçoit en dépôt les valeurs attribuées à l'expérience commune et qui renforce les liens de communauté ; elle est aussi le dépositaire de certains contenus des refoulements des membres de la communauté. La mémoire collective maintient en dépôt et en latence, elle «retient» non seulement ce dont chacun voudrait se débarrasser, mais aussi ce qui ne lui appartient pas en

1. Sur la répétition dans les groupes, cf. J.C. Ginoux (1982).

2. M. Halbwachs (1925) ; sur le rapport entre la mémoire individuelle et la mémoire collective, cf. M. Enriquez, 1987, p. 104-111.

propre, c'est-à-dire à une expérience partagée, d'émotions, de crises, de résolutions, d'alliances, ce qui appartient au lien qui la rend possible ou qui en est l'effet.

2. La mémoire collective restitue «en clair» avec plus ou moins de transformations, ce que chacun a pu refouler ou désirer, ou ce qu'il a déposé dans les contenants transsubjectifs de mémoire ; mais elle occulte aussi des représentations d'expériences que seul un fantasme individuel peut restituer comme expérience subjective <sup>1</sup>.

3. La mémoire collective contient aussi des souvenirs d'expériences que le sujet n'a pas vécues, mais qui lui sont transmises par identification et par étayage, qui prennent sens pour lui dans le lien intergénérationnel pour des raisons internes, dont il hérite et qu'il acquiert parce qu'ils correspondent à des structures psychiques transindividuelles fondamentales. C'est ce que Freud propose dans *Tabou et Totem*. Ces souvenirs peuvent être aussi acquis sous la pression conformiste du groupe. Dans ce cas, ils fonctionnent sur le mode du faux, comme des enclaves persécutoires, dont les effets soutiennent des identifications aliénantes et suscitent des dénégations, ou des idéalizations massives.

4. La mémoire collective participe au travail de la construction dans la mémoire individuelle : elle maintient disponibles dans ses récits et ses monuments des signifiants devenus inusités ou des significations abandonnées ; elle dispose de véritables écrans utilisables pour la formation des souvenirs individuels, chaque fois que le Moi doit y avoir recours.

Ainsi une partie de la mémoire ne fonctionne qu'en groupe, dans le collectif, dans les institutions. Le groupe intervient pour conserver la mémoire individuelle, pour la stimuler, mais aussi pour soutenir le refoulement et l'effacement, pour disposer des éléments de sa construction ; c'est la fonction des récits mythiques, des légendes et des contes, c'est la fonction de l'historien, porte-parole de la mémoire de l'ensemble.

---

1. La loi de retournement mise en évidence par J.P. Valabrega (1967) à propos des rapports du mythe et du fantasme pourrait s'appliquer ici.

#### 4. MÉMOIRE ET TRANSMISSION DE L'HÉRITAGE ARCHAÏQUE

Dans les dernières lignes de *Constructions dans l'analyse*, Freud réitère la nécessité de penser la survivance dans le psychisme de l'héritage archaïque de l'humanité : « Si l'on considère l'humanité comme un tout, et qu'on la mette à la place de l'individu isolé, on trouve qu'elle aussi a développé des constructions délirantes inaccessibles à la critique logique et contredisant la réalité. Si elles peuvent, malgré cela, exercer un empire extraordinaire sur les hommes, la recherche conduit à une même conclusion que pour un individu isolé. Leur pouvoir provient de leur contenu de vérité historique, vérité qu'elles ont été puiser dans le refoulement des temps originaires oubliés. » (1937b). Cette thèse s'affirme tout au long de la théorisation freudienne comme celle de la dimension transindividuelle, irréductible, de l'inconscient. Elle fait de chaque sujet un héritier.

Dans l'histoire psychique de chaque individu, le refoulement originare a déjà constitué un inconscient qui attire à lui les représentations que le refoulement secondaire, de son côté, pousse vers lui. La disposition au refoulement aura déjà été produite par un premier oubli, fondateur de l'inconscient. Commentant la pensée de Freud sur cette question, Marie Moscovici<sup>1</sup> note que le refoulement originare (*die Urverdrängung*) déjà là pour chaque sujet, est celui du meurtre de l'*Urvater* par le *Urverbrecher*, le meurtrier originare dans la *Urszene* de l'humanité. La mémoire est cette inscription consciente, le dépôt de traces du passé disparu ; il y a là un paradoxe, que relève M. Moscovici. Les restes d'événements et de perceptions abolies de la conscience « subsistent encore de quelque façon et en quelque lieu, mais ensevelis, inaccessibles à l'individu » (Freud, 1937, trad. fr. p. 272). L'héritage archaïque de l'homme n'englobe pas seulement des dispositions et des montages, mais aussi des contenus de ce qui a été vécu par les générations antérieures : « Nous portons en nous non seulement la disposition au meur-

---

1. M. Moscovici (1985) a récemment entrepris de faire le point sur cet aspect controversé de la théorisation freudienne. J'ai développé des recherches proches des siennes dans un travail sur la transmission psychique transgénérationnelle et dans les groupes (1985).

tre du père, mais encore ce meurtre lui-même et même ce mort assassiné (...) l'histoire est d'autant plus inscrite qu'elle n'est pas écrite ni délibérément transmise. La «vérité» est d'autant plus conservée qu'elle est, pour ce qui est du conscient, refoulée, oubliée» (M. Moscovici, p. 132).

A plusieurs reprises dans son œuvre, Freud revient sur son hypothèse, il en soutient l'intérêt, il en marque le caractère provisoire (*Totem et Tabou*), l'articule avec la question de la transmission psychique et de la formation de l'Inconscient (*Le Moi et le Ça, L'homme Moïse*) avec celle de la psyché collective (*Totem et Tabou*) : «Sans l'hypothèse d'une psyché collective (*eine Massenpsyche*) d'une continuité de la vie psychique de l'homme qui permet de ne pas tenir compte des interruptions des actes psychiques résultant de la disparition des existences individuelles, la psychologie collective, la psychologie des peuples ne saurait exister. Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui excluerait tout progrès et tout développement.» (*Ibid.*, G.W., IX ; trad. fr. 181).

Si la notion de progrès et de développement est ici invoquée comme le vecteur de la transmission, la raison de la continuité de la vie psychique se précise par la suite : «Et, à propos, nous pouvons nous poser les deux questions suivantes : dans quelle mesure convient-il de tenir compte de la continuité psychique dans la vie des générations successives ? De quels moyens une génération se sert-elle pour transmettre ses états psychiques à la génération suivante ? Ces deux questions n'ont pas encore reçu une solution satisfaisante ; et la transmission directe par la tradition, à laquelle on est tenté de penser tout d'abord, est loin de remplir les conditions voulues. En général, la psychologie collective se soucie fort peu de savoir par quels moyens se trouve réalisée la continuité de la vie psychique des générations successives. Cette continuité est assurée en partie par l'hérédité des dispositions psychiques qui, pour devenir efficaces, ont cependant besoin d'être stimulées par certains événements de la vie individuelle. C'est ainsi qu'il faut interpréter le mot du poète : ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder.» (*Ibid.*).

Ainsi se trouvent précisées deux choses : la transmission directe par la tradition n'apporte pas une réponse satisfaisante à la question de la continuité de la vie psychique. Pour devenir efficaces, les dispositions psychiques héritées doivent être stimulées par certains événements de la vie individuelle. L'idée moderne de l'épigénèse est avancée par Freud qui, citant Goethe ici pour la première fois, souligne que ce qui est transmis par la voie de l'hérédité psychique ne devient efficace que si le sujet l'acquiert (*erwerben*) activement. L'héritage ne peut pas être reçu passivement, il ne peut être qu'une acquisition appropriative. La conception freudienne de la tradition n'est pas celle d'une malédiction : elle requiert de l'individu qu'il se constitue en sujet pour en hériter.

Ce qui se transmet est une trace : rien ne peut être aboli qui n'apparaisse comme signe même, comme signe énigmatique, de ce qui n'a pu être d'abord reconnu et symbolisé.

«Le problème paraîtrait beaucoup plus difficile encore, si nous avions des raisons d'admettre l'existence de faits psychiques susceptibles d'une répression telle qu'ils disparaissent sans laisser des traces. Mais des faits pareils n'existent pas. Quelque forte que soit la répression, une tendance ne disparaît jamais au point de ne pas laisser après elle un substitut quelconque qui, à son tour, devient le point de départ de certaines réactions. Force nous est donc d'admettre qu'il n'y a pas de processus psychique plus ou moins important qu'une génération soit capable de dérober à celle qui la suit.» (G.W., IX, 191 ; tr. fr. 182).

La trace suit son chemin, à travers les autres, à travers les générations, jusqu'à ce qu'un destinataire se reconnaisse comme sujet de cette trace. Comment se transmet ce qui est à transmettre ? Freud fait ici une hypothèse assez surprenante, que les travaux de Bion sur l'appareil à penser les pensées et sur la fonction alpha sont aujourd'hui en mesure d'éclairer :

«La psychanalyse nous a montré notamment que l'homme possède, dans son activité spirituelle inconsciente, un appareil qui lui permet d'interpréter (*einen Apparat zu deuten*) les réactions d'autres hommes, c'est-à-dire de redresser, de corriger les déformations que ses semblables impriment à l'expression de leurs mouvements affectifs. C'est grâce à cette compréhension inconsciente des

mœurs, cérémonies et préceptes qui ont survécu à l'attitude primitive à l'égard du père, que les générations ultérieures ont pu réussir à s'assimiler les legs affectifs de celles qui les ont précédées.» (*Ibid.*).

### 5. MÉMORIAUX

En août 1985, pendant le temps de la Première Rencontre Internationale de Psychodrame et de Psychothérapie de Groupe, à quelques centaines de mètres du lieu où se réunissait le congrès, se tenait le Procès des officiers supérieurs et généraux qui avaient été impliqués dans les disparitions. Sur un autre mode, il s'agissait là aussi, de témoigner, de se souvenir, d'établir un ordre des causes, de retrouver l'enchaînement de la terreur et de l'horreur. Dans cet autre espace, où s'affrontaient la violence et le Droit, l'arbitraire et la Loi, un travail de remémoration s'effectuait qui ne pouvait pas pas interférer avec celui que nous menions.

Troisième scène, dans le même temps : au rez-de-chaussée du Centre San Martin, sous les salles destinées aux conférences et aux tables rondes, se tenait une exposition d'objets fabriqués par l'artisanat des Indiens : une importante documentation avait été rassemblée sur leurs modes de vie passés et actuels ; des Indiens disparus, décimés, eux aussi, par différents fléaux. C'est d'eux que m'a longuement parlé avec chaleur, l'éditeur-ethnologue qui avait organisé cette exposition et que je suis allé longuement revoir après la Rencontre.

J'ai trouvé significative cette triple conjonction, qui ne devait rien à une concertation délibérée. Elle témoignait du travail de la mémoire collective : elle rendait possible que soit rétabli un lien de pensée entre ces différentes scènes qui, toutes, convoquaient à se remémorer des origines et des destinées. Un autre événement catastrophique, qui avait eu lieu en un autre temps historique, dans un autre contexte, se signifiait par la co-mémoration actuelle. Les ruptures catastrophiques sont génératrices de traumatismes lorsqu'elles sont mises en relation non perçues avec d'anciennes ruptures non élaborées. Elles imposent la violence toujours actuelle sans la reconnaissance des rapports entre l'histoire, l'événement violent et le fantasme. Le courage de penser, pour une société, est

dans la liberté de signifier quelque chose comme cette triple conjonction d'affronter le travail de l'après-coup, qui ne se produit qu'avec les conditions d'une mise en lien entre le refoulé et le refoulement. Ce n'est que lorsque peuvent être rétablies les conditions qui rendent possible la fonction symbolisante des cadres métapsychiques que ce travail peut s'effectuer. C'est le travail de l'historisation.

Ce qui se transmet de génération en génération transite par les mémoriaux des événements du passé. Ils sont constituants de ce que nous appelons la culture ; ils soutiennent la vie psychique de chaque sujet ; ils sont des repères des formations transsubjectives : pacte dénégatifs, contrats narcissiques, alliances dans la communauté du renoncement. Ce sont «des lieux où sont déposés des fossiles psychiques, déformés, défigurés, caviardés, mais toujours "vrais" de quelque façon<sup>1</sup>. Les mythes et les contes<sup>2</sup>, les rites et les religions, l'art sont, chacun selon leur mode propre, des matériaux de la psychanalyse lorsqu'ils sont ces lieux de mémoire et d'élaboration inconsciente, des dépôts ou des véhicules de chaque histoire<sup>3</sup>. Ils protègent contre la résurgence de l'horreur. S'ils viennent à être désagrégés, dans les catastrophes sociales, ils sont lentement reconstruits ; ils ne peuvent être eux-mêmes complètement détruits. Sont nécessaires à la formation de la mémoire individuelle comme à celle de la mémoire collective «la disparition prolongée des souvenirs des événements vécus, leur longue existence souterraine dans l'oubli, le travail de production de substituts déformés, lieux cachés de la mémoire, à l'œuvre pendant ce silence, et le tumulte de leur retour. Il n'y aurait alors de passé qu'attesté par le retour dans le présent, d'oubli fondateur que construit par la reconnaissance de l'existence de l'inconscient, passé et oubli incorporés dans le présent.»<sup>4</sup>

1. M. Moscovici, *op. cit.*, p. 132-133.

2. Cf. R. Kaës et coll., 1984 b, *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction.*

3. Cf. J. Lacan, 1953 in 1966, p. 255 : «L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir (...) dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire (...).»

4. M. Moscovici, *op. cit.*, p. 135.

## 6. DISPARITION, TRAVAIL DU DEUIL ET INSCRIPTION MÉMORIALE

Les organisations des Droits de l'Homme en Argentine estiment que 30 000 personnes ont disparu sous la dictature, la plupart entre 1976 et 1978. Elles ont été dites «disparues» : sans trace, sans corps, sans parole vraie sur la cause de leur «disparition». Il ne s'agit, en aucun cas, d'une disparition analogue à celle que produit une catastrophe naturelle ou technique. Là, le deuil est possible : un consensus soutient la représentation de la mort et acquiesce à la disparition du corps. La spécificité du traumatisme infligé par la dictature est la disparition muette. Elle se révèle dans la terreur imposant le silence à la parole. Le trou de la disparition provoque des effets pathologiques actuels et sur plusieurs générations. Il ébranle chez chacun les fondations du lien, de la pensée et de l'identité.

L'ordre des choses, l'ordre des causes ont été pervertis par la confusion à laquelle les a soumis la dictature. Devant la disparition, celle-ci imposait le silence, la culpabilité et la dénégation. Elle obligeait chacun à garder le silence pour assurer sa propre survie, à dénier toute information qui pourrait donner une signification politique à la disparition. Elle induisait à sauvegarder la dictature au prix du silence et de la culpabilité. Elle cultivait des sentiments de culpabilité vis-à-vis du disparu qui devait être considéré comme coupable du seul fait de sa disparition.

Les pressions exercées sur les familles allaient toutes dans la même direction, pour produire un effet de non-sens : qu'elles tiennent le disparu pour mort, qu'elles le déclarent mort sans en connaître la cause, qu'elles oublient le passé, ou bien alors qu'elles considèrent la dissidence politique comme une inadaptation sociale et comme une cause d'enfermement pour troubles mentaux et comportements anti-sociaux. Accepter ces modèles était une condition pour survivre, au prix d'un clivage du Moi et de la réalité : à condition de ne rien vouloir savoir de la disparition et de mettre en œuvre un désaveu ou une dénégation massive du lien avec le disparu.

Le travail psychique du deuil, qui aboutit à admettre la perte et la séparation de l'être aimé, à l'établir en soi dans l'ambivalence des sentiments, et à reprendre, à cette occasion, le travail du deuil des

premiers objets d'amour, s'étaye toujours sur une inscription collective, sociale, culturelle ou religieuse ; il prend appui sur des actes rituels et sur des énoncés communs qui disent quelque chose d'important et de nécessaire sur l'origine, sur la fin et sur la succession des générations. En ce sens, il n'y a pas de deuil strictement privé, quand bien même le travail du deuil est, comme tout travail psychique, une création qui engage la singularité intime de chaque sujet.

Les psychothérapies conduites par nos collègues avec les membres de familles de disparus semblent montrer que le travail du deuil ne peut s'accomplir que par une inscription politique et non seulement sociale, des disparitions du fait de la guerre silencieuse faite par la dictature à sa propre nation. Le travail qui s'effectue actuellement en Argentine cherche à éviter l'écueil du double réductionnisme qui «psychiatriserait» ou «sociatriserait» les troubles pathologiques survenus durant le temps de la dictature. Il s'agit, à la dimension d'une société, d'une élaboration collective et individuelle dans l'après-coup, d'un traumatisme sans nom, d'une perte impensable, d'un deuil encore impossible.

## 7. L'AVÈNEMENT DE L'HISTOIRE

Les différentes figures de la mort, le meurtre, l'assassinat, la disparition, à l'échelle d'un génocide (il faudrait dire aussi un sociocide), ne peuvent être traitées par la psyché comme un deuil normal. Elles concernent aussi l'espèce, les rapports généalogiques, les ensembles transsubjectifs, c'est-à-dire les fondements narcissiques de la continuité de la vie même.

Dans les sociétés qui sortent d'une catastrophe sociale, les individus travaillent au refoulement des événements traumatiques, alors que d'autres maintiennent éveillées la douleur et l'horreur. Pour eux le refoulement est impossible. Le travail de la mémoire et de l'oubli, le travail de l'historisation sont entravés et pour des raisons internes et pour celles qui tiennent aux défauts de l'inscription mémoriale collective.

C'est pourquoi la levée des résistances à se souvenir est très longue : il aura fallu près de quarante ans pour que soient pensées plus

amplement la terreur et l'horreur nazies. C'est le temps de deux générations<sup>1</sup>. C'est aussi le temps où la tension entre la remémoration de la douleur des survivants et le déni collectif de sa cause se mobilisent dans les derniers grands procès. Ainsi, en France, le développement des thèses niant l'existence des chambres à gaz au moment où s'engageait le procès de Klaus Barbie et se relançait le débat sur la division des Français face à l'Allemagne nazie. Une des fonctions du procès est de lever les résistances à se souvenir et à parler ; par là de nouveaux matériaux de la mémoire sont disponibles pour le travail de l'historisation.

Il n'est pas de groupe, pas d'institution, pas de société sans mémoire, sans travail de l'historisation. Le refus de la mémoire et de l'historicité forme les sociétés qui soutiennent les utopies meurtrières. L'étude de ces sociétés y montre à l'œuvre des mécanismes analogues à ceux de la forclusion et du déni. Le «ne te souviens pas» n'est pas ici ordonné au refoulement de l'horreur, mais à l'annulation de l'histoire et de l'expérience. Cette annulation maintient le pouvoir de l'horreur et l'annihilation de la pensée. De même que la stratégie du pouvoir dans les situations de catastrophe sociale vise à réprimer toute manifestation de la réalité psychique, à la détruire ou à la pervertir, de même elle vise à substituer à la mémoire collective des énoncés sur l'histoire qui soient capables de la légitimer. Elle impose par la force un contrat narcissique pervers et déplace à son profit, sur sa seule violence, l'enjeu de pacte dénégatif.

L'histoire, écrit l'historien P. Nora, est une mémoire construite à partir des archives constituées pour en faire un récit. L'historien «débusque les inerties de la mémoire, les illusions qu'une société a besoin de maintenir sur elle-même pour se maintenir et se perpétuer». (1977, p. 231). Son rôle est profondément différent selon les situations historiques : il travaille tantôt à la récupération du passé (dans le tiers monde colonisé), ou à dénoncer de manière militante, la «mémoire assassinée»<sup>2</sup>, comme c'est le cas dans les situa-

1. Cf. H. Nissenson (1987), *L'éléphant et le problème juif*. Lire aussi K. Husemann (1987), *Garder le silence, là est le crime*.

2. P. Vidal Naquet, 1980 et 1987.

tions totalitaires, ou à établir un discours sur les origines (U.S.A.), ou encore à travailler la mémoire de la mémoire (tendance de l'historiographie en Europe).

L'entreprise de l'historien est, de ce point de vue, assez parallèle à celle de la psychanalyse : libération du passé par l'exercice actif de la mémoire (J.B. Pontalis, 1977a, p. 232). Pour l'un et pour l'autre, il s'agit de rendre possible que se révèlent des ruptures et des ratures, que se retissent des continuités reconstruites et une «vérité» acceptable. Par là, l'un et l'autre nous ramènent au commencement des choses, à l'origine : parce qu'il y a un manque à se représenter, un manque à vivre, à comprendre et à savoir. Le travail de l'historien est un travail sur la rupture dans le cours des événements, sur la lacune. C'est un travail de construction et de reconstitution qui opère une mise en mot, une mise en ordre, une mise en sens, pour soi-même et pour un tiers.

L'Histoire s'écrit sous le signe du déchirement. J.M. Rey l'a montré à propos du travail de Freud dans l'écriture de l'histoire du mouvement psychanalytique (récit d'une grande crise, celle de la rupture avec Jung, tout comme le livre sur Moïse sera écrit dans un autre moment de crise et dans le temps de la mort prochaine de Freud), se faire historien exige un triple arrachement. D'abord à l'actualité : «Se faire historien signifie peut-être avant tout savoir faire preuve d'une certaine inactualité (...) ne pas être en attente d'une confirmation à tout prix de ce que l'on pense, ne pas se montrer complaisant à ce qui est supposé former l'espoir du grand nombre ; se déprendre des exigences strictes du présent pour tenter de chercher d'où procèdent les lignes de force du présent.» (1984, p. 31). On retrouve ici le travail décisif de l'après-coup, «qui prend toujours le pas sur toute forme d'actualité sur les différentes figures du présent, sur la détermination de l'avenir comme simple suite du présent» (p. 33). Ainsi, le passé, s'il est constamment resignifié, n'est jamais complètement dépassé et intégré. Ainsi s'entend la formule de J. Lacan sur l'après-coup : l'histoire est dans l'avenir. Certes : elle est aussi ce qui aura été, un futur antérieur que seuls les sujets peuvent reconnaître désormais comme leur histoire.

En effet, pour que l'histoire advienne comme produit du travail de

la mémoire, il faut avoir une histoire, «c'est-à-dire une expérience et une représentation d'un processus cohérent qui soit fonction d'un continuum temporel» (L. Schacht, 1977, p. 69). L'expérience de l'historicité requiert que fonctionne l'activité mnésique, qu'un jeu soit possible avec les souvenirs, que la remémoration soit partagée et communiquée : à partir de son expérience de la psychanalyse d'enfants, L. Schacht écrit que l'expérience de l'historicité résulte en premier lieu d'une expérience partagée de l'historicité dans une relation qui est la rencontre du jeu de souvenirs entre l'enfant et sa mère (*Ibid.*; p. 71).

Une remémoration partagée et communiquée est nécessaire à l'effort de création de l'histoire (M. Enriquez, 1987, p. 95). Pour que cette expérience advienne, il faut que soit établie ou rétablie la confiance.

Le traumatisme subi dans les catastrophes sociales détruit la confiance, et, suprême désastre, rend ses victimes étrangères à une histoire qu'elles ne peuvent s'approprier. Elles ne peuvent substituer au silence de l'irreprésentable et à la répétition qui rétablit sans cesse la charge de l'événement traumatique, le consentement au silence et la remémoration. Seule alors la mémoire externe, le mémorial collectif, l'histoire sans cesse en quête de son sens peuvent protéger contre la résurgence de l'horreur, contre la répétition et le silence de la mort, et ouvrir quelques appuis pour dire, avec des mots d'emprunts, quelque chose de sa vérité, à condition qu'elle ne soit pas falsifiée par un discours et un pacte dénégatifs.

## Bibliographie

ABRAHAM N., TOROK M.

1978 — *L'écorce et le noyau*, Aubier-Flammarion, Paris.

ALTOUNIAN J.

1978 — «A la recherche d'une relation au père, soixante ans après le génocide», *Les temps modernes*, 883-904.

1986 — «Faute de parler ma langue», *Les temps modernes*, 478, 114-138.

AMNESTY INTERNATIONAL-SECTION FRANÇAISE

1986 — Chili, Droits de l'homme : le rôle de la profession médicale, Réf. SF86CA406, Paris.

AMATI S.

1975 — Quelques réflexions sur la torture pour introduire une discussion psychanalytique. *Conférence Centre R. de Saussure*, Genève, Février 1975.

1985 — «Mégamorts, unité de mesure ou métaphore ?», *Bulletin de la Société Suisse de Psychanalyse*, 18, 11-19.

ANTELME R.

1966 — *L'Espèce humaine*. Gallimard

ANZIEU D.

1975 — «Le transfert paradoxal», *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 12, 49-72.

1981 — *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*. Paris, Dunod.

1985 — *Le Moi-peau*. Paris, Dunod.

ARAGONÉS R.J.

1985 — El ideal del yo tanático. Congrès «*La Agressión*». Polycopié Association psychanalytique argentine, Buenos Aires.

ARIES P.

1977 — *L'homme devant la mort*. Paris, Éditions du Seuil.

ASLAN C.M.

1978 — «Ritualización y fenomenología del duelo», *Revista de Psicoánlisis*, XXXV, 6, Buenos Aires.

AUERHAHN N. C., PRELINGER E.

1983 — «Repetition in the concentration camp survivors and her child», *International review of psycho-analysis*, 10, 31-45.

AUERHAHN N.C., LAUB D.

1984 — «Annihilation and restoration : post-traumatic memory as a pathway and obstacle to recovery», *International review of psycho-analysis*, 11, 327-344.

AULAGNIER P.

1971 — «Le sens perdu», *Topique*, 7-8, 45-83.

1975 — *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*. Paris. PUF.

1979 — *Les destins du plaisir. Aliénation, amour, passion*. Paris, PUF.

1982 — «Condamné à investir», *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 25, 309-330.

1984 — *L'apprenti-historien et le maître-sorcier. Du discours identifiant au discours aliénant*. Paris. PUF.

1985 — «Quelqu'un a tué quelque chose», *Topique*, 35-36, 265-295.

BALNEARIO SOLIS

1986 — *Seminario internacional sobre Consecuencias de la Represión en el Cono Sur*. Uruguay.

BARANGER W.

1961-1962 — «Structure des objets dans le deuil et les états dépressifs», *Revue belge de psychanalyse*, 6, 97-111 (1985).

BARANGER W. et coll.

1980 — *Aportaciones al concepto de objeto en psicoánlisis*. Buenos Aires, Amorrortu.

BERENSTEIN I., BERENSTEIN S.

1982 — «Incidencia del conflicto bélico», *Psicoánlisis*. IV, 3, 575-589.

BERENSTEIN I., PUGET J.

1986-1987 — «Le socle inconscient du couple», *Gruppo*, 2. 83-98 (1986); 3. 83-101 (1987).

BERENSTEIN I., PUGET J., SIQUIER M.I.

1984 — «Narciso y Edipo en el proceso psicoanalítico. Del espejo a la esfinge», *Revista de Psicoánlisis*, XVI, 4.

## BERGERET J.

- 1970 — «Les états-limites», *Encycl. méd-chir. Psychiatrie*, T. III, 37395 A 10, 1-13, Paris.
- 1984a — «Généalogie de la destructivité», *Revue française de Psychanalyse*, XLVIII, 4, 1021-1036.
- 1984b — *La violence fondamentale*. Paris, Dunod.

## BETTELHEIM B.

- 1943a — *Le Cœur conscient*. Paris, R. Laffont (1972).
- 1943b — «Individual and mass behaviour in extreme situations», *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 38.

## BION W.R.

- 1957 — «Différentiation de la part psychotique de la part non psychotique de la personnalité», *Nouvelle revue de Psychanalyse*, 10, 60-78.
- 1962 — «Une théorie de l'activité de pensée», in *Réflexion faite*, Paris, PUF (1983).
- 1965 — *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF (1982).
- 1966 — «Catastrophic Change», *Scientific Bulletin of the British Psychoanalytic Society*, 5.

## BLANCHOT M.

- 1984 — Le dernier à parler, citation de l'Allocution de Brême de P. Celan. Paris, Fata Morgana, p. 45.

## BLEGER J.

- 1966 — Psychanalyse du cadre psychanalytique. In : Kaës R., Missenard A. et coll. *Crise, rupture et dépassement. Introduction à l'analyse transitionnelle*, Paris, Dunod. (1979).
- 1967 — *Symbiose et ambiguïté*. Paris, PUF (1981).
- 1970 — Le groupe comme institution et le groupe dans les institutions. Trad. fr. in R. Kaës, J. Bleger et coll. *L'institution et les institutions*. Paris, Dunod (1988).

## BLEGER L.

- 1984a — «A l'horizon», *Psychanalystes*, 13, 63-70.
- 1984b — Les Camps de Concentration dans les textes psychiatriques et psychanalytiques. *Thèse de psychiatrie*, Université de Paris XII. Inédit.
- 1986 — Ante el horror. *Seminario sobre Consecuencias de la Represión*. Sindicato médico del Uruguay.

BLEGER L., ULRIKSEN-VINAR, M.

1987 — La souffrance de l'horreur. Une nouvelle problématique pour la psychiatrie et la psychanalyse en Amérique Latine, *Encyclopédie Fondation Diderot*. Paris, Fayard (1988).

BUBER M.

1957 — «Guilt and guilt feelings», *Psychiatry*. 114-129.

CASTORIADIS C.

1975 — *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Le Seuil.

CELAN P.

1955 — *Strette*, tr. fr. par J. Daive, Paris, Mercure de France, (1971).

COUCHOUD M.T.

1986 — «Du refoulement à la fonction dénégatrice», *Topique*, 37, 93-133.

DECOBERT S.

1984 — «Note sur les inscriptions archaïques des prototypes de la violence», *Revue française de psychanalyse*, XLVIII, 4, 1069-1705.

DELAUNAY P.

1984 — L'air du temps, in *L'Étranger. Crise et représentation II*, p. 127-141. Paris, L'Imparfait.

DESVIGNES F.

1988 — Survivre aux survivants. Texte inédit. Conférence à l'Association psychanalytique de France.

DIATKINE R.

1982 — L'après-coup du traumatisme. In : Guillaumin J., et coll. *Quinze études psychanalytiques sur le temps. Traumatisme et après coup*. Toulouse, Privat.

1984 — «Agression et violence», *Revue française de Psychanalyse*, XLVIII, 4, 937-946.

DICCIONARIO DE LA LENGUA ESPAÑOLA

1984 — Real Academia Española, Tomo I, Madrid.

DUNAYEVICH J.B., PELENTO M.L.

1985 — «La desaparición, su repercusión en el individuo y en la sociedad», *Revista de psicoanálisis*, XLII, 6.

DURAS M.

1960 — *Hiroshima mon amour*. Paris, Gallimard.

ENRIQUEZ E.

1983 — *De la horde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social.* Paris, Gallimard.

ENRIQUEZ M.

1984 — *Aux carrefours de la haine. Paranoïa, masochisme, apathie.* Paris, Les Éditions de l'Épi.

1987 — L'enveloppe de mémoire et ses trous. In : Anzieu D., Houzel D. et coll., *Les enveloppes psychiques.* Paris, Dunod.

EVRARD J.L.

1984 — *Les années brunes. La psychanalyse sous le IIIe Reich.* Paris, Éditions Confrontations.

FAIMBERG H.

1985 — «Le télescopage des générations : sur un certain type d'identification», *Psychanalyse à l'Université*, 2.

FAIRBAIN W.R.D.

1940 — «Facteurs schizoïdes de la personnalité», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 10, 35-55.

1952 — *Psychoanalytic Studies of the Personality.* London Tavistock Publications.

FOUCAULT M.

1960 — *Les mots et les choses.* Paris, Gallimard.

1963 — *Naissance de la clinique.* Paris, PUF.

1964 — *Histoire de la folie à l'âge classique.* Paris, Plon.

FREUD S.

1887 — Translation with Preface and Footnotes of J.M. Charcot's. *Leçons sur les maladies du système nerveux S.E.*, 1, London. Hogart Press (1974).

1893 — Vortrag über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene. S.E., III, 25-39.

1896 — Lettre n° 52 du 6/12/1896 à W. Fliess. In : *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF (1969).

1899 — Sur les souvenirs-écrans, in : *Névrose, Psychose et Perversion.* Paris, PUF (1973).

1900 — *L'interprétation des rêves.* Paris, PUF, (1967).

1905 (1901) — *Trois essais sur la théorie de la sexualité.* Paris, Gallimard, (1968).

1905 — *Les mots d'esprits dans ses rapports avec l'inconscient,* Paris, Gallimard, (1969).

- 1910a — *Perspective d'avenir de la thérapeutique analytique*, Paris, Gallimard (1927).
- 1910b — *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard (1927).
- 1912 — *Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique*, in : *La technique psychanalytique*. Paris, PUF (1967).
- 1913 — *Totem et Tabou*. Paris, Payot (1965).
- 1914 — *Pour introduire le narcissisme*, in : *La vie sexuelle*. Paris, PUF (1969).
- 1917 (1915) — *Deuil et mélancolie*, *Métapsychologie*.
- 1918 (1914) — *Extrait de l'histoire d'une névrose infantile*, in : *Cinq, Psychanalyse*, Paris, Payot (1954).
- 1919 — *L'inquiétante étrangeté*, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris Gallimard (1933).
- 1921 — *Psychologie des foules et analyse du moi*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1981).
- 1924 — *Névrose, psychose et perversion*. Paris. PUF (1973).
- 1925 — *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique des sexes*. Trad. fr. in : *La vie sexuelle*. Paris, PUF (1969).
- 1926 — *Inhibition, symptôme et angoisse*. Paris. PUF (1968).
- 1927a — *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF (1971).
- 1927b — *Le fétichisme*, in : *La vie sexuelle*. Paris, PUF (1969).
- 1929 — *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF (1971).
- 1937a — *Moïse et le monothéisme*, Paris, Gallimard, (1967).
- 1937b — *Constructions dans l'analyse*, in : *Résultats, idées, problèmes II, 1921-1938*, Paris, PUF (1985).
- 1937c — *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, in : *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF (1985).
- 1938 — «Le clivage du moi dans le processus de défense», *Nouvelle Revue de psychanalyse*. 1970, 2, 25-28.
- 1939 — *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris, Gallimard (1986).
- FRIEDLANDER S.  
1982 — *Reflets du nazisme*. Paris, Le Seuil.
- FROMM E.  
1984 — *Sobre la desobediencia y otros ensayos*. Buenos Aires, Paidós.
- FROSH J.  
1970 — «Some considerations on psychotic character», *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 18.

## GALLI V.

- 1982 — «Una perspectiva de investigación psicoanalítica en psicosis», *Actas XIV Congreso Psicoanalítico de América Latina*. Buenos Aires.
- 1983 — «Sobre el trabajo del clínico», II Congreso metropolitano de Psicología, *Actas*, Buenos Aires; reproduit dans *Psicoanálisis Hoy*, 1, Caracas, 1985.
- 1984 — «Terror, silencio y enajenación. Jornada Asamblea Permanente por los Derechos Humanos. Efectos de la represión, la dimensión de lo psíquico», *Actas* 29-9-84, Buenos Aires; et *Salud y Sociedad*, 2, 7-8, 1985, Córdoba.

## GANTHERET F.

- 1973 — «Le pouvoir des racines», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 8, 97-113.
- 1977 — «Trois mémoires», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, 81-91.

## GARCIA REINOSO G.R. de

- 1986 — Tuer la mort, in : O'Dwyer de Macedo H. et coll., 1988 : *Le psychanalyste sous la terre*. Paris, Éditions Matrice.

## GINESTET-DELBREUIL S.

- 1982 — L'identification par incorporation, in : *Psychanalyse et apocalypse*, p. 75-93, Paris, Éditions Confrontation.

## GINOUX J.C.

- 1982 — Répétition groupale et processus transitionnels, in : Kaës R., Missenard A. et coll. *Le travail psychanalytique dans les groupes ; 2. Les voies de l'élaboration*. Paris, Dunod.

## GOMEZ MANGO E.

- 1986 — «El secreto y la tortura», *Temas de Psicoanálisis*, APV, septembre 1986.
- «La disparition, le deuil et la culture», *Brecha*, 18-X-86, Uruguay.
- 1987 — «La parole menacée», *Revue française de Psychanalyse*, LI, 3, 899-914.

## GORER G.

- 1965 — *Death, Grief and Mourning*, Londres, Doubleday and Company Inc.

## GREEN A.

- 1983 — *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, Minuit.
- 1986 — Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction désobjectalisante,

in : Green A., Ikonen P., Laplanche J., Rechartd E., Segal H., Widlocher D., Yorke C., *La pulsion de mort*, Paris, PUF, p. 49-59.

## GRUBRICH-SIMITIS I.

1979 — «Extreme traumatization as cumulative trauma. Psychoanalytic investigation of the effects of concentration camp experiences on survivors and their children», in : *The psychoanalytic study of the child*, 36, 415-450, New Haven, Yale University Press (1981).

1984 — «From concretism to metaphor. Thoughts on some theoretical and technical aspects of the psychoanalytic work with children of Holocaust survivors», in : *The psychoanalytic study of the child*, 39, 301, New Haven, Yale University Press.

## GUÉRIN C.

1984 — Une fonction du conte : un conteneur potentiel, in : Kaës R., Perrot J. et coll. : *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*. Paris, Dunod.

## GUILLAUMIN J.

1977 — «Un avenir pour la répétition», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, 139-162.

## HALBWACHS M.

1925 — *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, PUF

1950 — *La mémoire collective*. Paris, PUF

## HAMBURGER J.

1986 — *Philosophie des Sciences aujourd' hui. Colloque de l'Académie des Sciences sous la direction de Jean Hamburger*. Gauthier-Villars, Avril 1986.

## HUSEMANN K.

1987 — «Garder le silence, là est le crime», *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 9-10, 117-124.

## JAQUES E.

1982 — *The form of the time*. New York, Crane Reemak. London, Heinemann.

## JEUDY H.P.

1982 — «Les mésaventures d'une subculture du désastre ou la théorie catastrophique», *Confrontation*, 7, 113-117.

## KAËS R.

- 1976 — *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*. Paris, Dunod.
- 1978 — «L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonnée», *Bulletin de Psychologie*, 12-17, 853-880.
- 1980 — *L'idéologie. Études psychanalytiques. Mentalités de l'idéal et esprit de corps*. Paris, Dunod.
- 1984a — «Étayage et structuration du psychisme», *Connexions*, 44, 11-48.
- 1984b — *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*. Paris, Dunod.
- 1985 — *La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale*. Université Lyon 2 -A.R.I.S.H. et Ministère des Affaires Sociales et de la Solidarité Nationale. M.I.R.E. Rapport de Recherche, 422 p.
- 1986 — «L'espace psychique sous la dictature en Argentine : le courage de penser», *Journal des Psychologues*, 34, 4-5.
- 1987 — Réalité psychique et souffrance dans les institutions, in : Kaës R., Bleger J., et coll. : *L'institution et les institutions. Études psychanalytiques*. Paris, Dunod.
- 1988 — Le Pacte dénégatif. Éléments pour une métapsychologie des ensembles transsubjectifs, in : Missenard A., Rosolato G. et coll. *Figures et modalités du négatif*. Paris, Dunod.
- 1990 — *Une théorie psychanalytique du groupe*. Paris, Dunod (à paraître).

## KAËS R., MISSENARD A., ANZIEU D., BLEGER J., GUILLAUMIN J.

- 1979 — *Crise, rupture et dépassement. Analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*. Paris, Dunod.

## KERNBERG O.

- 1977 — *Desórdenes fronterizos y narcisismo patológica*. Buenos-Aires, Paidós.

## KESTEMBERG J.

- 1980 — «Psychoanalyses of children of survivors from the Holocaust ; case presentations and assessment», *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 28, 4, 775-804.

## KHAN M.

- 1963 — Le concept de traumatisme cumulatif, in : *Le Soi caché*. Paris, Gallimard (1974).
- 1971 — Crainte de la reddition à une dépendance sans recours dans la situation analytique, in : *Le Soi caché*. Paris, Gallimard (1974).

KIJAK M., FUNTOWICZ S.

1980 — «The Syndrome of the Survivor of Extreme Situations», *International Review of Psychoanalysis*, 9, 25-33.

KIJAK M., PELENTO M.L.

1985 — «El duelo en determinadas situaciones de catástrofe social», *Revista de psicoanálisis*, XLII, 4, (Lu lors du 34<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, Hambourg, 1985).

KINSTON W.

1983 — «A theoretical context for shame», *International Journal of Psychoanalysis*, 64, 3.

KLEIN M.

1946 — Notes sur quelques mécanismes schizoïdes, in : Klein M., Heimann P., Isaacs S., Rivière J., 1952. *Développements de la Psychanalyse*. Paris, PUF (1966).

KORDON D., EDELMAN L.

1983-1986 — *Efectos psicológicos de la represión política*, I et II. Buenos Aires, Ed. Sudamericana-Planeta (1986).

KRISTEVA J.

1986 — La torture et la douleur. Remarques à propos de la mémoire dans le transfert, in : Fédida P., Guyotat J. et coll. *Mémoires Transferts*. Paris, Écho-Centurion.

LACAN J.

1932 — *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*. Paris, Le François ; Paris, Le Seuil (1975, 2<sup>e</sup> édition).

1953 — Fonction et champ de la parole et du langage en psychologie. *Écrits*. Paris, Le Seuil (1966).

1966 — D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose. *Écrits*. Paris, Le Seuil.

LAGACHE D.

1952 — Le problème du transfert, in *Œuvres III : Le transfert et autres travaux psychanalytiques*. Paris, PUF (1980).

LAKATOS I.

1970 — Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes, in : «*Criticism and the Growth of Knowledge*». Cambridge, University Press.

LAVANDERA B.

1985a — *Curso de lingüística para el análisis del discurso*. Buenos Aires. Centro editor de A. Latina.

- 1985b — *Hacia una tipología del discurso autoritario*. Buenos Aires. Plural, 1.
- LEGENDRE P.  
1974 — *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*. Paris, Le Seuil.
- LECLAIRE S., LEVY D. et coll. (sous la direction de A. Verdiglione)  
1974 — *Psychanalyse et politique*, Paris, Le Seuil.
- LÉRY N., LABARTHE J.F.  
1984 — *Torture. Bibliographie*. Laboratoire de Médecine légale. Lyon, Université Claude-Bernard.
- LÉVI P.  
1986 — *I sommersi e i salvati*, Einaudi, Torino.
- LICHTENSTEIN H.  
1963 — «The dilemma of human identity», *Journal of American Psychoanalytical Association*, 11.  
1976 — «Le rôle du narcissisme dans l'émergence et le maintien d'une identité primaire», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 13, 147-160.
- LIFTON R.  
1976 — Observations on Hiroshima Survivors, in : Krystal H. (editor), *Massive Psychic Trauma*, New York, International Universities Inc.  
1980 — *The broken connection*. Touchstone Book.
- LYND H.M.  
1958 — *On shame and the search of identity*. New York, Science Editions.
- MARI E.E.  
1986 — «Racionalidad e imaginario social en el discurso del orden», *Universidad Nacional de Buenos Aires*.
- MAHLER M.-S.  
1972 — «On the first three subphases of the Separation-individuation process». *The International Journal of Psychoanalysis*, V, 53.
- MARUCCO N.  
1978 — «La introducción de lo siniestro en el yo», *Revista de Psicoanálisis*. XXXVII, 2.

MELTZER D.

1978 — Perversità, *Quaderni di psicoterapia infantile*.

MENDEL G.

1985 — *La crise est politique, la politique est en crise*. Paris, Payot.

MISSENARD A.

1972 — Identification et processus groupal. In : Anzieu D., Béjarano A., et collab. *Le travail psychanalytique dans les groupes. I. Cadre et processus*. Paris, Dunod. (1982).

MOREIGNE J.P.

1987 — *Le site analytique. Un rythme entre deux temps*. Conférence aux confrontations critiques du IV<sup>e</sup> Groupe (4 avril 1987, inédit).

MOSCOVICI M.

1985 — Un meurtre construit par les produits de son oubli. *L'écrit du temps*, 10, 127-144.

NIEDERLAND E.G.

1968 — Clinical Observations of the Survivors Syndrome. *International Journal of Psychoanalysis*, 49, 313-315.

NISSENSON H.

1987 — *L'éléphant et le problème juif*. Arles, Actes-Sud.

NORA P.

1977 — Mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire. Entretiens avec J.-B. Pontalis. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, 221-232.

O'DWYER DE MACEDO H. et coll.

1988 — *Le psychanalyste sous la terreur*. Paris, Édition Matrice.

ORWELL G.

1950 — 1984. Paris, Gallimard.

PANKOW G.

1969 — *L'homme et sa psychose*. Paris, Aubier-Montaigne.

1979 — *Structure familiale et psychose*. Paris, Aubier-Montaigne.

PARIN P.

1979 — «Le moi et les mécanismes d'adaptation», *Psychopathologie Africaine*, XV, 2, 159-199.

PARSONS T.

1949 — *Essays in Sociological Theorie pure and appliquée*. Glencoe, Illinois, The Free Press.

- 1969 — *La sociología Norteamericana Contemporánea*. Buenos Aires, Paidós.  
— *La estructura de la Acción Social*. Guadarrama.
- PINES D.  
1986 — «Working with women survivors of the Holocaust : affective experiences in transference and countertransference», *International Journal of Psychoanalysis*. 67, 295-307.
- PIRALIAN H.  
1987 — Génocide et transmission. Sauver la mort. Rapport au colloque CNRS-MIRE : *Rencontres avec la psychanalyse, Les fonctions du père*, Paris, mai 1987.
- POMERS L.  
1986 — «Las Herencias». *Nuevo Proyecto Centro Estudios para el Proyecto Nacional*.
- PONTALIS J.B.  
1976 — Le travail de la mort, in : Favez G., Anzieu D. et coll. *Être psychanalyste*. Paris, Dunod.  
1977a — «Entretiens avec P. Nora : mémoire de l'historien, mémoire de l'histoire». *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, 221-232.  
1977b — *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard.
- PRIETO L.  
1985 — «Decisión y sujeto», *Psicoanálisis*, VII, 12.
- POULANTZAS N.  
1981 — *L'État, le pouvoir, le socialisme*. Paris, PUF
- PUGET J.  
1985 — «Identidad del psicoterapeuta de grupo y coordinador de grupo desde su marco referencial teórico clínico en su contexto social», *Revista de psicología y psicoterapia de grupo*. IX, 2.  
1986 — «Social Violence and Psychoanalysis : «The Unthinkable and the Unthought», *Free Association*. 1987, 10.  
1987 — «En la búsqueda de una hipótesis. El contexto social», *Revista de psicoanálisis*. XLIV, 4.
- PUGET J., WENDER L.  
1979 — «Los secretos y el secretar», *Psicoanálisis*. 1980, 11, 1.  
1982 — «Analista y paciente en Mundos Superpuestos», *Psicoanálisis*, IV, 3.  
1986 — «Aux limites de l'analysabilité : Tyrannie corporelle et sociale», *Revue française de Psychanalyse*, 1987, 3.

- RACKER H.  
1960 — *Estudios Sobre técnica psicoanalítica*. Buenos Aires, Paídos.
- RESNIK S.  
1985 — «El vacío y la ausencia», *Psicoanálisis*, VII, 1-2, 75-76.
- REY J.M.  
1984 — «Freud et l'écriture de l'histoire», *L'Écrit du temps*, 6, 23-42.
- RICHARD F.  
1986 — Trauma et histoire, in : Férida P., Guyotat J. et coll. *Mémoires, transferts*. Paris. Écho-Centurion.
- RICON L.  
1982 — Diagnóstico psicoanalítico de las psicosis. XV° Congreso Psicoanalítico Latino-americano. *Actas*, Buenos Aires.  
1985 — «El autoritarismo», *Plural*, 1. Buenos Aires.  
1986a — «La sociedad con desaparecidos», *Argentina, psicoanálisis. Represión política*. Buenos Aires. Kargieman.  
1986b — «El torturador : un enfoque psicoanalítico», *Argentina, psicoanálisis. Represión política*. Buenos Aires. Kargieman.  
1986c — «Condiciones de violencia y maltrato en familia», *Maltrato y violencia infanto-juvenil*. Buenos Aires. UNICEF.  
1986d — Violencia social sobre hijos y educandos. XV° Congreso Interno y XXVe Simposium A.P.A. *Actas*. Buenos Aires.  
1986e — Exilio interno XV° Congreso Interno y XXVe Simposium A.P.A. *Actas*. Buenos Aires.
- ROLLAND J.C.  
— «Tito de Alencar, un hombre torturé», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*. 33, 231.
- ROSEMBERG M.  
1986 — «Lo que las madres saben. Consecuencias de la represión en el Cono sur», *Revista Patio*.
- ROUQUIÉ A.  
1981 — *Poder militar y sociedad política en la Argentina*. Buenos Aires, Emecé S.A.
- ROUSSILLON R.  
1987 — «Le traumatisme perdu», *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, 12, 27-38.
- RUSSEL B.  
1960 — *El poder de los hombres y los pueblos*. Buenos Aires, Losada.

SÁBATO E.

1984 — *Nunca más*, Editorial Universitaria de Buenos Aires (Eudeba).

SALMERON S.

1980 — «Procès psychanalytique et procès psychothérapique», *Annales du Congrès de psychothérapie*. Paris. (Version complète in : Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris, 1978.

SANDLER J.

1960 — «The Background of safety», *International Journal of Psychoanalysis*, 325-355.

1986 — «The past unconscious, the present unconscious and the vicissitudes and guilt», *International Journal of Psychoanalysis*, 68, 1987.

SANDLER J., SANDLER A.M.

1986 — Guild : bearable and unbearable, *English Speaking Conference for European Societies*, London.

SCHACHT L.

1977 — «Découverte de l'historicité», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 15, 69-79.

SCHNEIDER M.

1980 — *Blessures de mémoires*. Paris, Gallimard.

STERN J.

1986 — Quarante ans après à Beer-Sheva, in : Fédida P., Guyotat J. et coll. *Mémoires, Transferts*. Paris, Écho-Centurion.

SUAREZ J.C.

1983 — «Reflexiones acerca de un sobreviviente de los campos de exterminio», *Revista de psicoanálisis*, XL, 1, (lu au 33<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse, Madrid, 1983).

TORT M.

1986 — «L'argument généalogique», *Topique*, 38, 69-86.

ULRIKSEN-VIGNAR M.

1985 — «L'accueil du traumatique», *Psychanalystes*, 14, 27-31.

VALABREGA J.-P.

1967 — Le problème anthropologique du phantasme, in : Aulagnier P. et coll., *Le désir et la perversion*. Paris, Éditions du Seuil.

1980 — *Phantasme, mythe, corps et sens*. Paris, Payot.

VIDAL-NAQUET P.

1980 — «Un Eichmann de papier», *Esprit*, 9, 8-52.

1987 — *Les assassins de la mémoire*. Paris, Éditions La Découverte.

VIGNAR M.

1978 — «Pedro ou la démolition, un regard psychanalytique sur la torture», *L'Évolution psychiatrique*, XLIII, 3, 479-496.

1985 — «Le délire du héros», *Revue du Collège des Psychanalystes*, 14.

WINNICOTT D.W.

1958 — *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Payot. Paris

1971 — *Jeu et Réalité. L'espace potentiel*. Paris, Gallimard (1975).

1974 — «La crainte de l'effondrement», *Nouvelle revue de psychanalyse*, 11, 35-44 (1977).

# Index

## A

- ABRAHAM N., 144.  
ALFONSIN, XXII, 28.  
AMATI S., 105, 109.  
Abus, de pouvoir, 58, 61 ; (— du pouvoir), 59, 61.  
Accords, inconscients, 10, 32, 33, 34, 36 ; (— narcissiques), 34 ; (— paranoïdes), 34 ; (— pervers), 34, 204.  
Adaptation, 105, 108.  
Aliénation, 13, 160, 164.  
ALLENDE, 47, 62.  
Alliance dénégatrice, 172 ; (— inconsciente), 181.  
Ambiguïté, 108, 116.  
Angoisses archaïques et d'anéantissement, 105.  
*Amnesty international*, 50.  
ANTELME R., 41, 56.  
ALTOUNIAN J., 124, 131, 135.  
ANZIEU D., 37.  
Après-coup, 171, 190, 198, 203.  
ARAGONES R.-J., 119.  
ARIES Ph., 92.  
ARISTOTE, 94.  
ASLAN C.-M., 92.  
AUERHAHN N.-C., 124, 132.  
AULAGNIER P., XI, XII, 11, 12, 13, 22, 38, 81, 89, 95, 100, 103, 112, 113, 117, 132, 153, 155, 160, 161, 163, 172, 174, 176.  
Automatismes de répétition, 66, 175, 177.

- Autoritarisme, 67, 68, 69, 71, 73, 79, 81, 83, 85.  
Autorité, 67, 68.  
Avenir des psychanalystes, 152, 153, 155, 157, 159, 161, 163, 165, 167.  
Aveu, 51.

## B

- BALNEARIO S., 164, 168.  
Banalisation du dispositif analytique, 65.  
BARANGER W., 101, 130.  
BERGERET J., XI, 11.  
BETTELHEIM B., 1, 47, 56, 105, 186, 187.  
BERENSTEIN I., 4, 14, 36, 120.  
BERENSTEIN S., 120.  
BION W.-R., 37, 107, 117, 132, 155, 176, 184, 197.  
BLANCHOT M., 51, 122.  
BLEGER J., XIII, 47, 81, 106, 108, 109, 116, 121, 155, 179, 184.  
BLEGER L., 47, 50, 127, 141.  
Blessure narcissique, 33.  
Bourreau, 63.  
BRAUN de DUNAYEVICH J., 163.  
BUBER M., 110.

## C

- Cadre, 1, 20, 21, 22 ; (— de l'ana-

- lyse du couple), 22, 25 ; (— de la cure psychanalytique), 20, 34 ; (— cadre thérapeutique), 5, 113 ; (désintégration du —), 178, 179 ; (attaque contre le —), 181.
- Camps, de concentration 87, 108 ; (— d'extermination), 87 ; (— nazis), 123, 124.
- CASTORIADIS C., XIV.
- Catastrophe, épistémique, XIII ; (— identificatoire), 155 ; (— psychique), XIII, 174-178, 183, 190, 201 ; (— sociale), 12, 127, 178-182, 184, 191 ; voir Rupture catastrophique.
- Causalité unique, 180.
- CELAN P., 122, 131, 135.
- Centres d'Études Légales et Sociales*, XX.
- Cérémonies fondatrices, 129.
- Certitude, 95 ; (— délirante), 156.
- Chaos, 37 ; (— social), XVIII, XIX.
- CHARCOT M., 78.
- CHASSEGUET-SMIRGEL J., XVI.
- Clivage, 107, 128, 179.
- Commémoration, 129, 198.
- Commission Nationale sur la Disparition des Personnes*, XXII.
- Communauté de droit, XV, 172, 181, 182 ; (— du renoncement pulsionnel), 172, 182, 198.
- Complice, 29.
- Conscience politique du psychanalyste, 46.
- Construction, 190.
- Contexte social, 3, 5, 12, 22, 33.
- Contrat, narcissique, 33, 172, 182, 192, 198, 201 ; (— de renoncement), XIV.
- Corruption, XIX, XX.
- COUCHOUD M.-Th., 173.
- Coup d'État, XIX.
- Crainte de l'effondrement, 176.
- Culpabilité des survivants, 118.

## D

- Débordement psychique, 144, 145.
- DECOBERT S., 11, 117.
- Décompensations psychotiques, 82.
- DELAUNAY P., 150.
- Dénégation, 57.
- Déni, 3, 107, 128, 192.
- Désir de sauver, 117.
- Désir de savoir, 94, 96.
- Destruction des origines, 158.
- DESVIGNES F., XII.
- Détresse, originaire, 14 ; (situation de —), 186, 187.
- Deuils, 87, 90, 91, 99, 102, 104, 130, 132, 133 ; (— spéciaux), 90, 91, 93, 95, 97, 98, 103 ; (travail du —), 100, 199, 200.
- Deuxième génération, 123.
- DIATKINE R., 11, 175.
- Dictature, XVIII, XX, XXI, XXIII, 18, 26, 125, 129 ; (— militaire), 17, 55.
- Discours, autoritaire, 12, 70-73, 88, 184 ; (— du pouvoir), 159, 160 ; (— social), 17.
- Disparition, 87, 109, 181, 199, 200.
- Disparu, XV, XVI, 16, 17, 28, 37, 38, 39, 75, 98, 101, 129, 149, 158, 180 ; (famille de —s), 90, 96, 99, 163, 200.
- Douleur, 51.
- Droits de l'Homme ; (Mouvements de Défense des —s), XX, XXII, 130 ; (violation des —s), XXI, 87.

DUNAYEVICH, 39, 78, 93, 158.  
 DURAS M., 170.

## E

EDELMAN L., 3, 164.  
 Effacement, 129, 130, 191 ; (— du symbolique), XVI.  
 EICKHOFF F.-W., XVI.  
 ENRIQUEZ M., XII, XIV, 174, 180, 189, 191-193, 203.  
 Emprise, 190.  
 Ensembles transsubjectifs, 171, 176, 184, 200.  
 Enveloppe, corporelle, 37 ; (— narcissique), 177.  
 Épistémologie, 43, 45.  
 État, XIV, XV ; (— de Droit, XIV) ; voir Terrorisme d'— ; Violence d'—.  
 État, d'aliénation, 81, 89, 93 ; (— de menace), 15, 16, 18, 19, 20, 39.  
 États-limites, 81, 82.  
 Étayage, 9, 176, 180, 185, 187, 188.  
 Éthique, 121, 134.  
 EVRARD J.-L., XVI.  
 Exil, 123, 158.

## F

FAIRBAIN W.-R.-D., 112.  
 FAIMBERG H., XII, 22.  
 Fascination, 51, 52.  
 Fonction refulante, 192.  
 Formations intermédiaires, 181.  
 FOUCAULT M., 49, 80, 86.  
 FREUD S., XIV, XV, XVI, 4, 7, 46, 48, 49, 53, 54, 57-59, 71, 78, 81, 90-92, 94, 95, 100, 106,

153-156, 158, 159, 165, 171-173, 181, 186, 188, 190, 192, 194-196, 202.

FROMM E., 69.

FROSH, 81.

GALLI V., XXIII, 153, 154, 159, 165.

GANTHERET F., 127, 189.

GARCIA REINOSO G., 55.

Génération, 131, 133, 200.

Génocide, XV, 86, 124, 157, 181.

GINESTET-DELBREUIL, 127.

GINOUX J.-C., 192.

GLOVER, 81.

GOMEZ-MANGO E., 50, 58, 158, 163, 180.

GORER G., 93.

GREEN A., 11, 128.

Groupe (attaque contre le —), 185 ; (étayage sur le —), 187, 188 ; (fonctions psychiques du —), 185 ; (pratique psychanalytique de —), 25-31, 185, 186.

GRUBRICH-SIMITIS I., 123, 124, 133, 134.

GUATTARI F., XIV.

Guerre des Malouines, XXI.

GUILLAUMIN J., 189, 191.

## H

HALBWACHS M., 193.

HAMBURGER J., 45.

Héritier (le sujet comme —), 195, 196.

*Hiroshima*, 87, 107, 170, 171.

Histoire, 49, 130, 150, 198-203.

Histoire collective, 130.

Historien, 194, 202.

Historisation (travail de l'—), 198, 201.

HOBBS, XIV.  
 Holocauste, 86, 87, 124, 134.  
 Honte, 107, 118, 119, 120, 121.  
 Horreur, 47, 48, 50, 51, 53, 54, 55,  
 56, 58, 59, 64, 65, 66, 123, 124,  
 125, 126, 127, 129, 131, 134,  
 144, 146, 160, 198 ; voir Trans-  
 mission de l'—.  
 HUSEMANN K., 201. *Sall*

## I

Idéal du Moi, 126, 127.  
 Identifications, 133, 134.  
 Idéologie, 13, 35, 193.  
 Impensable, 36, 37, 177.  
 Impensé, 36, 38.  
 Imposture, 61 ; (— de la loi), 58,  
 59, 60, 64.  
 Indifférence, 79.  
 Indifférenciation primaire, 106.  
 Information-désinformation, XIX,  
 XX.  
 Inquiétante étrangeté, 37.  
 Institution, 44 ; (—s psychanalyti-  
 ques), 43, 54.

## J

JAQUES E., 20.  
 JEUDY M.-P., 178.

## K

KAËS R., X, 9, 35, 36, 173, 183,  
 186, 198.  
 KESTEMBERG J., XVI, 81, 124,  
 133, 140.  
 KIJAK M., 86, 92, 98.

KINSTON W., 119.  
 KLEIN M., XVI, 47, 48, 117, 155.  
 KORDON D., 3, 164.  
 KRISTEVA J., XII, 191.

## L

LACAN J., 58, 155, 198, 203.  
 LAGACHE D., 33.  
 LAUB D., 124.  
 LAKATOS, 10.  
 LAVANDERA B., 70.  
 LECLAIRE S., XIV.  
 LEGENDRE P., XIV.  
 LÉVI P., 118.  
 LÉVI-STRAUSS C., 58.  
 LÉVY D., XIV.  
 LICHTENSTEIN H., 109.  
 Lien, social 32 ; (— symbiotique),  
 106, 107.  
 LIFTON R., 86, 107.  
 Loi, 63, 64, 84, 134 ; (— primor-  
 diale), 58.  
 LYND H.-M., 118.

## M

MACHIAVEL, XIV.  
 MANNONI O., 62.  
 MARI E., 89.  
 MARX K., XIV.  
 MAJOR R., XIV.  
 MARUCCO N., 108.  
 MASUD KHANN M., 176.  
 Mémoire, 38, 65, 101, 130, 178,  
 188-194, 201 ; (— historique),  
 190 ; (— individuelle), 191,  
 193, 194, 198 ; (— collective),  
 191-193-197, 198 ; (travail de la  
 —), 131, 185, 188-203.

Mémorial, 191, 198, 201.  
 Menace, 55, 60 ; (— traumatique),  
 107 ; (mentalisation d'une —),  
 19.  
 MENDEL G., XIV.  
*Mères de la Place de Mai*, XVI,  
 XX.  
 Meurtre, collectif, XV ; (— de la  
 pensée), XVI.  
 MISSENARD A., 183.  
 Moi, 15, 16, 18, 20, 37, 102, 103,  
 104.  
 Mondes superposés, 5, 112.  
 Mort-vivant, 130, 132.  
 MOSCOVICI M., 194, 198, 199.  
*Mouvement Solidaire de la Santé  
 Mentale*, XX.  
 Mythes, 192, 193, 198.

## N

Narcissisme, 7, 177, 182, 183.  
 Négatif, XVI, 101, 177.  
 Négation, 180.  
 Neutralité analytique, 46.  
 NISSENSON H., 201.  
 NORA P., 202.  
 Noyau, agglutiné, 106 ; (— ambi-  
 gu), 108 ; (— traumatique),  
 127.

## O

Obéissance, 69, 70.  
 Objet, fantôme, 101 ; (— à sauver),  
 117 ; (— unique), 14, 15.  
 O'DWYER de MACEDO H., XVI,  
 191.  
 ORWELL G., 63.  
 Oubli, 188-191, 193, 199, 201.

## P

Pactes, inconscients, XIV, 32, 35 ;  
 pacte dénégatif, 172, 173, 183,  
 184, 194, 198, 201.  
 PANKOW G., 84.  
 Pare-excitation, 175-176.  
 PARMÉNIDE, 94.  
 PARSONS T., 99.  
 Parole, 52, 65 ; (— analytique), 62.  
 PELENTO M.-L., 78, 92, 93, 98,  
 158, 163.  
 PERON I., XVII, XVIII.  
 Persécution politique, 123.  
 Perversion de la légalité, 63.  
 PICHON-RIVIÈRE E., XVII.  
 PINES D., XVI, 124, 133, 140.  
 PINOCHET, 47, 62.  
 PIRALIAN H., XII, XV, XVI, 124,  
 129, 130.  
 Points de certitude, 16, 96, 101,  
 102, 113.  
 PONTALIS J.-B., 127, 189, 190,  
 202.  
 Position de victime, 126.  
 POULANTZAS N., XIV.  
 Pouvoir militaire, 68.  
 PRELINGER E., 124, 132.  
 PRIETO L., 114.  
 Problématique psychotique, 160.  
 Procès, XXII, 197 ; (— de K. Bar-  
 bie), 201 ; (fonctions du —),  
 201.  
 PUGET J., XV, 5, 8, 10, 14, 16, 32,  
 36, 38, 60, 92, 93, 112, 113,  
 160, 163, 170, 184.  
 Pulsions, de mort, 128, 183 ; (de  
 savoir), 93, 95, 97, 103.  
 Psychanalyse, 152, 166.  
 Psychologisation, 59.  
 Psychothérapie, 109, 111, 114.

- Psychotique, 81, 160 ; (— de la culture), 80, 82, 85. Rupture catastrophique, 181-190.  
RUSSEL B., 67.

## Q

QUIROGA A., XVII.

## R

- récit ?*  
RANGELL L., 81.  
RAPPAPORT, 47, 52.  
Rationalité perverse, 58.  
Réalité, 4, 44, 45 ; (— historique), 174, 176 ; (— psychique), 47, 174, 176 ; (— sociale), 9, 173, 174.  
Reconstruction, 153 ; (— du passé), 65.  
Refoulement, 190, 194, 201 ; (— originaire), 194.  
REGA L., XVIII.  
REICH W., XIII.  
Remémoration, 190, 191 ; (— partagée), 203.  
Répétition, 150, 190, 192, 193.  
Représentation, psychique du social, 4 ; (— sociale), 9.  
Restes infantiles, 46.  
RESNIK S., 91.  
Retrait narcissique, 79.  
REY J.-M., 202.  
RICON L., 89.  
Rites, 129, 193, 198 ; (— funéraires), 92, 101.  
ROLLAND R., 4, 57.  
ROSEMBERG H., 55.  
ROSENFELD I., XVI, 155.  
ROSOLATO G., 183.  
ROUQUIE A., 69.  
ROUSSILLON R., 184.

## S

- SABATO E., 88.  
SALMERON S., 115, 117.  
SANDLER A.M., 111.  
SANDLER J., 111, 113.  
Savoir, 53, 56, 57, 66 ; (— sur l'horreur), 53 ; (— impossible), 36 ; voir Pulsion de savoir.  
SCHACHT L., 203.  
SCHATZMAN M., 72.  
SCHAUDIN, 80.  
SCHREBER, 72.  
Sécurité de base, 113.  
Séquestration, 88.  
Shoah, XIII.  
Signifiants culturels, 8.  
Silence, XX, 22, 27, 38, 51, 52, 65, 118, 130.  
SIQUIER, 36.  
Situation psychanalytique, XII, 43.  
Social, 4, 48, 49, 53.  
Soumission envers l'autorité, 30.  
Souvenirs-écran, 192, 194.  
STERN J., XII, 191.  
STRASSERA-MORENO Ocampo, 156.  
Structure, familiale, 9 ; (— sociale), 15.  
Sujet, 8, 10, 40 ; (— social), 38.  
Survivant, 158 ; (syndrome du —), 86.  
Symbiose, 14.  
Symbolique ; (ordre —), 180, 181.  
Système torturant, 112, 114, 116 ; voir Tortures, Tortionnaires.

## T

- Terreur, 11, 39, 159, 160 ; (— d'État), XV, 39 ; (— sans nom), 37 ; (source de la —), 61 ; (crainte de perdre la —), 165.  
 Terrorisme d'État, XV, XX, 13, 39, 88, 89, 156, 157, 159, 161, 163, 165.  
 TOROK M., 144.  
 TORT M., 134.  
 Traumatique ; (effet —), 6 ; (expérience —), 111, 173 ; (menace —), 107 ; (noyau —), 127 ; (co-production —), 177, 178.  
 Traumatisme, 14, 48, 78, 79, 134, 144, 174, 175, 190 ; (— cumulatif), 176, 178 ; (— non élaboré), 150.  
 Tortionnaires, XXII, 114, 180.  
 Tortures, 38, 50, 57, 128, 130.  
 Torturés, 37.  
 Trace, 64, 96.  
 Transfert/contre-transfert, 34, 109, 112, 116, 118.  
 Transmission, 64, 150, 195, 198 ; (— de l'horreur), 131, 133, 137, 139, 141 ; (— de l'héritage archaïque), 194, 196.  
 Travail du clinicien, 153, 154, 155, 157, 159, 161, 163, 165.  
 Les Trois A (Alliance/Anticomuniste/Argentine), XVIII.

## U

- ULRIKSEN-VIGNAR M., 50, 127, 190.

## V

- VALABREGA J.-P., 193.  
 Victime, 63.  
 VIDAL-NAQUET P., 202.  
 VIGNAR M., 50, 127, 128, 158, 163, 191.  
 Violence, XI, XIII, 58, 128 ; (— d'État), XV, XVI, 2, 7, 39, 125, 185 ; (— fondamentale), XII ; (— politique), XIX ; (— pulsionnelle), XI, XIV, 178 ; (— sociale), 2, 10, 12, 15, 38, 53, 108, 178, 180, 182.

## W

- WEBER M., XIV.  
 WENDER L., 5, 16, 38, 112, 163.  
 WINNICOTT D.W., 108, 113, 114, 117, 133, 155, 162, 176.

## Y

- YOUNG R., X.

---

Imprimerie GAUTHIER-VILLARS, France  
Dépôt légal, Imprimeur, n° 3193

Dépôt légal : juillet 1989

*Imprimé en France*

## **Extraits de notre catalogue**

### **La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe**

par J. BERGERET

Confondre, comme on le fait souvent, « violence » et « agressivité », c'est méconnaître la spécificité d'une violence naturelle, innée chez tout être vivant et nécessaire à la survie de l'individu. Cette « violence fondamentale » est destinée à s'intégrer à la personnalité au cours de l'enfance et de l'adolescence : les mécanismes de cette intégration - étudiés à partir d'exemples cliniques ou empruntés à la littérature psychanalytique - font l'objet du présent ouvrage.

*256 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection « Psychismes »*

### **Le visuel et le tactile. Essai sur la psychose et l'allergie**

par SAMI-ALI

L'auteur entend renouveler la question de la psychose et de l'allergie en reliant des champs de savoir habituellement cloisonnés. La psychose n'est pas une entité en soi mais un processus psychosomatique où se joue simultanément le destin du « corps » et de « l'esprit ». Tout comme l'allergie. Alors seulement peut se comprendre une double constatation énigmatique : que la psychose s'accompagne rarement de maladies physiques, et qu'un passage s'opère de la psychose à l'allergie et de l'allergie à la psychose.

*168 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection « Psychismes »*

## **Le Moi-Peau**

par D. ANZIEU

Réalisée par l'un des plus grands psychanalystes français contemporains, cette étude théorique et clinique sur le rôle de notre enveloppe tactile dans l'élaboration du Moi, et sur les rapports entre l'organisation du Moi corporel et celle du Moi psychique, ouvre un champ nouveau à l'approche psychanalytique. Les structures et les fonctions de la peau - enveloppe du corps - fournissent aux psychothérapeutes des analyses fécondes pour les guider dans leur réflexion sur la conscience - enveloppe de l'appareil psychique -.

*288 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection «Psychismes»*

## **La représentation. Essai psychanalytique**

par N. NICOLAÏDIS

Le concept de «représentation» recouvre toutes les manifestations de l'appareil psychique. Il est au cœur du système freudien et concerne aussi bien les rêves et les fantasmes que les moyens plus évolués de communication, tel le langage. Nicos Nicolaïdis propose un essai théorique de synthèse sur le rôle de la représentation des pulsions dans l'évolution psychosexuelle des individus.

*176 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection «Psychismes»*

## **L'enfant et sa psychose**

par C. et P. GEISSMANN

A partir de leur double expérience de praticien et d'universitaire, les auteurs ont tenté le difficile pari de réussir un livre qui soit le traité complet de la psychose infantile. En confrontant systématiquement les données anciennes, comme les plus récentes, et en s'appuyant sur de très nombreuses observations cliniques, ils proposent, après une analyse du milieu familial, un corps d'hypothèses sur l'origine de la psychose, avec des études particulières sur l'espace transitionnel, l'intelligence et le langage de l'enfant psychotique.

*325 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection «Psychismes»*

## **Le T.A.T. Fantasma et situation projective**

Le T.A.T. (Thematic Apperception Test) fait partie, avec le psychodiagnostic du Rorschach, des tests projectifs de personnalité et des techniques psychologiques appelées «méthodes projectives» les plus utilisés à travers le monde. En examinant sous l'angle analytique les réponses au T.A.T., l'auteur met en évidence trois catégories de fonctionnements : les déficits narcissiques, les réponses psychiques dites «limites» (borderline), les dépressions.

*224 pages, 15,5 × 24. Broché. Collection «Psychismes»*

